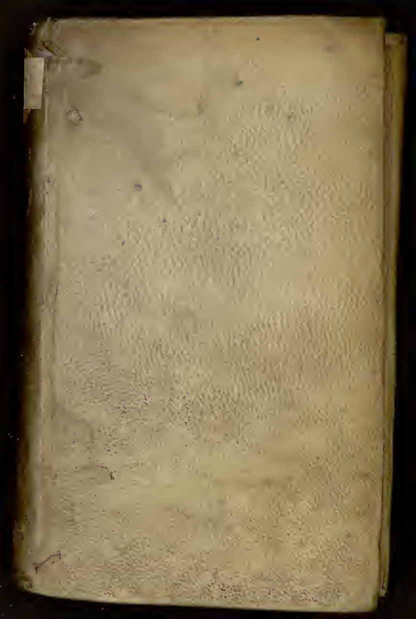
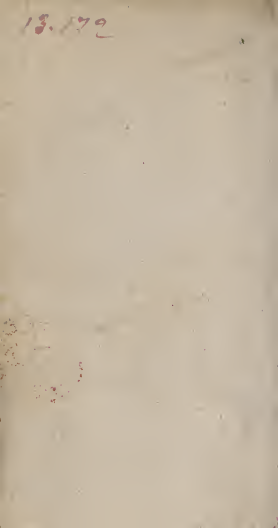






DIALOGUES DE LA SANTÉ.

DE Mʀ DE ***.



A PARIS,
Chez PIERRE AUBOÜIN, dans la Court du Palais, proche l'Hoſtel de M. le Premier Preſident.

M. DC. LXXXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



PREFACE.

JE n'avois dessein en commençant cét Ouvrage, que de railler quelques Personnes, que j'avois veu Boire & Manger par excéz; & qui pour reparer les suites fâcheuses de leur Intemperance, s'estoient abandonnées aux Remedes. Mais il est si difficile d'arrester le cours de la Raillerie, quand les Gens

qu'elle attaque, l'entendent bien & s'en divertissent ; qu'il m'a pris envie de rire aussi de Ceux qui sont Malades de la peur de le devenir : Et je n'ay pas mesme épargné les Docteurs, qui fortifient ces Visionnaires dans leurs foiblesses. Cela m'a insensiblement engagé à dire des Medecins & de leur Art, ce qu'en pensent Ceux qui les connoissent à fonds, & qui ne s'en servent jamais. Au lieu donc d'une simple Bote que je voulois porter à la Crapule ; j'en suis venu aux prises avec la mauvaise Pratique de la Medecine : Sans néanmoins passer du Fleuret à l'Epée, car il n'est question que d'un Assaut, & non d'un

Combat. J'avouë de plus; que je n'aurois pas poussé la Plaisanterie si loin, si j'estois le premier qui eût ouvert cette Carriere; mais venant aprés beaucoup d'autres, j'avois besoin de toute la liberté que j'ay prise, pour donner un air de nouveauté à un sujet si rebatu. Tout cecy, cependant ne va qu'à conclure, que pour peu qu'un Homme d'un bon temperament, soit patient & sobre; il peut, sans se servir d'Apoticaire ni de Chirurgien, joüir d'une Santé parfaite toute sa Vie.

Ces Dialogues n'ont rien de commun avec les Comedies qui réjoüissent depuis quelques Années le Public aux dépens des

Medecins. On fait parler icy le Cœur, l'Estomac & d'autres Personnages Allegoriques; à peu prés, comme nos vieux Romanciers ont mis en jeu les Vices & les Vertus. Ou pour mieux dire, comme la Fable feint, que les divers Membres du Corps, se plaignent tous de la Teste. Mais si l'invention n'est pas tout à fait nouvelle, du moins l'arrangement n'est pas ordinaire: car le sujet qui tient ces Dialogues enchaînez les uns aux autres, en a fait comme autant de Scenes d'une Comedie en Prose. Or quoy que dans les premiers, on ne debite souvent que des Bagatelles, dépourveuës de graces & d'enjoüement: Elles ne renfer-

ment pourtant rien qui ne convienne à celuy qui parle, & qui ne tende au but où il viſe, ſans ſortir de l'Allegorie. Il ſera auſſi fort aisé de remarquer que plus on entre en matiere, & plus on dit de choſes qui demandent quelque attention. Si bien que les derniers Dialogues ſont aſſez diferens des premiers : ce qui ne contribuëra pas peu, ſi je ne me trompe, à réveiller l'attention du Lecteur. Le Dixiéme eſt rempli d'imaginations nouvelles, qui demandent de l'application, & l'Onziéme pouſſe la raillerie, contre la mauvaiſe pratique des Medecins, auſſi loin que l'honneſteté le peut permettre. Pour le dernier, j'ay cru le devoir

prendre encore d'un ton plus haut que ceux-cy, parce qu'il s'agissoit de faire parler la Nature des parties les plus sublimes de la Physique. Peut-estre que quelque Philosophe, jaloux de son opinion, aprés avoir déclamé contre cette inégalité de stile, trouvera estrange que j'aye prononcé aussi hardiment sur la Philosophie, que sur la Medecine. Si cela arrive, j'en seray bien fâché; mais je le suplie de se souvenir, qu'en ces occasions, chacun a la liberté de prendre le parti qu'il luy plaît. Ainsi je n'ay pas cru devoir trahir mes sentimens, pour satisfaire des Gens que je ne connois pas.

Au reste, si on doit croire ceux qui ont lû ces Dialogues, je n'avance rien de contraire au bon sens, & qu'on ne puisse pratiquer sans scrupule & sans complaisance : Ils veulent mesme que ie sois un exemple vivant des Maximes que je propose pour vivre sain, & indépendant de tout Remede. Enfin ils conclüent que ce petit Ouvrage est assez vif & assez réjoüissant, pour s'insinüer de luy-mesme dans le Monde, & pour s'y maintenir, sans avoir besoin de Protecteur à sa Teste, ni d'Apologie à sa suite, parce qu'ils sont persuadez, que tout ce qui se dit en riant, doit estre pris de mesme.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 9. Septembre 1683. Signé par le Roy en son Conseil DALANCE: Il est permis au Sr DE ***. de faire imprimer par tel Imprimeur & Libraire que bon luy semblera les *Douze Dialogues de la Santé*, qu'il a composé, en telle marge, formes, grandeurs, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six Années, à commencer du jour qu'ils seront achevez d'imprimer la premiere fois, défenses à tous Libraires & Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de les imprimer, faire imprimer, vendre ni debiter durant ledit temps en aucun lieu de l'obeïssance de Sa Majesté, sans le consentement de l'Exposant, ou de Ceux qui auront droit de Luy, sous quelque pretexte que ce soit, à peine de mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests: Comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de cette Ville, le 16. Septembre 1683.

Signé C. ANGOT, Syndic.

Ledit Sr DE +++. a cedé & transporté son droit dudit Privilege aux Sieurs Pierre Auboüin & Jacques Villery, pour en joüir pendant tout le temps porté par lesdites Lettres; & les Sieurs P. Auboüin & J. Villery ont associé avec eux les Sieurs Jean de la Caille & Charles Clousier.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 25. Octobre 1683.

DIALOGUES



DIALOGUES DE LA SANTÉ.

DIALOGUE PREMIER.

On supose que ce Dialogue commance sur la fin d'un grand repas.

LE COEUR. L'ESTOMAC.

LE COEUR.



NON. Je ne puis plus souffrir vostre intemperance, ni vos excés; Je vous l'ay dit cent fois. Sous pretexte de me rendre ser-

vice, vous rompez toutes mes mesures : & vous troublez de telle sorte mes ordres & mon œconomie, que je prévoy que nous allons tomber dans de grans maux; qui fomentez par les contre-tems des Medecins, dégenereront en des douleurs insuportables, qui nous forceront à toute heure, de souhaiter la mort, & pour comble de misere elle sera sourde à nos cris.

L'ESTOMAC.

Helas ! Je croyois que ce fût à moy à me plaindre, car dans ces festins, je suis si peu en possession de faire mes volontez, qu'on n'écoute, ni mes remontrances, ni mes exclamations.

LE COEVR.

Quand vous avez pris ce qu'il nous suffit, que ne dites-vous à l'Apetit de fermer la porte ? Et si on l'importune, qu'il réponde que les passages sont bouchez, & qu'il

n'y entre plus rien. Un Estomac qui fait vivre, ne se doit pas regler à table, sur la capacité de son Voisin, mais sur la sienne.

L'ESTOMAC.

Cela se feroit comme vous le dites, si on ne commançoit point par enyvrer le Portier. Avant la fin du premier service, il avoit déja perdu la tramontane. Depuis ce temps-là je n'en ay plus esté le maistre; il souffre qu'on le solicite avec des ragouts violens; & ce qui est de plus fâcheux, il les laisse tous passer, sur l'assurance qu'on luy donne, qu'ils ne tendent qu'à réjouir & à fortifier le Cœur.

LE COEVR.

A ce mot vous rendez aussi les armes; & vous vous laissez persuader?

L'ESTOMAC.

Il est vray. Puis-je m'opposer à ce qui vous est bon? Et que diriez-

vous de moy, si je refusois l'entrée à ce qui a ordre d'aller droit au Cœur? Ce qui me confirme dans ce sentiment est, que vous donnez lieu de croire en ces occasions, que vous ne haïssez pas le bon vin, ni les liqueurs.

LE COEVR.

On me connoît mal. Je n'aime de ces breuvages, que la joye qu'ils inspirent ; & si je tolere quelquefois l'excés du vin, c'est qu'il n'est pas si dangereux pour vous, d'estre plein de liqueur, que de viandes solides.

L'ESTOMAC.

Quoy qu'il en soit, nous sommes fort à plaindre, & il seroit à souhaiter pour vous & pour moy, que sous pretexte d'un honneste repas, on ne nous engageât point dans tous les dereglemens de l'yvrognerie & de la gourmandise.

LE COEVR.

C'est bien mon intention d'em-

pescher que toutes ces débauches ne nous puissent plus nuire, & il faut sans diferer davantage; renoncer à tous les abus qui procedent de cette quantité de viandes & de breuvages qu'on nous presente, & qu'on nous force de prendre. Car ces excés sont venus à un tel point, que tout ce que l'Eau & la Terre d'une Contrée produisent de bon à boire & à manger, se trouve aujourd'huy confondu sur une mesme table, avec tout ce que l'Orient & l'Occident ont d'épiceries & de douceurs.

L'ESTOMAC.

Il est certain que la quantité & la diversité des viandes nous détournent fort du droit chemin de la Santé.

LE COEVR.

Croit-on, pour avoir encheri sur la simplicité des vivres de nos Peres, estre plus habile dans l'a-

preſt des alimens, que la Nature meſme, qui donne dans tous les divers temps de l'année, ce qui convient à chaque Saiſon; temperant les fruits avec tant de juſteſſe, qu'on peut dire, qu'ils ſont tels, qu'ils doivent eſtre, pour ceux qui en ont beſoin, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'en rien ôter, ni d'y rien ajouter, pour les rendre plus ſains, ou meilleurs.

L'ESTOMAC.

Je ſuis perſuadé de ce que vous dites, Mais....

LE COEUR.

Quoy, mais? Si on croid que le ſucre ſoit d'un grand ſecours au Nord, on ſe trompe; & un Pruneau de Tours réjoüit plus un Lapon, qu'une Gorge-d'ange ne fait un Gennois; le vin meſme, & l'eau de vie, ſeroient inutiles entre les Tropiques, ſi l'habitude & l'intemperance ne s'en eſtoient fait une neceſſité.

L'ESTOMAC.

Si nous prenons les choses de si loin, nous nous embarquerons dans un voyage de long cours. Quelques justes, que soient vos sentimens, sur l'abus de rassembler dans un plat les productions des quatre parties du monde, & de se gorger dans un mesme repas des liqueurs les plus exquises, Croyez-moy, contentons-nous d'y apporter quelque moderation; car si on s'aperçoit que nous passions d'une extrémité à l'autre, on nous tournera en ridicule.

LE COEVR.

Les Hommes ont donc perdu l'Esprit?

L'ESTOMAC.

Au contraire, ils pretendent en avoir de reste, & soutiennent que les premiers hommes n'estoient que des bestes, s'ils se contentoient, pour toute nourriture, de

Glands, de Nefles, & d'autres fruits femblables; tant ils font prévenus que la Nature ne fait qu'ébaucher les alimens, & qu'il faut que l'art les perfectionne. D'où ils concluënt aussi, Que les Alimens estant les Loix fondamentales de la Societé des hommes, ils ne peuvent trop fouvent boire & manger enfemble, puis que c'est avec la nourriture, qu'on apprivoife toutes fortes d'animaux.

LE COEUR.

Ils devroient du moins en cela obferver les regles de la Temperance?

L'ESTOMAC.

Affurément. Mais ils s'imaginent que de fuivre ces maximes, ce n'est pas tant vivre que languir; Que fi la nouveauté, & l'aprest des viandes, les portent au delà des bornes de la Sobrieté, ils ont dequoy reparer ces petits

defordres par de promtes digeftions ; qui ne foulagent pas feulement la Nature, mais qui la réveillent, & la rendent plus forte, qu'elle n'a accouftumé d'eftre, quand on la tient contrainte dans l'Equilibre de la Sobrieté.

LE COEVR.

Voila de grans Docteurs, & qui parlent bien hardiment, de ce qu'ils n'entendent guere.

L'ESTOMAC.

Cependant je ne me plaindrois point de leur ignorance, & je foufrirois patiemment qu'on me furchargeaft quelquesfois de viande & de breuvage, fous quelque figure que le caprice de l'Officier, les pût déguifer, à la priere des Débauchez & des Parafites; fi ces crapules n'eftoient point fi frequentes, & qu'elles fuffent fuivies de quelque diete, car par ce moyen je pourrois m'en fauver & me reftablir. Mais ce qui me

des Spere, c'est que le lendemain d'une débauche, comme celle-cy, on me fait le receptacle de la Casse & du Sené, accompagnez de Rhubarbe & de Scamonnée; Et si cela n'opere tout ce que la Faculté s'en promet, on me condamne au * Crocus, c'est à dire à la question ordinaire & extraordinaire, qui me met à deux doigts de la mort.

LE COEVR.

Vous n'estes pas le seul qui soufrez, & qui vous plaignez de ces contre-temps, pour y apporter un promt remede, commençons par declarer la guerre à tous ces Ennemis de la Santé; qui sous pretexte de venir à nostre secours, nous épuisent de forces & d'Esprits, de sorte qu'il faut des siecles entiers pour nous remettre du mauvais estat où nous nous trouvons, au sortir des mains de ces Empoisonneurs, & de ces

* Vin Emetique.

Aſſaſſins, autoriſez par le luxe, & ſouferts par le Magiſtrat.

L'ESTOMAC.

En effet, quand par le moyen des Medecins, on guerit d'une maladie, on meurt ſouvent de leur gueriſon : Vous ne ſauriez croire, combien je ſuis aiſe d'entendre la propoſition que vous me faites : Mais penſez-vous, que ce ſoit aſſez de vous & de moy, pour combatre de ſi puiſſans ennemis?

LE COEVR.

N'en doutez-point. Il ſuffit qu'on les mépriſe pour en triompher.

L'ESTOMAC.

Voilà qui eſt bien pour les ennemis de dehors, mais comment réduirons-nous ceux qui ſont au dedans?

LE COEVR.

Ce que vous dites n'eſt pas ſans difficulté, & je prévoy comme

vous, qu'il ne ſera pas aiſé de ſurmonter la Prevention dont nôtre Raiſon eſt obſedée. Car cette folle l'a fait declarer avec tant d'emportement en faveur de la Crapule, & des remedes, qu'il ſemble qu'elle n'ait pris à tâche de ruïner noſtre ſanté, que pour enrichir de nos dépoüilles, le Traitteur & le Medecin.

L'ESTOMAC.

Vous parlez de la Raiſon, comme ſi vous la croyez capable de ſe ſe laiſſer gouverner. Je voudrois avant que d'aller plus loin, que vous euſſiez eu ſur tout cecy, un éclairciſſement avec elle.

LE COEVR.

C'eſt ce que j'ay reſolu, mais il ſeroit à ſouhaiter que cet éclairciſſement ſe pût faire en preſence de la Reflection; & comme on ne les trouve plus enſemble, c'eſt ce qui fait mon embarras.

L'ESTOMAC.

Ce qui fait presentement le mien, c'est que je creve, & n'en puis plus. Cependant, l'Odorat m'avertit, qu'on me menace d'un ragoust bizarre. D'un autre costé, j'entens qu'on se dispose à me regaler d'une Rasade, dont je ne pourray jamais sortir à mon honneur sans crever.

LE COEVR.

C'est se piquer d'honneur bien à propos, de vouloir se noyer sans necessité? Ne vous appercevez-vous pas qu'on prend à tâche de vous faire dépositaire de ce qui reste de bouteilles au Buffet? comme s'il s'agissoit de sçavoir au juste, ce que vous estes capable de contenir.

L'ESTOMAC.

Je ne puis plus resister au mal qui me presse. Je succombe. Secourez-moy.

LE COEVR.

Dans les maux extrêmes, il faut d'extrêmes remedes. Un soulevement est d'un grand secret en ces occasions. Quand on devroit dire que j'en suis l'Autheur... Courage, nous voila delivrez de ce qui nous pesoit le plus.

L'ESTOMAC.

Ha! que je suis soulagé.

LE COEVR.

Je viens d'ordonner au Dégoût, en attendant que l'Appetit, qui est perdu revienne, de se tenir à la porte, avec ordre de ne rien laisser entrer chez vous de tout le jour. De mon costé je seconderay fort bien l'opiniâtreté de ce nouveau Portier: Je ne demanderay rien du tout, & quoy qu'on me puisse offrir, je le refuseray. Cependant, pour empêcher les Entrailles de nous causer quelque interruption, je viens d'ordonner au Fiel, l'en-

tiere évacuation de la place.

L'ESTOMAC.

Ha ? Servez-vous de quelqu'autre que de luy; car si les Medecins, qui foüillent par tout, s'apperçoivent qu'il soit mêlé dãs nos affaires, ils me tiendront atteint d'un *Colera-morbus*, & il n'en faudra pas davantage pour les porter à faire de moy, en un moment, une boutique d'Apoticaire.

LE COEVR.

Ne vous inquietez de rien; Tenez-vous seulement en repos. Je vas rappeler les Esprits des Organes, pour les reparer, & pour les temperer, pendant un long & tranquile sommeil. Nous prendrons ensuite les mesures que nous jugerons à propos, pour ne plus tomber dans de pareils inconveniens.

L'ESTOMAC.

Je consens à tout, & m'abandonne avec plaisir au Sommeil;

Que le Cœur ne peut-il comme moy, goûter ses douceurs! Mais quoy! Quand on est environné d'ennemis, & qu'il faut que le Soldat repose, c'est une necessité que le General veille.

LE COEVR.

Dites plûtost, que dans une Ville assiegée, & ouverte de toutes parts, ce n'est que durant le sommeil, & dans l'obscurité, qu'on peut reparer ses breches.





DIALOGUE DEUXIE'ME.

La Raison ne voulant pas répondre aux mouvemens du Cœur, se sert de la Prevention pour luy parler.

LA PREVENTION. LE COEUR.

LA PREVENTION.



E m'en parlez plus ? Vous ne me persuaderez jamais, que nous soyons capables de connoistre ce qui est bon pour la Santé du corps, & encore moins ce qu'il faut faire, pour la conserver, ou pour la rétablir, lors qu'elle est alterée, ou perduë.

LE COEUR.

Si la Raison estoit icy, elle tiendroit un autre langage.

LA PREVENTION.

J'en doute fort. Car ſi les Medecins, tout habiles qu'ils ſont, en appelent bien d'autres à leur ſecours, quand ils ſont malades; comment une ſimple Raiſon, ſans eſtude, & ſans caractere, pourroit-elle connoiſtre les maladies, en débroüiller les accidens, & ordonner de leur gueriſon?

LE COEVR.

Si le caractere faiſoit l'habileté, les Medecins dont vous parlez, connoiſtroient leurs propres maladies, & ſe gueriroient eux-meſmes. Rien ne marque tant leur ignorance, que le ſecours qu'ils implorent. Un Avocat peut-il mieux ſçavoir un fait que la Partie? Il ne s'agit point dans ces rencontres de dorer la pilule, mais de plaider ſa cauſe. La choſe en vaut bien la peine. Il y va de la vie, ayons-nous rien

de plus precieux ? Concluez donc avec moy, que le Corps & la Raison ne composant qu'une seule personne, c'est une necessité quand celuy-là soufre, que celle-cy travaille à sa guerison.

LA PREVENTION.

Ces unions chimeriques étoient bonnes, du temps que le Mary & la Femme, n'estoient qu'un Corps & qu'une Ame ; Ce temps-là n'est plus, & la Raison est confirmée que personne ne se connoissant soy-mesme, il faut absolument confier sa santé, à ceux qui travaillent jour & nuit pour trouver à chaque maladie, un Spécifique qui luy convienne.

LE COEVR.

Hé ! où sont les Medecins, qui étudient à trouver des Specifiques aux maladies ? Ce sont des Oyseaux dont le savoir faire

ne confiste, qu'en un ramage, qui ne signifie rien.

LA PREVENTION.

Ce ramage pourtant a de tels charmes, qu'on peut dire que c'est une chaîne d'or, qui tient l'oreille du Malade attachée à la bouche de son Medecin.

LE COEUR.

Que de fausses démarches vous faites faire à la Raison: Que vous l'écartez du chemin que la Nature luy avoit prescrit, pour joüir d'une santé parfaite. Qu'il est dangereux d'estre prevenu, & de ne voir que par les yeux d'autruy. Pour nous avoir livré à la Faculté, nostre Estomac en est-il meilleur? En suis-je moins flétry? Nos Pieds ne peuvent plus nous porter, & les Nodus de nos doigts, nous privent de l'usage de nos mains: Voilà comme les Specifiques ordonnances de vos Docteurs, ont achevé de ruïner,

ce que vos débauches avoient commancé avec plaiſir.

LA PREVENTION.

Nous connoiſſons mieux que vous, vos maux & leurs cauſes. Ils n'ont jamais procedé que de voſtre mauvais temperament, & de la complication de vos infirmitez. Pouvoit-on éteindre le feu de vos Entrailles, ſans refroidir voſtre Eſtomac? ny reſtablir celuy-cy ſans échaufer voſtre Poitrine?

LE COEVR.

Dites plûtoſt, que toutes nos calamitez, ne procedent que de l'épuiſement de nos veines, & de divers poiſons dont on nous a abreuvez. De-là vient que nous ſoufrons dans le milieu de noſtre carriere, tout ce qu'il y a de chagrinant & de douloureux, dans la caducité de la vieilleſſe la plus diſgraciée.

LA PREVENTION.

Si vous ſoufrez, prenez-vous en aux malignes influences de vôtre Aſcendant, & non pas à vôtre Medecin, qui a toûjours fait concourir ſes remedes avec les Signes & les Aſpects, les plus favorables. Taiſez-vous donc, où parlez avec plus de circonſpection.

LE COEVR.

Quand la Raiſon me parle, & me conſeille, je l'écoute, & luy obeïs. Mais tant qu'elle ne me parlera que par vôtre organe, & en langage d'Almanac, je ne conſulteray que la Nature, la Patience, & la Sobrieté, avec l'exemple de ceux qui vivent ſous leurs loix; & de tout cela, je m'en feray des experiences, qui s'accordant avec l'Eſtomac, vaudront mieux que toutes les réveries de vos Charlatans-Aſtrologues.

LA PREVENTION.

Nous voilà d'accord; car qu'avons-nous fait jusqu'icy, que de suivre le penchant de la Nature, & d'accorder au Cœur & à l'Estomac tout ce qu'ils ont demandé?

LE COEUR.

Ce n'est pas la Nature, mais vos inclinations vicieuses que vous avez suivies: & c'est pour vos Appetits desordonnez, & non pour l'Estomac & pour moy, que vous avez eu de la complaisance: Tout cela ne seroit point arrivé, si vous n'aviez point fait sortir la Raison de ses limites; Mais puis qu'en cela, elle a oublié ses fonctions, il est de mon devoir, de vous en instruire, pour l'en faire ressouvenir.

LA PREVENTION.

Quelle insolence? Mais quoy? Le Cœur aime à se soulager.

LE COEUR.

Apprenez-donc que la Nature

voulant à la naiſſance d'un Enfant continuer ſon ouvrage, & l'amener à la fin qu'elle s'eſt propoſée : ordonne tout de nouveau à l'Eſtomac, de demander des Alimens, & aux Entrailles, d'en faire un bon uſage. Or, comme la Nature prévoid qu'ils demanderont plus de materiaux, qu'ils n'en pourront mettre en œuvre, ſans alterer, ou déſigurer ſon ouvrage ; Elle enferme en même temps avec eux, en forme d'Inſpecteur, & de Conſervateur, ce qu'on appelle Raiſon, avec pouvoir de moderer les Appetits, & d'exciter doucement toutes les diverſes parties du corps, à ne ſe point relâcher dans leurs fonctions, ſous peine de ſuſpenſion, & meſme de privation de Santé.

LA PREVENTION.

A quoy aboutira cette ennuyeuſe ſpeculation ?

LE COEVR.

A vous faire comprendre; Que quand la Raiſon, d'independante, devient eſclave, confiant à d'autres, le depoſt qu'on a commis à ſa garde; à meſme temps tout s'altere, tout ſe détruit. Que la Santé, qui faiſoit la beauté de la vie, en ſe retirant nous rend diformes; il n'y a plus de beaux jours pour nous, & malgré les vains efforts d'une Raiſon qui ſe détrompe trop tard, nous devenons la proye des infirmitez & de la mélancolie.

LA PREVENTION.

La Raiſon peut-elle remedier à tout? Où elle ne peut eſtre en perſonne, ſes Lieutenans font la guerre ſous ſes auſpices; & c'eſt en combattant de la ſorte qu'elle a triomphé de pluſieurs maladies, ſous le commandement des Medecins.

LE COEUR.

Si cela eſt, vous avez grand tort, de n'avoir point encore érigé de Trophée à la Faculté: Cette reconnoiſſance eſtoit deuë à l'efficacité de ſes remedes, & à l'habileté qu'elle a fait paroître en les doſant, & en les diſpenſant avec tant de juſteſſe & de circonſpection, qu'il n'a pas tenu à Elle, ny à vous, que nous ne ſoyons, comme on dit, gueris de tous nos maux.

LA PREVENTION.

Ne raillons point tant. Il eſt certain que ſans l'heureuſe hardieſſe que les Medecins ont euë, d'épuiſer tout voſtre mauvais ſang, & de vous affranchir de la malignité de vos entrailles, dans les temps prefix, par les Aſtres, & par la Nature, vous ne pourriez pas vous vanter, que la Faculté vous a fait un corps neuf.

LE COEUR.

Un Corps neuf, que l'on tient de la Faculté, n'en vaut pas un vieux, qui n'auroit point passé par ses mains. Je ne disconviens pas pourtant, que les Medecins, ne puissent guerir de quelque petit mal, par hazard, quand ils travaillent sur un bon temperament, mais il faut avoüer aussi, qu'on paye bien cher leur guerison.

LA PREVENTION.

Qu'importe, pourveu qu'on vive?

LE COEUR.

Est-ce vivre, au sortir des mains de ces Docteurs, de traîner une vie si fragile & si languissante, que pour peu qu'on s'écarte du regime étroit qu'ils nous prescrivent, & qu'ils ne peuvent observer eux-mesmes, on tombe dans des recheutes pires que le mal. Pour vous détrom-

per donc par un ſeul mot, de la grande opinion que vous avez de la vaſte étenduë de leur ſavoir, & de l'infaillibilité de leurs Ordonnances. Sachez....

LA PREVENTION.

Que pouvez-vous dire ſur cela, que je ne ſache?

LE COEUR.

Que vos Medecins, aprés avoir épuiſé ſur un pauvre Malade, toute la capacité de leur petite routine, ſans le pouvoir tuer, ni guerir: Ils ne ſe contentent pas d'accuſer de ce malheur, les malignitez occultes qui regnent dans les Elemens, ils prennent encore à partie le Ciel & les Aſtres. Enfin, pour ſe tirer d'intrigue, ceſſant d'ordonner, ils conſeillent au Malade de ſe mettre au lait, & s'il ne s'en trouve pas bien, ils luy diſent d'aller aux Eaux, & enſuite à l'air natal; Car ils ſont ravis qu'on aille mourir

hors de connoiſſance. Cependant le Malade profite de leurs Echapatoires, Et recouvrant ſa liberté, il reprend le chemin de la Nature, & ſe ſauve par là de leur tyrannie.

LA PREVENTION.

Je ne puis ſoufrir plus longtemps ces faillies frequentes & injurieuſes, contre une Faculté, à qui le Cœur qui la blâme, a une obligation toute particuliere.

LE COEUR.

Qu'a-t-elle-donc fait pour moy?

LA PREVENTION.

Eſtes-vous encore à vous appercevoir, Ingrat, qu'elle a rejetté la Speculation des Urines, pour n'en croire plus que les mouvemens du Cœur? Que ce ſont eux qui luy inſpirent tous les Oracles qu'elle prononce? Ne contez-vous cela pour rien?

LE COEUR.

Encore pour quelque chose de moins, si cela se pouvoit.

LA PREVENTION.

Dans la verité, les Medecins ne fondent plus leurs conjectures, que sur les consequences qu'ils tirent des demarches du pouls, & n'ordonnent plus rien que sur les qualitez qu'ils remarquent dans le sang qu'on tire des veines.

LE COEUR.

C'est inutilement que le Medecin me consulte, s'il n'entend pas mon langage: Peut-il tirer de bonnes consequences de mes mouvemens, s'il en ignore la cause? Sait-il que je reçois à tous momens des ordres impréveus, qui me portent à diversifier ma marche? Savent-ils que la Nature veut que j'aille lentement dans le beau chemin, c'est-à-dire quand le Sang est subtil, & quand il est épais, que je dou-

ble le pas. En un mot, il en eſt de mes mouvemens comme des viſages, qui ſont tous ſemblables & ne ſe reſſemblent point. Du reſte, quel jugement le Medecin peut-il faire d'un ſang expoſé à l'air, qui perd en voyant le jour, ce qu'il avoit de plus eſſentiel avec celuy qui eſt reſté dans les veines? Puis, pour voir mon Sang tantoſt d'une façon & tantoſt d'une autre, en ſait-il mieux pour cela ce que la Nature en veut faire?

LA PREVENTION.

Il faut bien qu'il le ſache, puis qu'il rectifie la Nature & la tourne comme il veut.

LE COEVR.

Cela eſt aiſé à dire, & ſeroit difficile à prouver. Croyez-moy, un Medecin eſt plus capable d'irriter la Nature, que de la rectifier. Mais ce qui eſt de conſolant, pour ceux qui n'ont point de commer-

ce avec luy, c'eſt qu'il ne peut détruire les intentions d'une bonne Mere pour ſes Enfans, qui ſe plaît à reparer leurs fautes, quand ils ſe confient en elle.

LA PREVENTION.

Qui doute que la Nature ne ſoit ſecourable, & infaillible dans ſes operations, & qu'il ne faille l'écouter, & agir de concert avec elle? Mais quand on a beſoin de remedes, à qui peut-on mieux s'adreſſer qu'aux Phyſiciens, qui ſont ſes Enfans?

LE COEVR.

A la Nature, vous dis-je, qui en inſpire à ceux qu'elle gouverne, qui ſont d'autant plus agreables, & meilleurs, qu'ils ſont ſouhaitez ardemment, & preparez de ſa propre main. Ce n'eſt que par ce moyen qu'on ſe fait une ſanté ſolide, qui dure, juſqu'à ce que la Nature dénoüant le fil de noſtre vie, nous rend la mort auſ-

ſi douce que le Sommeil. Au lieu que vos Phyſiciens, aprés nous avoir déchiré, durant le cours d'une longue maladie, nous livrent à la mort à travers mille tourmens douloureux.

LA PREVENTION.

Ne laiſſerez-vous jamais en repos, des gens que vous ne ſauriez trop réverer ? ſans eux joüiriez-vous de ce Sang frais, qu'ils ont la bonté de renouveller à chaque Lune. Sans cette precaution vous ne ſeriez abreuvé que d'un Sang aduſte, qui vous mettroit en colere à tous les momens du jour. Enfin, il y a long-temps que vous ſeriez englouti ſans eux, par les vapeurs de voſtre ratte & de voſtre Meſentere.

LE COEVR.

O Ciel ! quel jargon ? Qu'eſt-ce que j'entens ?

LA PREVENTION.

Qu'eſt-ce que j'entens moy-

mesme? Taisez-vous pour la derniere fois, & vous souvenez que c'est à la Raison que je represente de commander, & à vous de m'obeïr.

LE COEUR.

Helas! quelle conduite! que deviendrons-nous?





DIALOGUE TROISIE'ME.

Le Cœur mal-ſatisfait de la Prevention, ſe ligue avec l'Eſtomac, pour rentrer ſous les Loix de la Nature.

L'ESTOMAC. LE COEUR.

L'ESTOMAC.

D'OV' procedent tant de Soûpirs, & tant de Sanglots? D'où vient ce grand abbatement? Quel mal vous preſſe ? Ne peut-on vous ſoulager en rien? J'ay fait mes Fonctions: Je ſuis libre, & ſans embarras; en eſtat d'executer, quoy que foible, tout ce que vous pouvez de-

ſirer de moy. Commandez-donc ce qu'il faut que je faſſe: Parlez? Il ſemble que vous ayez oublié, que la triſteſſe eſt le poiſon du Cœur. Il faut à quelque prix que ce ſoit, que je vous réjouiſſe.

LE COEVR.

Ha! Je créve de dépit, je n'en puis plus, je ſuis au deſeſpoir. Sera-t-il dit, que le Cœur dépendra toute ſa vie, d'une Raiſon qui ne s'explique que par l'entremiſe d'une folle, la plus emportée du monde? Non. Il faut de toute neceſſité, ou qu'elle ſe déface de cette Prevention, ou que je ſecouë le joug de ſon Empire. Ha! Prevention, que tu nous as fait de mal, & que tu nous en feras.

L'ESTOMAC.

Vous m'avez déja parlé de cette Prevention. Dites-moy, ſi vous le ſavez, qui elle eſt?

LE COEVR.

C'est la fille de ce Fameux Glouton, qui a tenté mille fois de vous faire crever à table.

L'ESTOMAC.

Quoy de ce Parasite, dont les Frians recherchent l'approbation sur un plat, avec plus d'empressement, qu'un Poëte affamé de gloire, ne fait la permission de mettre au jour les ridicules Enfans de sa Muse?

LE COEVR.

De luy-mesme.

L'ESTOMAC.

Mais encore. De qui vostre Débauché a-t-il eu cette Folle?

LE COEVR.

De la Fille aînée de la Faculté.

L'ESTOMAC.

Quoy, de cette puante Pharmatie? Sœur jumelle de la pâle Phlebotomie? qui a eu de ses vieux Maris, l'Epilepsie, la Paralysie, & l'Apoplexie; sans par-

ler de la Phtiſie, de l'Hydropiſie & de la Jauniſſe, dont la meilleure des ſix ne vaut rien.

LE COEVR.

D'elle-meſme, aux enſeignes qu'elle ne la porta que trois mois, ce qui fit qu'on la nomma Prevention.

L'ESTOMAC.

Que trois mois! Cela eſt inoüy, & ne peut eſtre: Ou elle a crû qu'il en eſtoit de la groſſeſſe, comme de certains remedes qu'elle donne, qu'on rend dés qu'on les a pris.

LE COEVR.

Je ne ſay. Mais il eſt certain qu'avant cela, les Medecins s'étoient contentez de dire, qu'un enfant peut vivre à ſept mois, & par miracle à cinq. Aujourd'huy en faveur de la parenté, ils ont conclu que celuy-cy pouvoit vivre à trois mois; fondez ſur ce qu'il n'y avoit que ce temps-là

que le mariage estoit celebré.

L'ESTOMAC.

Voulez-vous rien de plus convainquant ? Suivant cet Aphorisme, l'Enfant pouvoit vivre à huit jours, comme à neuf mois. Mais dites-moy. Comment s'est-on pris pour élever ce pretendu Avorton?

LE COEVR.

D'abord qu'il fut né la Faculté s'en saisit.

L'ESTOMAC.

Il ne faut point s'en estonner, ce n'est pas d'aujourd'huy que les Gran-peres & les Gran-meres, sont idolâtres de leurs petits-enfans.

LE COEVR.

La premiere nourriture qu'on donna à celuy-cy fut une Medecine, sous pretexte de le purger d'un venin que nous aportons en naissant, qui nous met, disent ces Docteurs, tost ou tard en danger de mort. Cette prévoyan-

ce n'a pas empêché, que la Prevention ne ſoit preſentement une petite glorieuſe, une teſte legere; en un mot, une Eſtourdie, qui ſe plaît à dire des ſotiſes & à les ſoûtenir. Cependant, comme elle tient de ſon pere d'eſtre divertiſſante à table, & de ſa mere d'eſtre flateuſe dans ſes maladies; elle a ſi bien fait valoir ces petits talens auprés de la Raiſon, que celle-cy en a fait ſa Favorite.

L'ESTOMAC.

Sa Favorite?

LE COEUR.

Oüy, ſa Favorite, & tellement ſa Favorite, que je ne puis plus entendre, que par cet Organe, les ſentimens de la Raiſon.

L'ESTOMAC.

Nous nous ſommes aſſez bien gouvernez, ſans la Raiſon, pendant les premieres années de nôtre vie, pour croire que nous pourrons, de nous-meſmes, continuer,

tinuer à achever nôtre course, sans son entremise.

LE COEUR.

Il ne faut pas nous flater, si nous avons joüy de la fleur d'une santé parfaite, dans nôtre tendre jeunesse, c'est que la Nature nous gouvernoit encore alors, & nous servoit de guide, dans l'enfance de la Raison. Et comme nous n'avons pas atteint l'âge, où l'Habitude l'emporte sur la Raison & sur la Nature, ce seroit une necessité d'obeïr à la Raison, si elle agissoit directement avec nous, & qu'elle écoutast favorablement nos pleintes. Mais la voyant opiniâtrée à ne pas lever le Masque de la Prevention, & à ne nous pas vouloir gouverner sans déguisement; j'ay resolu, à mes perils & fortune, de ne la plus reconnoître; si je puis m'assurer de vous, comme je le suis déja d'une bonne partie des au-

tres membres de nôtre Empire.

L'ESTOMAC.

Contez ſur moy, autant & plus, que ſur pas un autre.

LE COEUR.

Mais avant que de vous declarer contre la Faculté, conſiderez ſi vous pouvez vous défaire tout à coup de l'habitude de prendre des Medicamens ; Car je ſay qu'on ne vous laiſſe guere ſans vous donner du Preſervatif-purgatif, puis du Digeſtif-corroboratif, & enfin de l'Aperitif-carminatif.

L'ESTOMAC.

En effet, ce pauvre Corps ſe croit trop heureux, quand il paſſe un jour ſans ſaignée, ou ſans groſſe medecine ; & qu'il en eſt quitte pour le ſervice du ſoir & du matin. C'eſt-à-dire pour deux Lavemens, avec des Pilules à l'entrée des repas, ſans quoy on pretend que nous ne pourrions

vivre. Jugez de noſtre joye, ſi nous pouvons nous afranchir de toutes ces ſervitudes?

LE COEUR.

On pretend mal, & toutes ces terreurs paniques, ne font peur qu'aux petits enfans. Nous remedirons à toutes ces craintes, par le ſeul retranchement des excés de la Bouche. Mais il n'y a point de temps à perdre, il faut nous mettre promtement en eſtat de ſurmonter les efforts, que fera la Prevention pour nous aſſervir, du moment qu'elle ſaura que nous ſommes revoltez contr'elle.

L'ESTOMAC.

Qui vous empêche de me dire ce que vous avez penſé ſur cela?

LE COEUR.

Pour n'eſtre point interrompus dans la confidence que je vous en veux faire, & dans les meſures qu'il nous faudra prendre;

Empéchez voſtre Apetit d'aboyer, & fermez ſi bien les portes, que rien ne nous puiſſe interrompre. Prenons-garde, ſur tout, que le Foye ne s'apperçoive de rien. J'ay ſujet de me défier de luy.

L'ESTOMAC.

Et moy de m'en pleindre. Cependant l'ordre eſt donné, vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira; J'écoute.

LE COEUR.

Sachez-donc que j'ay eu un grand éclairciſſement avec la Prevention, & j'en ſuis ſorti ſi malſatisfait, que j'ay reſolu de ne plus reconnoître le gouvernement de cette Favorite. J'ay plus fait. J'ay engagé dans nos intereſts les Parties-nobles, & generalement tout ce qui eſt compris dans l'étenduë de la Circulation. Enſuite j'ay ſi bien ménagé les Sens, par l'entremiſe du

Sens-commun, qu'ils ne veulent plus ni voir, ni ouïr les Medecins, & encore moins ſentir, toucher, ni goûter, quoy que ce ſoit qui vienne de leur part, ſi bien qu'ils ſe ſont tous declarez en noſtre faveur.

L'ESTOMAC.

Voilà qui eſt bien avancé.

LE COEVR.

Ce n'eſt pas tout, j'ay tant fait auprés du Cerveau, irrité de tous les déreglemens que lüy cauſe la Prevention, qu'il ſuivra tous mes mouvemens. Et j'ay porté l'affaire ſi loin, que le Sommeil, qui diſpoſe de tout le corps alternativement avec la Raiſon; & ſi on l'oſe dire plus abſolument qu'Elle, m'a promis, pour faciliter nôtre entrepriſe, d'anticiper le plus qu'il pourra ſur le temps preſcrit à la Raiſon, afin d'abreger la durée de ſon Regne. Je ne vous dis rien des Songes, quoy que je

les conte pour beaucoup. Car vous ſçavez qu'ils ne ſouhaitent pas moins que nous, de faire revivre le Siecle d'or, dont ils gardent encore toutes les façons de faire.

L'ESTOMAC.

Supoſé que chacun face ce qu'il promet. Qui ſera chargé du gros de l'affaire?

LE COEVR.

La Nature, de qui on prendra les ordres.

L'ESTOMAC.

Cela eſt bon : Mais ſongez que la Nature eſt quelque choſe de bien ſimple pour le Peuple, qui veut voir, comme on dit,* des Dieux qui marchent devant luy. C'eſt pourquoy il feroit à propos, outre ce Pilote, de donner encore une Anchre au Peuple, où il puiſſe attacher ſes Eſperances, dans la tourmente des maladies.

* Ex. 32. 1.

LE COEVR.

C'eſt ce que je feray dans la ſuite, car je pretens remettre en honneur les Experiences, dont nos ennemis ont rendu le nom *odieux. Par ce moyen on ramenera la Medecine à ſon principe, & on la rendra ſi familiere, & ſi naturele, que perſonne n'aura beſoin d'autre Medecin que de ſoy-meſme, pour s'apliquer, ce qu'il jugera convenir à ſon mal.

L'ESTOMAC.

Ce Plan eſt bon, & la diſpoſition m'en plaît. Mais comme les Eſtats ne paſſent pas ſans peril d'une forme de gouvernement à une autre, ne ſeroit-il point à propos de ſubordonner quelqu'un à la Nature, qui luy fût agreable, & qui prit ſoin de nous conduire, & de nous gouverner dans ce premier abord?

* Empirique.

LE COEUR.

La Nature y a pourveu en m'inſpirant de me ſervir de la Sobrieté & de la Patience, qui entendent parfaitement la conduite du Corps. Car ſi elles ne ſont pas les Meres de la Santé, elles en ſont du moins les Nourrices, & les Gouvernantes; & de plus, je vous les donne pour les ennemies declarées des Indiſpoſitions, & meſme de la plûpart des Maladies.

L'ESTOMAC.

Je le ſay, & je me ſoûmets volontiers à leur diſcipline; Pour vous faire voir comme j'en ſuis bien perſuadé, je vous demande en grace, que la Sobrieté vienne preſentement établir chez-moy le Siege de ſon Empire. Vous ſavez que c'eſt l'endroit le plus ouvert, & le plus à la bienſeance de nos ennemis. Ainſi on

ne peut trop bien le fortifier, ni trop-toſt le mettre en défence. Avec elle je tiendray l'Apetit en bride, & j'en feray mes fonctions plus à mon aiſe, & plus à l'avantage de ceux qui y ont intereſt.

LE COEVR.

Je ſuis ravi que vous m'ayez prevenu. Puis-donc que la Raiſon neglige d'occuper le poſte de l'Eſtomac quand on mange, & de ſe rendre au Cœur, quand elle veut executer ce qu'elle a penſé de grand dans la Teſte; Je trouve à propos que la Sobrieté reſide chez-vous, & que la Patience ſoit chargée de faire teſte à la Raiſon, de quelque coſté que la Prevention la tourne : Avec les frequens ſecours que nous envoyerons à la Patience, il ne ſera pas aiſé de la pouſſer about.

L'ESTOMAC.

Si la Patience est aussi-bien secondée des autres, que la Sobrieté le sera de moy, contez que nous remporterons la victoire.





DIALOGUE QUATRIE'ME.

L'Eſtomac preſſé de la faim, parle de bonne chere, la Sobrieté le ſoufre pour mieux venir à ſes fins.

LA SOBRIETE'. L'ESTOMAC.

LA SOBRIETE'.



J'ENTENS, comme vous, le murmure de vos Entrailles, & je conçois fort bien les importunitez de voſtre Apetit: mais il faut reſiſter avec fermeté à leurs preſſantes ſolicitations, juſqu'à ce que l'heure ſoit paſſée, que vous avez accoûtumé de ſatisfaire à leur envie: aprés cela ils ne vous importuneront plus. Courage: Parlons

des plaisirs qui accompagnent la Santé.

L'ESTOMAC.

Tout ce que vous dites est bon: mais considerez aussi qu'un Ventre affamé n'a point d'oreille. L'heure de manger, est quand on a faim: On me déchire, je n'en puis plus, je me meurs.

LA SOBRIETE'.

N'avez-vous point de honte, de crier à la Faim comme un Enfant?

L'ESTOMAC.

Considerez, que j'ay un Foye si grand & si chaud, qu'il ne peut se contenter de tous les amusemens, dont la Diete se sert, pour tromper la Faim-canine qui me devore. Du pain, du vin, ou je suis mort.

LA SOBRIETE'.

Voulez-vous faire revivre ce fameux Glouton de l'antiquité,

qui ne trouvant perſonne qui luy tint teſte tout un jour, à boire & à manger, faiſoit ſes quatre repas, avec quatre bandes de difetens Goinfres.

L'ESTOMAC.

Il ne s'agit point de quatre repas, mais d'un, qui dure autant que mon Apetit: Ne ſoufrez pas, je vous prie, que le Jeuſné échauffe davantage ma bile, ſi vous ne voulez me voir entrer en fureur, ou tomber en defaillance.

LA SOBRIETE'.

Eſt-ce là l'effet des promeſſes que vous venez de faire au Cœur ? Mais je ne m'alarme point de ces petites foibleſſes: Il faut que mes ordres s'executent, & tous les moyens que vous employez pour me perſuader, ſont autant de motifs qui me portent à n'en rien faire: Si vous eſtes échaufé, prenez de l'Eau.

L'ESTOMAC.

De l'Eau?

LA SOBRIETE'.

Oüy, de l'Eau.

L'ESTOMAC.

Encore si vous disiez de l'Eau-de-vie, mais de l'Eau-cruë; le moyen d'en goûter sans mourir?

LA SOBRIETE'.

Vous en goûterez & n'en mourrez pas. Elle vous convient bien mieux, en l'estat où vous estes, que l'huile que vous voulez jetter sur le feu, qui acheveroit de consumer tout.

L'ESTOMAC.

Helas! Ou est le temps, que je commençois ma journée par un grand boüillon, ou par du pain trempé au pot: que cela estoit suivi, quelques heures aprés, d'une Bisque succulante, composée d'une couronne de Pigeonneaux; où les Crestes, les Beatilles & les

Pistaches tenoient lieu d'Escarboucles, de Perles, & d'Emeraudes ?

LA SOBRIETE'.

Quoy ? Vous regardez encore en arriere. Avez-vous oublié, que ce que vous regrettez est la cause de tous vos maux ? Que le moindre suplice, que l'excés de la bonne chere fasse endurer à ceux qui s'y abandonnent, est de les charger de cent livres de graisse inutile, qu'ils sont forcez de porter toute leur vie ? Ces crapules ne sont pardonnables qu'à un vieillard Scythe, qui souhaite de devenir gras, afin que ses parens le mangent avec plaisir.

L'ESTOMAC.

Si vous tirez ces consequences d'un Boüillon, & d'un Potage, que diriez-vous, si vous voyiez ce mesme Potage, flanqué de quatre autres, moins grans à la verité, mais accompagnez dans les

intervales, d'autant d'Entrées & de Hors-d'œuvre, qui étallent aux conviez tout ce que la Saison fournit de propre pour le premier Service.

LA SOBRIETE'.

Je dirois que tous ces plats, & toutes ces assietes, sont autant de pieges tendus à la Santé, & je regretterois ces delicieux Repas, qui ne consistent qu'en un plat rempli d'une simple viande, dont chacun prend à proportion de ses besoins. Car je ne demande pas qu'on ramene l'usage de donner à chacun sa portion. Je veux que ce soit le bon Sens, & non la Necessité, qui coupe les morceaux à l'Apetit.

L'ESTOMAC.

Il y en a beaucoup qui ne se soucient pas non plus que vous, de tous ces Preludes, & qui attendent à manger tout de bon, qu'ils voyent paroître une mon-

tagne tremblante, d'un Bœuf exquis, preparé avec grand art.

LA SOBRIETE'.

Je louë ceux qui en ces occasions perilleuses, commencent & achevent par là leur repas.

L'ESTOMAC.

Le moyen d'en demeurer-là. Comme ces viandes sont servies à demi-digerées, pour peu qu'on les humecte d'un vin à la glace, elles ne font que passer chez nous, sans s'y arrester. Et cela fort à propos. Parce que le Rosti & les Salades, toutes couronnées de fleurs & de verdure, se presentent ensuite d'un air si ragoûtant, & avec tant de disposition à suivre ce qui a precedé, qu'on a de la peine à se déterminer, auquel de tous ces derniers mets, on accordera la grace d'entrer le premier. C'est donc proprement en cette occasion qu'on peut dire, que la Viande prie les gens.

LA SOBRIETE'.

Vous luy faites dire tout ce qui vous plaît. Comme vous la desirez vous allez au devant d'Elle, & avant qu'elle se presente à la Bouche, les yeux luy ont déja frayé un chemin à l'Estomac.

L'ESTOMAC.

Cela peut estre. Quoy que je ne sois pas toûjours en estat de recevoir tout ce que les yeux devorent.

LA SOBRIETE'.

En effet, je ne conçois pas, comment tant de viandes, peuvent trouver place dans un si petit réduit.

L'ESTOMAC.

Ce ne seroit pas sans peine, si elles n'estoient point precedées d'un Fumet ravissant, que l'Odorat devore; & si dans la suite, elles ne venoient pas armées de pointes de Citron & d'Orange, fortifiées de l'acrimonie du Sel,

& du feu des Epiceries. En cet estat, vous voyez bien qu'il leur est aisé de forcer tout ce qui est devant elles, ou à se ranger, ou à prendre la fuite.

LA SOBRIETE'.

Je comprens parfaitement que les derniers venus, chassent les premiers, mais comme cela ne se fait pas en un instant, comment conciliez-vous le cuit & le crû; le brûlant & le glacé; le poivre & le sucre? Car il est impossible que tant de diferens hôtes, puissent compatir ensemble.

L'ESTOMAC.

Rien n'est plus vray. Ces divers Alimens, qui sont tirez de climats opposez & d'Elemens contraires, soufrent avec impatience la contrainte où ils sont réduits. Jugez de mon tourment, quand cela va dans l'excés comme cela arrive presque toûjours, parce que les Loix de la Table

se rient de mes plaintes.

LA SOBRIETE'.

Comme vous en parlez, je croy voir chez-vous une Armée de diferentes Nations, plus portée à la revolte, qu'au bien du service.

L'ESTOMAC.

C'est bien dit. Mais si dans ce triste estat j'avois à me comparer à quelque chose, ce seroit à la Barque de Caron, aprés une sanglante bataille, parce que tous ces diferens peuples que vous dites, fondent chez-moy, démembrez, déchirez, moulus de coups, aprés avoir essuyé toutes les rigueurs du fer & du feu.

LA SOBRIETE'.

Le Breuvage ne les met-il pas d'accord?

L'ESTOMAC.

Non pas tout-à-fait, quoy qu'ils souhaitent tous ardemment d'estre humectez, & qu'ils

regardent le Breuvage comme l'adouciſſement de leurs peines. De-là vient, que plus on boit, & plus on demande du vin pur & ſans eau.

LA SOBRIETE'.

D'où vient cet empreſſement de boire ſans ſoif, & ſans eau, veu que les honneſtes Débauchez ne vouloient point autrefois, que Bacchus allaſt ſans ſes Nymphes? Que gagne-t-on à s'enyvrer?

L'ESTOMAC.

C'eſt qu'il n'y a que les Breuvages qui enyvrent, capables de ſoulager les ennuis & les miſeres de la vie: Et quand le vin ne diſſiperoit pas tout-à-fait le chagrin des malheureux, du moins il le ſuſpend. Car ſi le vin n'aquite pas le Debiteur, il luy donne des Lettres de Répit. Auſſi à-t-il l'inſolence d'attaquer la Raiſon, & même d'en triompher: Et de

sa pleine puissance, il ôte la liberté au Maistre & la donne à l'Esclave.

LA SOBRIETE'.

Le Vin, comme vous le representez, est une Epée dans la main d'un furieux.

L'ESTOMAC.

C'est neanmoins un moyen seur pour connoistre la trempe des Esprits, & pour tirer les secrets du Cœur.

LA SOBRIETE'.

Ou il faudroit défendre le vin, ou le réduire dans les bornes de la joye & du plaisir.

L'ESTOMAC.

On est si persuadé de ce que vous dites, de la fureur du vin, & de la moderation qu'il y faudroit aporter, qu'on le donne en garde aux Valets, pendant le repas; avec ordre de n'en point donner qu'on n'en demande; si bien qu'il ne s'en fait point d'ex-

eés, tant que les Maiſtres ſont retenus par la honte, & les Valets par la crainte. Mais ſi le vin ſe ſert avec tant de circonſpection; Il n'en eſt pas de meſme des Mouſſerons, des Morilles, des Trufes, des Foyes-gras, des Poix-verds, des Sauciſſons, des Mortadelles. Sans parler des Fritures, des Patiſſeries, & en general de tout ce que la Saiſon fournit de ragoûtant & de delicieux pour les Entre-mets.

LA SOBRIETE'.

Que ne bannit-on des Tables, tout ce que la Neceſſité ne demande pas, comme venant à la Feſte ſans en eſtre prié?

L'ESTOMAC.

Bien loin de rebuter ce qui ſe preſente, on envoye chercher des choſes qu'on ne devroit jamais ſervir, comme l'Echalote, la Rocambole & le puant Fromage, qui deſeſperent tous l'O-

dorat, & ne plaiſent qu'à un Gouſt uſé.

LA SOBRIETE'.

Ce que je ne comprens point, eſt, que n'ayant pas le talent de ruminer, vous puiſſiez diſtinguer une choſe de l'autre dans le deſordre & la confuſion, où on vous les envoye, & je ne puis m'imaginer ce que vous pouvez faire, en ce deplorable eſtat, pour voſtre ſoulagement.

L'ESTOMAC.

J'ay recours d'abord aux Glaces de toutes les couleurs, qu'on ſert avec le fruit, dont l'humidité & la fraîcheur temperent la chaleur du vin, & le feu des Epiceries. Je goûte auſſi à petits traits de quelque Liqueur agreable, qui faiſant l'arriere-garde, force les Traîneurs à doubler le pas, Mais comme ces amuſemens adouciſſent plûtoſt le mal qu'ils ne le gueriſſent, il en faut venir aux

grans

grans remedes, Je veux dire que je m'accommode de ces Breuvages boüillans, que les Estrangers ont mis en usage; qui penetrant ce grand amas de mangeaille, le rompent, le dissolvent & l'entraînent, dans les lieux, dont je ne prens point de connoissance.

LA SOBRIETE'.

Quoy, vous ne craignez point de precipiter vostre digestion?

L'ESTOMAC.

Non. Je ne puis ni humecter trop tost, ni trop chaudement, ni mesme trop abondamment. Car ce qu'il y a de plus fluide chez-moy s'estant écoulé d'abord; J'ay souvent experimenté, si je ne m'humecte de ces breuvages chauds, que le reste demeure à sec, comme un Navire sur le sable, quand la Mer s'est retirée.

LA SOBRIETE'.

Quand cela vous arrive que n'attendez-vous l'autre Marée pour remettre vostre Navire à Flot?

L'ESTOMAC.

J'aurois trop long-temps à soufrir, car cette masse pesante & indigeste, n'estant composée que de ce que j'ay devóré pour estourdir la grosse faim, on entend encore le Bœuf qui mugit, & le Pourceau qui gronde, les Corps n'estant jamais si bien décomposez, qu'ils ne gardent le caractere de leur derniere specification.

LA SOBRIETE'.

Vos voisins n'accourent-ils pas à ce bruit? Et ne font-ils rien pour vostre soulagement?

L'ESTOMAC.

Ils se tourmentent assez, & le Foye sur tout; Mais si par foiblesse, ou pour quelqu'autre sujet, il ne fait pas tout ce qu'il

doit à mon égard; le Fiel, ou la Rate ſupléent à ſon defaut, Avec tout cela, il faut que j'avouë que dans les grans accablemens, le Cœur eſt le plus promt de tous à me ſoulager.

LA SOBRIETE'.

Peut-on trouver mauvais, connoiſſant tous ces déreglemens, que je fuïe les grans repas, où la Santé eſt plus en peril, qu'un Enfant-perdu en un jour de Bataille. Tous ces recits me font horreur. J'excuſe pourtant ce que vous m'en avez dit. Car il eſt naturel quand on a faim, de parler de bonne-chere. Me voila donc plus confirmée que jamais dans mes maximes, & je vous ſuplie tout de nouveau, de ne prendre d'aujourd'huy qu'un peu de rôti, & quelques verres d'eau rougie.

L'ESTOMAC.

Je n'euſſe pas crû tantoſt qu'il

m'euſt eſté aiſé de vous obeïr, tant je me ſentois preſſé des Paraſites, qui mangent d'ordinaire à ma Table: Mais à preſent qu'ils ſont retirez, je n'ay beſoin de rien, je ſuis dégoûté; & je m'aperçois, que c'eſt moins par neceſſité, que par habitude, que l'on mange par excés.





DIALOGUE CINQUIEME.

La Prevention qui aime la Crapule, ne peut souffrir la Sobrieté.

LA SOBRIETE'. LA PREVENTION.

LA SOBRIETE'.

OU je me trompe, ou voicy nostre Ennemie? Que chacun se tienne sur ses gardes.

LA PREVENTION.

Quoy? Vous avez l'insolence de trancher icy de la Souveraine? Miserable avorton du Jeusne & & de la Diete; Qui n'osez boire ni manger que par poids & par mesure; Est-ce que vous pretendez donner des Loix où je suis?

LA SOBRIETÉ.

Qui estes-vous?

LA PREVENTION.

Qui je suis? C'est assez que je sois autorisée de la Raison, pour vous forcer à me reconnoistre, & à m'obeïr.

LA SOBRIETÉ.

Je fais gloire de reconnoître la Raison, & de luy obeïr. Mais si elle vous a mis son autorité en main, faites-le moy paroître, en ordonnant, en faveur d'un Corps surchargé de graisse, une suspension de forte nourriture, & de frequens remedes, cela ne peut produire dans la suite que de bons effets. Premierement.....

LA PREVENTION.

Premierement, taisez-vous. Secondement, retirez-vous; Je n'aime ni les Harangues ni les Harangueurs. Holà! Que l'Apetit se réveille, que les Sens le

ſolicitent, & que tout le Corps ſe diſpoſe à un grand repas.

LA SOBRIETE'.

Dites plûtoſt qu'il ſe diſpoſe à la mort.

LA PREVENTION.

Quoy, je vous entens encore, Squelette vivant, Avez-vous oublié que vous eſtes bannie des maiſons comme celle-cy, ou regne la joye, & l'opulence? Sortez d'icy tout à l'heure, où je vous en feray chaſſer à coups de verres. Il n'apartient qu'à ceux qui menent, comme vous, une vie miſerable, à ſonger à la mort. Aprenez à reverer la Raiſon en ma perſonne.

LA SOBRIETE'.

Si vous avez le pouvoir de la Raiſon, vous n'en avez pas le langage, ou vous luy faites joüer le rôle de la Gourmandiſe & de l'Yvrognerie. Jamais Baccante fut-elle agitée de paſſions plus

violentes, & d'emportemens plus déreglez ?

LA PREVENTION.

Quoy, vous ne vous tairez pas ?

LA SOBRIETE'.

Non. Au contraire, écoutez-moy plûtoſt que l'Intemperance qui vous empoiſone l'oreille. Refléchiſſez ſur le peu de Santé qui nous reſte, & ne nous mettez pas au hazard de le perdre. Il eſt impoſſible de concilier une Volupté dereglée, avec une Santé parfaite.

LA PREVENTION.

Vous moraliſez en vain, on ne vous écoute pas. Je veux tout à l'heure, mais tout à l'heure, que l'Eſtomac ſe repare avec ces potages ſucculens; Que la Langue goûte avec plaiſir de tous ces differens plats, & que le Palais ſe parfume de ces vins delicieux. Courage, mes Sens, tous ces ſervices exquis, ſont autant de

ſacrifices que je conſacre à vos deſirs.

LA SOBRIETE'.

Si vous aviez afaire à un Enfant, & que vous en fuſſiez la Nourice, je ne trouverois pas étrange, que vous priſſiez à tâche de le remplir de mengeaille, afin de pouvoir vous divertir durant ſon Sommeil. Mais que peut faire la Raiſon, dans un corps ſurchargé de viande & de Breuvage?

LA PREVENTION.

Elle triomphe de l'Innanition, noſtre mortelle Ennemie.

LA SOBRIETE'.

Quelle dépravation! Il faut, s'il ſe peut, en empécher les ſuites. J'ay pourveu à tout.

LA PREVENTION.

D'où vient qu'on ne m'obeït pas? Pourquoy l'Eſtomac repugne-t-il à mes ordres? Et qui peut

obliger le Cœur, à se soûlever contre les viandes?

LA SOBRIETÉ.

Voilà qui va bien.

LA PREVENTION.

Au Medecin, vîte au Medecin : Il faut aller au-devant du mal. Voilà les beaux effets de la ridicule suffisance de la Sobrieté.

LA SOBRIETÉ.

Vous me direz tant d'injures qu'il vous plaira. Mais pourquoy faut-il que ce pauvre Corps, aprés s'estre sauvé par miracle, des mains du Cuisinier, & du Sommelier, soit livré aujourd'huy au Chirurgien, & à l'Apoticaire. Pretendez-vous qu'il en soit de la vie comme d'un Torrent, qui au sortir d'un precipice se perd dans ses debordements?

LA PREVENTION.

Si on vous en croyoit la Belle Discoureuse, je serois comme ces Danceurs de corde sans con-

trepoids, qui ne peuvent faire un pas ſans ſe mettre au hazard de ſe rompre le cou. Je renonce à toutes ces circonſpections ; Il aime mieux une vie courte & bonne, que de languir, comme Tantale, ſans boire, ni manger, au milieu de l'abondance.

LA SOBRIETE'.

Cependant, ceux qui ſoupent avec moy s'en trouvent bien le lendemain. Vous ne ſauriez quiter ce chemin ſans vous perdre. Mon deſſein n'eſt pas de priver le Corps d'Alimens, mais de le remettre dans le bon uſage qu'il en doit faire ; Car je n'ignore pas, qu'il eſt plus dangereux de trop jeûner, que de manger par excés ; C'eſt la Raiſon qui m'a apris ces maximes, du temps qu'elle avoit mis l'Apetit dans ma dépendance.

LA PREVENTION.

Ce temps-là n'eſt plus, la Raiſon alors eſtoit bien ſervie, aujourd'huy on la trahit. Mais toſt ou tard elle s'en vengera. Car, eſtant maiſtreſſe de la Teſte, elle reduira les Rebelles, quand l'envie luy en prendra, & peut-eſtre plûtoſt qu'on ne penſe, à mener une vie purement animale.

LA SOBRIETE'.

A la bonne heure : Nous nous y ſoûmettrons. Bien loin de prendre, ce traitement pour une injure, nous le recevrons comme une grace. Je ne puis même vous aſſurer, que nous ne ſouhaitons rien tant que ce que la Raiſon ſoit toûjours dans la Teſte, car nous en adminiſtrerons mieux tout ce qui ſera neceſſaire aux organes de la Raiſon, & il ne tiendra pas à nous qu'elle ne s'acquite agreablement de ſes fonctions.

LA PREVENTION.

Vous n'avez pas trouvé vos Dupes, si nous nous retranchons volontairement dans la Teste, ce ne sera pas sans nous precautionner contre les fluctions qui peuvent nous accabler dans ce réduit. Mais si la Betoine ne sufit pas pour nous en garentir, nous aurons recours au Tabac, & même à l'Euphorbe. Enfin nous ne laisserons rien d'intenté pour nous mettre à couvert de vos insultes.

LA SOBRIETE'.

Songez-vous à ce que vous dites ? Vos inutiles precautions me font pitié. Pour éviter une dépendance naturelle, & sans aucune mauvaise fuite, vous allez tomber dans une mortelle servitude, qui vous conduira à travers mile corruptions à des horreurs que je n'ose vous exprimer.

LA PREVENTION.

Je me ris de ces Pronoſtics.

LA SOBRIETE'.

Je ne ſçay ſi vous en rirez toûjours : Mais ne vous imaginez pas que la Nature ſoufre que vous faliſſiez le Siege de ſon Empire, par le commerce honteux que vous voulez avoir avec ces drogues.

LA PREVENTION.

Vous en ſavez bien des nouvelles ? C'eſt bien à vous que la Nature revele ſes intentions ?

LA SOBRIETE'.

J'en ſay aſſez pour vous dire, que la Nature veut, que le Siege où elle établit la Raiſon, ne ſoit ni chaud, ni froid ; ni ſec, ni humide, mais que toutes ces qualitez s'y rencontrent, ſans que l'une predomine ſur l'autre. Or, ſi vous pretendez troubler cette diſpo-

ſition, je vous declare au nom de la Nature, & de toutes les parties du Corps, qu'elles employeront toutes leurs forces pour l'empêcher; & tant qu'elles auront une goute d'humidité, elles la feront plûtoſt remonter du talon à la teſte, que de manquer à la purifier de voſtre Tabac.

L'A PREVENTION.

Je ne ſouhaite rien, avec plus de paſſion, que de luy voir faire ce manege. Comme je ne travaille que pour épuiſer l'eau du corps, ſi j'en puis venir à bout à force de Tabac, nous verrons ce que fera la Nature pour en avoir d'autre.

LA SOBRIETE'.

Sachez que rien n'eſt impoſſible à la Nature, quand il s'agit de noſtre conſervation, ſi quelque obſtacle interieur interrompt le cours de noſtre ſanté, &

que pour la rétablir, il manque à la Nature de l'eau ou de l'air, elle en demande ; & si on luy en refuse, elle convertit les alimens que nous prenons en ce qui luy convient. Que si l'humeur maligne, est en quelque partie du Corps, où l'air, l'humidité, & la transpiration ordinaire ne soient pas assez efficaces ; la Nature force ces impuretez à se rassembler en un endroit, où estant sagement disposées, & meuries, cette même Nature commande à la peau de leur ouvrir la porte par où elles sortent. Voilà comme elle nous délivre des mauvaises humeurs, en quelque region du Corps qu'elles se rencontrent.

LA PREVENTION.

Hé bien ! Imitons la Nature. Vien cher Tabac : Vien par des Eternuëmens redoublez, ouvrir la porte au torrent de la Fluction,

dont on veut inonder le cerveau; Peut-on, cher Tabac, vivre sans toy? Et sans toy la vie peut-elle estre heureuse?

LA SOBRIETE'.

Ce que vous faites-là n'est pas soulager le Corps, mais le détruire. C'est changer l'ordre de la Nature, & rendre les excremens par la bouche & par le nez. Aprés l'avis que je viens de vous donner, cela ne me regarde plus; mais souvenez-vous, s'il en mes-arrive, comme je ne le prevoy que trop, que ce sera à vous seule d'en répondre.

LA PREVENTION.

A la bonne heure.

LA SOBRIETE'.

Adieu. J'emmeine avec moy, ce qui nous reste de santé, & de joye, avec l'Estime des honnestes gens; & je ne laisse avec vous, que la mal-propreté & la puanteur, avec l'aversion des personnes

bien nées. Vous nous regretterez, quand vous ne nous verrez plus; car on ne connoît la valeur d'un bien, qu'aprés l'avoir perdu.





DIALOGUE SIXIE'ME.

La Prevention fait tous ses efforts, pour détacher le Cœur & l'Estomac du party de la Sobrieté.

LA PREVENTION. LE COEUR. L'ESTOMAC.

LA PREVENTION.

DITES-moy, je vous prie, l'un & l'autre. D'où vient que vous n'obeïssez plus aux ordres de la Raison? Avez-vous oublié ce qu'elle a fait pour vous? Répondez-moy.

LE COEVR.

Comme je ne dissimule point, je vous diray ingenüement, que

nous n'avons pas ſujet de nous loüer de la conduite de la Raiſon, depuis qu'elle s'eſt abandonnée aux excés de la Bouche & des Remedes.

LA PREVENTION.

Il n'eſt pas queſtion de Medecine, quoy que vous en ayez grand beſoin tous deux, il s'agit de ſçavoir, ſurquoy eſt fondé le refus que vous faites de prendre des alimens; Eſt-ce que l'Eſtomac pretend ne digerer plus rien, pour donner ſujet à ceux qui attendent aprés ſes digeſtions, ou diſſolutions, de mettre le trouble & le feu par tout?

L'ESTOMAC.

Eſt-ce que vous croyez vous-meſme, qu'il en doit eſtre de l'Eſtomac, comme d'une Halle, ou d'un Marché. Qu'on n'eſtime qu'à proportion des danrées qui y entrent, & qui en ſortent?

LE COEUR.

L'abſtinence nous a-t-elle fait manquer à nos fonctions, & à remplir nos devoirs?

LA PREVENTION.

Non. Mais vous vous en acquitez ſi languiſſamment tous deux, que pour peu que vous perſiſtiez dans voſtre nonchalance, il ne faudra plus conter ſur nôtre vie. Eſt-ce là le moyen de reſtablir le Ventre & les Reins, qui ne vont plus depuis long-temps qu'à force de Remedes. Que peut répondre à cela l'Eſtomac?

L'ESTOMAC.

Je n'ay rien à me reprocher, que de m'eſtre oppoſé trop tard à vos déreglemens. N'avez-vous point de honte d'avoir fait un ſi mauvais uſage de voſtre faveur? Vous eſtes cauſe qu'on a élevé l'Apetit en Enfant gaſté, & qu'on a rendu indépendans du Cœur, &

de moy, un Aveugle qui devoit demeurer ſoumis à nos ordres.

LA PREVENTION.

Parlez mieux de l'Apetit? Sans luy, que feriez-vous?

L'ESTOMAC.

En mon particulier, je paye bien cher la ſuite de ſa legereté, & de ſon inconſtance; il ſouhaite ardemment un nouvel objet, & à peine l'a-t-il touché qu'il l'abandonne pour s'attacher à un autre; cependant je demeure chargé de tout.

LA PREVENTION.

Je vous trouve bien hardi d'oſer contrôler ſes actions, ſe n'eſt pas à vous qu'il doit en rendre conte, mais c'eſt à vous à me rendre conte des voſtres. Répondez donc preciſément à ce que je vous demande.

L'ESTOMAC.

Je ne vous dois rien, ni meſme à la Raiſon, quand elle s'écarte des

des maximes de la Nature, & qu'elle agit contre ses ordres. Ainsi c'est vous, & la Raison qui estes en faute, & non pas moy. Pour contenter cét Apetit desordonné dont vous prenez folement la défence, vous m'avez fait consumer plus de viandes en dix ans, qu'il n'en faudroit à un homme sobre, pour vivre un Siecle; & toutes les fois que j'ay témoigné de la repugnance pour ces excés, on m'a abandonné aux Remedes.

LA PREVENTION.

Que de mensonges vous entassez les uns sur les autres.

L'ESTOMAC.

Il n'est que trop vray, que j'ay tant pris de drogues & en tant de façons, que c'est une merveille que je n'en sois pas mort. Car il n'y a point de receptes dans toute la Pharmacie, dont on n'ait fait sur moy une douloureuse

experience ; Et comme s'il ne ſuffiſoit pas pour meriter le titre glorieux de Martyr de la Faculté, de m'avoir mille & mille fois abreuvé d'amertumes, & d'avoir autant de fois répandu noſtre Sang, ou nous a rempli d'eau chaude en Eſté, & en Hyver d'eau froide. On nous a.....

LA PREVENTION.

On ne vous a rien ordonné dans ces deux Saiſons que ſur de tres bons indices. Voudriez-vous que des gens auſſi éclairez, & auſſi deſintereſſez que les Medecins, viſſent une Santé en peril, ſans luy tendre la main ? Cette maniere d'agir officieuſe & honneſte a tellement penetré la Raiſon par mon entremiſe, qu'elle luy a fait ſurmonter l'averſion naturele qu'elle avoit eu juſqu'alors pour la Medecine.

LE COEVR.

Comment se peut-il faire que la Raison ait eu de l'aversion pour la Medecine, & qu'elle nous ait sacrifié aux Medecins?

LA PREVENTION.

Elle auroit eu sans moy assez de peine à s'y resoudre, car de son naturel elle est fort irresoluë; Et vous savez que l'Irresolution, n'est pas une maladie, dont on guerisse avec l'âge.

LE COEVR.

Pour en guerir, il n'en falloit croire que son experience; aussi bien ne se fait-on guere sage par celle d'autruy.

LA PREVENTION.

De quelle utilité peuvent estre les Experiences, s'il n'arrive jamais deux choses tout-à-fait sem-

blables? Ce qui fit du mal hier, fait du bien aujourd'huy. Telle chose est salutaire dans l'Enfance, qui est mortelle dans la Vieillesse. Tout est singulier dans le Monde. Ainsi les consequences qu'on tire du passé, ne peuvent servir de rien pour l'avenir.

LE COEUR.

Ces Experiences toutefois, sont bien moins fautives, que les Conjectures, puis qu'on juge bien mieux d'une Maladie, par l'effet d'un remede; qu'on ne fait des maux, par leurs causes, qui nous sont inconnuës.

LA PREVENTION.

Je voy où vous en voulez venir; Tout ce qu'un habile Medecin debite, quoy que fondé sur le bon sens; & sur une pratique d'un temps immemorial, passe chez-vous pour un Remede qu'un Aveugle ordonne, & qu'un

qu'un Ignorant prepare ; qui n'a rien de certain que les Douleurs qu'il cause, & la Mort qu'il donne. Au lieu que si l'on vous en croit, une Recette bizarre, donnée par le premier venu, passe auprés de vous pour un Specifique immancable, & un Remede à tous maux. Mais il en est de ces Specifiques ordinaires, & de ces Medecines universelles, comme d'un Eclair dans une nuit obscure, qui aprés nous avoir fait entrevoir les objets, nous laisse dans une plus grande obscurité qu'auparavant.

LE COEUR.

Ne prevenez pas mes pensées, Je sauray bien me defendre sans vous ; Sachez donc que par le mot d'Experience, je n'entens parler, que des façons de vivre natureles & agreables qui sont pratiquées par des Nations entieres avec succés.

LA PREVENTION.

C'eſt-à-dire que ſuivant ces Aphoriſmes, vous boiriez le matin du Café avec les Turcs, & l'apreſdinée du Thé avec les Chinois. Le ſoir du Chocolat avec les Mexicains, & du Vin dans tous vos repas avec les Peuples de l'Europe.

LE COEUR.

Que n'ajoutez vous pour achever le tour du Monde connu; que je boirois du lait avec les Tartares & les Africains, de l'Hydromel avec les Moſcovites, & du Sorbet avec les Turcs; Mais comme ce n'eſt pas une neceſſité, à une meſme perſonne, d'uſer de toutes les productions de la Nature, ni de tous les rafinemens de l'Art; Il ſufit que chacun en particulier, ſe faſſe de petites experiences, de

ce qui luy convient; Rien n'eſt plus aiſé. Car il n'en eſt pas de l'Eſtomac, comme de la Palette d'un Peintre, qui doit eſtre chargée des principales couleurs, ſi on veut qu'il repreſente toutes ſortes d'objets au naturel; puis que d'un ſimple aliment, la Nature en fait de la chair, & des os, & en compoſe les Lys & les Roſes du Teint, auſſi bien que l'Or & l'Azur des Yeux & des Cheveux.

LA PREVENTION.

Toutes ces expreſſions Poëtiques ne ſont rien au ſujet. La queſtion eſt de ſçavoir, ſi on vouloit reduire l'Eſtomac à la vie animale que vous affectez, s'il renonceroit à tout ce que l'art perfectionne, pour prendre des mains de la Nature, des Herbes & des Viandes cruës, & s'il mangeoit le Ry & le Bled, au ſortir de l'Eſpy?

L'ESTOMAC.

Dans l'eſtat déplorable, où l'on a reduit ma conſtitution, qui eſtoit tres-bonne, je ne paſſerois pas ſans peine, d'une extrémité à l'autre; Mais en y apportant quelque leger temperament, je me rangerois, avec plaiſir, du coſté de la Nature. Car les Viandes les plus ſimples ſont aiſées à trouver, & ſe digerent facilement; A quoy bon ces maſſacres de Bœufs, de Moutons, de Volailles, & de Gibbier? Cette foule d'Officiers, cette quantité de machines & d'apprets pour les déguiſer en cent façons; quand nos Jardins nous fourniſſent des Fraiſes, des Melons, des Figues & des Muſcats? Je ne laiſſe pas toutefois d'eſtre perſuadé, qu'on peut ſe porter fort bien, en goûtant de tout, pourveu qu'on ne ſe ſaoule de rien.

LE COEVR.

Je souscriray à ce sentiment, pourveu qu'on ne nous oblige point à goûter de Medecines, & qu'on nous permette de renoncer aux Boüillons, & à la Tisane.

LA PREVENTION.

Que vous me fatiguez tous deux, par vostre aversion sans sujet, pour la Medecine. Ce ne sera pas de vous, que la Raison aprendra à vivre, & si elle a à changer de Methode, elle en consultera de plus entendus, & de moins opiniastres que vous.

LE COEVR.

Tant que la Raison n'agira que par vostre caprice, elle ne nous inspirera pas la reconciliation, C'est une affaire d'un trop grand poids pour estre conduite par une Teste aussi legere que la vostre.

LA PREVENTION.

Toute legere qu'elle eſt, ſi les Boyaux m'en veulent croire, vous ne ſerez pas long-temps ſans vous repentir de m'avoir offencée ſans ſujet.





DIALOGUE SEPTIE'ME.

La Prevention propoſe aux Boyaux d'entrer dans un parti, qu'elle veut oppoſer à celuy du Cœur.

LA PREVENTION. LES BOYAUX.

LA PREVENTION.

JE vous trouve dans une grande tranquilité, ne craignez-vous point que ce calme vous menace d'une promte tempeſte?

LES BOYAVX.

Eſt-ce qu'on fait là haut une conſultation des trois ordres de la Medecine?

LA PREVENTION.

Vous l'avez deviné, & on a déja resolu par avance de vous faire servir de tuyau de cheminée. On oblige pour cela la Bouche & les Poumons à vous remplir de * fumée de Tabac, & si cela n'opere rien, du moins la peur que vous en aurez, vous servira de remede.

LES BOYAUX.

Vous nous contez des contes à la * Cigogne: Qui a jamais ouy parler d'un lavement de fumée?

LA PREVENTION.

Vous feriez trop heureux, si vous en estiez quite pour cela. Il se passe bien d'autres affaires.

LES BOYAUX.

Que nous pourroit-il arriver de pis?

* Remede d'Angleterre.

* On dit que cet Oyseau se donne des Lavemens, & que c'est pour cela que la Faculté en a trois dans ses Armes.

LA PREVENTION.

Quoy vous ne vous estes pas encore aperçûs, que le Cœur & l'Estomac se sont revoltez contre la Raison, à dessein de se rendre Maistres du Corps pour le gouverner à leur fantaisie?

LES BOYAUX.

Voulez-vous parler de ce Manifeste qu'on fit il y a quelques années, qui porte pour titre * *Pleintes & Reproches de l'Estomac?*

LA PREVENTION.

Non. Il s'agit d'une guerre toute nouvelle, & d'une bien plus grande consequence que celle dont vous parlez.

LES BOYAUX.

C'est-donc du *Medecin de soy-même*, ou pour mieux dire, de *l'Homicide de soy-même*, puis qu'il est plus dans les remedes que la Faculté même.

* *Ventriculi querela & opprobria.*

LA PREVENTION.

Vous croyez tout ſavoir, & vous ne ſavez rien du tout. Il n'eſt point queſtion, vous dis-je, de ces deux Livres, mais de la revolte du Cœur & de l'Eſtomac, contre la Raiſon.

LES BOYAUX.

Dequoy ſe pleignent-ils? Qu'on ne leur donne pas aſſez à manger?

LA PREVENTION.

Ils ſe pleignent au contraire, qu'on leur fait trop bonne chere. Voyez, je vous prie, le beau ſujet de guerre. Cependant, s'ils continuent comme ils ont commencé, dans peu de temps le Corps ne ſera plus qu'un ſac rempli d'os, & un Cadavre animé.

LES BOYAUX.

Que gagneroient-ils à trop afamer le corps, ils en ſoufriroient les premiers. Il y a du plus, ou du moins en cette affaire; pour en

bien juger, il faut les entendre.

LA PREVENTION.

Quand ils seroient-là tous deux, ils ne feroient que vous confirmer, qu'ils se sont liguez avec la Sobrieté & la Patience, pour priver l'Apetit de ses fonctions, & pour défendre à la Bouche, de rien prendre sans un ordre exprés de leur part. Ils ont eu mesme l'insolence de publier que quiconque voudra se joindre à leur parti, on luy donnera pour recompense la Santé. Jugez de leur extravagance, de promettre ce qu'ils n'ont pas. Aussi ont-ils beau dire, qu'ils ont le Cœur sur les lévres, & qu'ils parlent à Cœur ouvert. On ne les en croit pas sur leur parole.

LES BOYAUX.

Voilà un étrange desordre, & qui peut avoir de dangereuses suites.

LA PREVENTION.

Il n'y a pourtant du tout rien à craindre pour vous, quand mesme il seroit vray que vos ennemis se soient rendus maistres de la Bouche; Car les Medecins ne manquent pas d'expediens pour faire subsister le Corps sans elle.

LES BOYAUX.

Quoy sans la Bouche?

LA PREVENTION.

Oüy, sans la Bouche. Car par le seul moyen de l'Odorat ils peuvent nous faire vivre comme les Divinitez, de la fumée des parfums & des Sacrifices.

LES BOYAUX.

Voilà qui est bon, pour ceux qui se repaissent de fumée. Mais pour nous, il faut quelque chose de plus solide.

LA PREVENTION.

Outre cet expedient, la Faculté a encore le Nombril & les Pores du cuir, pour jetter de tous

costez du secours dans la Place, par la voye des Humectations, Frictions, & Ambrocations; & quand tous ces moyens luy manqueroient, vous savez qu'elle dispose d'un passage par où elle peut faire entrer tous les vivres necessaires pour soutenir un long Siege; Et vous n'ignorez pas aussi qu'on peut alimenter le Corps, par autant d'endroits qu'on le purge.

LES BOYAUX.

Tout ce que vous dites est une chanson. Rien ne profite au Corps que ce que l'Estomac reçoit par la Bouche. Mais n'admirez-vous point, comme ces graves Docteurs, passent brusquement du blanc au noir. A peine a-t-on declaré la guerre, qu'ils parlent d'en venir aux dernieres extremitez. Nous concluons-donc, que si le Cœur & l'Estomac ne veulent rien exiger de nous, que de jeusner quelquefois, & de nous don-

ner de temps en temps dequoy nous amuſer, que nous ſommes reſolus de ſuivre leur parti.

LA PREVENTION.

Quoy ? Vous croyez pouvoir ſubſiſter long-temps, ſans recevoir au moins deux fois le jour de ſolides alimens, & en abondance ?

LES BOYAUX.

Rien n'eſt plus ordinaire aux animaux carnaciers comme nous, que de paſſer des jours entiers ſans manger.

LA PREVENTION.

Le bel honneur, que ce feroit, à un Fleuve de long-cours de demeurer à ſec.

LES BOYAUX.

Ce n'eſt pas ce qui nous embaraſſe d'eſtre à ſec, ſi on ne s'en inquietoit pas plus là haut, que nous faiſons icy bas, nous n'aurions pas à eſſuyer deux fois le jour les violentes marées du flux

& reflux de l'Ocean de la Medecine, qui interrompent tout le cours de nostre navigation.

LA PREVENTION.

Est-ce-là le remerciement qui est deu aux rafraîchissemens qu'on vous envoye ? Vous faites les entendus, fondez sur le commerce que vous faites au Mesentere, par le moyen d'une infinité de petits vaisseaux. Mais nous verrons bien-tost si vous ferez autant de bruit avec la Lezine que vous avez accoûtumé d'en faire avec la bonne chere.

LES BOYAUX.

Vous estes trop heureux là-haut, que nous fassions un si bon usage de tous vos déreglemens, & que par nostre continuelle application, à separer le pur de l'impur, nous amassions dequoy augmenter vostre Embompoint, & les vives couleurs qui vous rendent le Teint si fleury.

LA PREVENTION.

Si le plaisir que vous nous faites est grand, nous n'en sommes pas ingrats ; car il n'y a pas un de nous qui ne fasse un Dieu de son ventre.

LES BOYAUX.

Si en cette qualité vous nous avez fait quelque Sacrifice, vous en avez eu tout le plaisir, & nous toute la peine. Aussi ne l'avons-nous pas souferte sans en murmurer.

LA PREVENTION.

Ne vous plaignez pas de vostre condition. Il n'y en a point parmi nous de plus digne d'envie : Vôtre Domination s'étend d'un bout à l'autre de nostre Empire. Vous estes les Maistres des entrées & des sorties les plus frequentes du Royaume. Toutes les parties de l'Estat ne travaillent que pour vous. Ainsi vous devez par justice, & par reconnoissance, vous

declarer en faveur de la Raiſon que je repreſente. Les Reins, le Foye, le Pancreas, & beaucoup d'autres ſont dans nos intereſts, & nous avons déja, ſuivant le ſentiment des Anciens, reconnu le Foye pour le principe du Sang, & par conſequent de la Vie : Si bien qu'il a eſté reſolu qu'en cette qualité, il dominera ſur tout le Corps immediatement aprés la Raiſon.

LES BOYAUX.

Ce n'eſt pas la premiere fois, qu'on a eu pour Roy une ſouche.

LA PREVENTION.

Cette Souche ne ſe laiſſera pas tourner en ridicule par les Grenoüilles. Comme la Punition & la Recompenſe, ſont les grands Pivots ſurquoy roulent les Eſtats les plus floriſſans; le Foye a reſolu, de nourir & d'abreuver d'un ſang pur, les parties qui s'aquite-

ront bien de leurs fonctions, & répandra sur les Nonchalans & sur les Rebelles, la fureur de sa Bile, qui est une foudre redoutable, dont la Nature l'a armé.

LES BOYAUX.

Et que deviendra le Cœur?

LA PREVENTION.

On continuëra à le faire travailler jour & nuit sans relâche, à frelater le sang, comme les Cabaretiers font le vin, en le faisant passer d'un Vaisseau dans un autre.

LES BOYAUX.

Avoüez qu'il y a bien du fiel dans vostre parti; Aussi ne serez-vous pas long-temps sans vous apercevoir que vostre Commandant à des duretez mortelles.

LA PREVENTION.

Le Cœur n'a-t-il pas les siennes? Cela est comme inseparable du gouvernement. Si le Cœur n'a pas du Fiel, il a ses chagrins, qui

ne vallent pas mieux. Ne diferez donc pas davantage à vous ranger dans le bon parti, pour peu que vous hesitiez, vous estes perdus.

LES BOYAUX.

Vous ne nous ferez pas peur. Tout ce que nous pourrions faire pour vous, ce seroit de demeurer neutres, laissant les passages libres aux deux partis; si vous pretendez de nous quelque chose de plus, nous vous declarons, que nous demeurerons attachez aux interests du Cœur, qui va nuit & jour, pour animer & pour réjouïr tout ce bas Empire.

LA PREVENTION.

Je connois mieux le Cœur que vous ne le connoissez. C'est un Fanfaron, qui se prevalant du poste avantageux, où la Nature l'a mis, se croit en droit, de menacer de-là tout le monde. Mais égratignez-le, il est mort. Dites-

luy une parole fâcheuse, il entre en fureur. Voit-il son sang, il s'évanouït. Passe-t-il son heure de manger, il tombe en foiblesse. Les moindres surprises luy causent des Palpitations. A-t-il envie de quelque chose, il met le trouble par tout, sans écouter la Raison, dans le temps mesme qu'il n'y a aucun sujet de s'en pleindre, & oubliant ce qu'il est; ou il assouvit ses appetits brutaux à la ruïne du Corps, ou il se donne luy-mesme en proye à ses passions qui le déchirent, & le consument. Enfin, c'est un fou, ennemi du repos, & qui n'en laisse point prendre aux autres, & dont les caprices sont si bizarres & si rebutans, que nous voulons pour luy apprendre à vivre, qu'il soit dans la dépendance du Foye aussi bien que de l'Estomac.

LES BOYAVX.

Vous penſez avoir dit des merveilles. Mais à dire vray, vous n'eſtes, ni aſſez plaiſante pour réjoüir, ni aſſez habile pour nous porter à changer de ſentiment.

LA PREVENTION.

Si je ne ſay pas perſuader, je ſay me faire obeïr. Avec la Canaille, il faut que la Force tienne lieu d'Eloquence. Déterminez-vous donc tout à l'heure à ſuivre le parti que je vous propoſe, ou je vous traiteray en miſerables rampans, dont je ſauray bien quand je voudray reprimer les mouvemens * Vermiculaires.

LES BOYAVX.

Nous ne vous craignons point. Nous ſommes * ſix Freres invin-

* C'eſt que les Boyaux ſe remuent comme les Vers de terre.

* Il y a ſix ſortes de Boyaux qui tiennent tous enſemble.

cibles, parce que nous sommes inseparables.

LA PREVENTION.

J'admire l'insolence de cette lie du Peuple, que je verray au premier jour reduite au **Miserere*. Car ils sont tellement taciturnes & hypocondriaques, qu'ils s'étranglent eux-mesmes.

LES BOYAUX.

Quand nous nous estranglerons, vous n'en soufrirez pas moins que nous. Et pour ce qui est de nous déterminer, sachez qu'il sufit que vous soyez d'un Parti, pour faire que nous soyons de l'autre.

LA PREVENTION.

Vous vous imaginez, qu'il vous sera fort avantageux de voir estrecir vos canaux, & d'y laisser faire des Ecluses, dans l'opinion que vous avez qu'il vous sera permis de les ouvrir & de les fer-

* Maladie.

mer, quand l'envie vous en prendra. Mais ne vous y trompez pas, vous ne pourrez jamais surmonter ces obstácles, quoy que la Diete & la Patience vous le promettent, sans le secours de la Faculté. Ainsi ne marchandez pas davantage, joignez promtement vos interets aux siens. Vous savez qu'elle vous a toûjours consideré comme la baze & le fondement de son Art; si vous la refusez, elle vous laissera plûtost crever mille fois, que de vous soulager un moment.

LES BOYAUX.

Que pourra-t-elle faire contre nous à Guerre ouverte, si en pleine Paix elle exerce sur nous le fer & le feu. Aussi nous moquons-nous de toutes ses menaces & des vostres. Autant en emporte le vent.

LA PREVENTION.

Quoy, vous grondez, & vous

avez l'inſolence de contrefaire les roulemens du Tonnerre. Je ne ſuis plus ſurpris, ſi dans le Monde vous eſtes en mauvaiſe odeur. Mais vous avez beau vous cacher, on ſaura bien vous trouver, dans l'obſcurité de voſtre retraite, & nous verrons ſi vous ne changerez point de langage à la veuë du Canon, Quand on aura attaché le Petard à la porte.



DIALOGUE HUITIE'ME.

On ſupoſe que la Prevention ſort de chez un Medecin, qu'on ne void pas, & qu'elle luy dit, au ſortir de la porte.

LA PREVENTION.
LA PATIENCE.

LA PREVENTION.

REPOSEZ-vous-en ſur moy. Tout s'executera de point en point, comme vous me le preſcrivez. Mais ne manquez pas de venir demain matin voir les effets de ce que vous me promettez. En attendant recevez ces marques de ma reconnoiſſance. Sur tout... Ho. Ho. Du moment qu'ils ont touché

noſtre argent, ils ferment la porte, & ne nous écoutent plus. Ce qui me conſole, eſt qu'il m'a mis en main dequoy me vanger des Rebelles. Courons-donc ſans perdre de temps, mettre les fers au feu.... Mais voici la Patience, agiſſons comme ſi elle eſtoit dans nos interets, de peur qu'elle ne nous eſchape.

LA PATIENCE.

Vous allez bien viſte. Dites-moy, je vous prie: Ou courez-vous? Qui vous preſſe?

LA PREVENTION.

Ce n'eſt pas vous, Landore, qui voudriez que chacun allaſt comme vous à pas de Tortuë.

LA PATIENCE.

Mais encore? Quel papier mettez-vous dans voſtre ſein avec tant de joye

LA PREVENTION.

C'eſt un papier d'une grande vertu, il va rendre à un Malade

defefperé, l'Appetit & les forces qui luy manquent; En un mot, il luy va donner des pieds & des mains, & le ramener de la mort à la vie. Si vous en doutez, lifez-le.

LA PATIENCE.

Rien n'eft plus aifé à dire, ni plus dificile à faire, je n'ay jamais veu d'écriture fi bizarre, ni de Ierogliphes fi extravagans. Cela fent bien fa Magie-noire: Il faut que ce foit un Sort, ou un Caractere; & s'il produit l'effet que vous en attendez, ce ne fera pas fans que le Demon s'en mefle.

LA PREVENTION.

Bon, bon. Les Sorts & les Pacts dont vous parlez, ne font pratiquez que par les gens * d'Outre-Mer, qui pour avoir la connoiffance du Specifique, qu'ils

* Sentiment d'un Medecin celebre, touchant le Remede Anglois de Tabor.

nous ont aporté, ne se sont pas contentez de se donner au Diable, ils se sont encore engagez d'y livrer ceux qui s'en serviroient. Aprés cela, vous jugez bien que nos Docteurs ne debiteront pas un Remede, sans l'avoir dépoüillé de ses Sortileges, & sans l'avoir travesti à leur mode.

LA PATIENCE.

Quoy, vos Docteurs craignent les Sortileges? Il faut les envoyer au Parlement, pour les guerir de la peur des Sorciers; Mais pour en revenir à ce papier, où je ne comprens rien, dites-moy qui l'a grifonné, car je ne puis me persuader qu'il soit écrit de la main d'un homme sage.

LA PREVENTION.

Il a esté pourtant écrit de la main d'un homme si sage, qu'il merite d'estre adoré.

LA PATIENCE.

Qu'a-t-il d'adorable?

LA PREVENTION.

Y a-t-il rien de plus divin que de voir par le moyen de cette Ordonnance, renfermer dans une petite Pilule, cinq ou six Specifiques; qui entrant tous sans dégoût, & sans peine dans l'Estomac, commencent par esteindre un foyer, qui jettoit par intervale, des fumées plus épaisses, qu'une fournaise ardente. Aprés avoir bien nettoyé & fortifié le * Ventricule, ils en sortent, & se dispersent çà & là pour executer leurs differens ordres. L'un s'attache au Chyle, & le suivant dans ses longues revolutions, fait tant qu'il arrive par les Veines lactées dans le Cœur; qu'il récrée, & qu'il rafraîchit d'une maniere si salutaire, que la circulation en est plus promte &

* L'Estomac.

meilleure. Au ſortir de là ils ſe partagent en une infinité de parties, & s'attachant à la fortune des Arteres, il laiſſe derriere luy, à la diſpoſition des Glandes, toutes les Seroſitez, dont il a delivré le Sang. Au ſortir de là, il ſe réünit au Cerveau, où il rafine de ſorte le Sang, qu'il le transforme en un ſuc nerveux, puis en Eſprits Animaux, qui écartent & diſſipent les nuages, qui forment les vertiges, & le delire. Les autres Specifiques cependant ne dorment pas. L'un prend à tâche d'évacuer le Fiel, & ne luy laiſſe de Bile, qu'autant qu'il luy en faut, au jour la journée, pour ſervir de ferment & de vehicule, au marc des Alimens. De là il paſſe par les Lobes du Foye, où il viſite & repare les Cribles, & les Eſtamines du Sang. Dans ce Voiſinage, l'un combat de pied ferme au Meſentere pour eſtoufer un

un second Foyer, composé de souffre & de poix, dont la malignité fait les Hypocondriaques. Un autre s'exerce à faire rendre gorge à la Ratte, malgré ses gonflemens, & facilite avec adresse le cours du suc Pancreatique, qu'une obstruction inveterée avoit corrompu. Aprés avoir à l'envi les uns des autres, forcé les grosses Humeurs, à prendre la fuite, par le grand chemin des Boyaux, & achevé par ce moyen, de domter l'intemperie des entrailles, ils se rassemblent tous dans la region des Reins. Mais avant que d'y entrer, ils épuisent, en se joüant, les Capsules Atrabilaires de leur humeur mélancolique. Enfin traversant les Reins, sans y rien laisser d'impur, ils se rendent par la voye des Ureteres dans la Vescie, d'où ils sortent victorieux, à plein canal, menant avec eux en triomphe tout

ce qui s'opoſoit à arreſter le cours de leur victoire.

LA PATIENCE.

Que vous battez de païs, & que vous m'en avez fait voir? Que vous eſtes ſavante dans la Geographie du Petit-monde? Et que vous mettez dans un beau jour les exploits de vos Heros? Qu'un Hiſtorien qui auroit vos talens, ſeroit capable d'en impoſer aux Eſprits credules. Il n'y a pourtant que la Patience capable d'ouïr tant d'abſurditez, ſans vous interrompre. Peut-on inventer des Fables ſi groſſieres? Et comment oſe-t-on les donner pour des veritez?

LA PREVENTION.

Je ne dis rien que je ne ſache, pour l'avoir veu cent & cent fois. Ainſi vous m'en devez croire.

LA PATIENCE.

Puis que vous répondez dans un ſi grand ſerieux, il faut que

j'en uſe de meſme. Je ſupoſe que pour avoir les connoiſſances dont vous vous vantez, vous ayez diſſequé, avec grande aplication, en la compagnie de vos Docteurs, un nombre infini de Cadavres, & d'Animaux vivans. Qu'avez-vous découvert dans ce travail? La ſituation & l'arangement des parties les plus apparentes. Qu'avez-vous apris en les voyant? Les ſimples Lettres de l'Alphabet d'une veritable Anatomie. Par conſequent, vous eſtes fort éloignée de pouvoir rien comprendre dans le livre du Corps humain. Pour preuve de cela. Ouvrez ce Livre en quel endroit vous voudrez, & vous trouverez que la Nature qui l'a compoſé, ſe diviſe & ſubdiviſe d'abord, en tant de parties ſi petites, & ſi imperceptibles, qu'elles échapent auſſi-toſt aux doigts les plus ſouples, & à la veuë la plus fine. Si

bien que vos Docteurs adorables meriteroient d'estre bernez, s'ils soûtenoient qu'on pût venir à une certaine connoissance des choses, par la voye de ces minuties.

LA PREVENTION.

Il n'est point question d'Anatomie, mais de Specifiques, dont je vante les vertus, & les effets, parce que je les connois.

LA PATIENCE.

Comment connoîtriez-vous la vertu des Specifiques, que vos Docteurs ne savent pas encore pourquoy le Sené purge la Bile, ni pourquoy le Cerfeüil purifie le Sang? Mais je supose que vous connoissez la vertu des Simples, & des Drogues. Qui vous a asseuré, qu'en les meslant, leurs differentes vertus ne se détruisent point l'une par l'autre? Et quand elles ne se détruiroient pas dans la pilule, qui est-ce qui les débroüille dans l'Estomac? Qui les

guide dans les diverses regions du corps, où la Faculté les destine, où vous les suivez pas-à-pas, & d'où vous revenez avec elles en triomphe?

LA PREVENTION.

Vous ne feriez pas toutes ces dificultez, si vous saviez comme moy, que la Nature reçoit avec une joye extrême, tout ce que sa chere fille la Faculté luy envoye. C'est cette bonne Mere qui dégage les Specifiques de la contrainte, où le passage de la gorge les avoit réduits, & qui les met en estat de produire chacun son effet, comme je vous le viens de dire.

LA PATIENCE.

Je m'estois imaginée, qu'ayant pris vostre serieux, vous ne diriez plus que des choses solides; vous voilà cependantre tombée dans le Romant, pour ne pas dire dans le ridicule de la Mede-

cine : Avez-vous oublié que c'eſt au Medecin habile, à ayder la Nature, & nonpas à la Nature à ſeconder les caprices d'un ignorant ? Pour eſtre de voſtre avis, il faudroit renoncer au bon ſens, ou eſtre convaincu que la Nature radote.

LA PREVENTION.

Je n'entre point en connoiſſance ſi la Nature radote, ou non ; mais je ſoûtiens que les Medecins ne ſe trompent en rien, dans tous les procedez qu'ils ont avec elle.

LA PATIENCE.

Comment vos Maiſtres auroient-ils pû vous inſtruire à fonds de ce détail de la Nature ; Eux qui ne ſont pas encore certains, ſi le Sang ſe fait au Foye, ou dans le Cœur. Qui traitent la Ratte de partie inutile, & qui ne peuvent conjecturer quel eſt l'uſage du Pancreas.

LA PREVENTION.

Qu'importe en effet, où le Sang se fasse, & que nous soucions-nous de connoistre la necessité, ni l'usage des parties dont vous parlez. C'est à nous à voir quand la Maison est sale, comment on se doit prendre pour la bien nettoyer. Pourveu qu'on vous oste un fardeau de dessus les épaules, que vous importe par qui, ni comment, cela se fait; sufit que vous en soïez déchargée.

LA PATIENCE.

Pardonnez-moy, il importe beaucoup de savoir cõment vous vous prenez pour nettoyer une maison. Car il ne faut pas avec les ordures, jetter les meubles par les fenestres, comme cela vous arrive tous jours; & encore moins avec le fardeau nous enlever la peau des épaules, comme font vos pretendus Specifiques, travestis en Medecine.

LA PREVENTION.

Je ne comprens rien à ce que vous dites, parlez plus clairement, si vous voulez qu'on vous réponde.

LA PATIENCE.

Je vas me faire entendre. Voicy donc comme cela se fait. On n'a pas plûtost signifié à l'Estomac, qu'il doit prendre une Medecine le lendemain, que tout le Corps est saisi de tristesse, & d'horreur, ensorte qu'il ne goûte plus ni plaisir, ni repos. L'heure est-elle venuë qu'il faut boire le Calice, à peine la Repugnance donne-t-elle un moment d'intervale à la Bouche pour prendre la Medecine, que le Cœur se souleve en faveur de l'Estomac, pour l'en delivrer; & quand le Cœur n'en peut venir à bout, tout s'émeut, tout s'alarme, le Hoquet mesme sonne le toxin.

LA PREVENTION.

Voilà qui eſt bien ridicule.

LA PATIENCE.

Dans ce trouble, & dans cette agitation, les bonnes Humeurs qui ſont irritées, ſe mettẽt en mouvement, & s'avancent où l'ennemi paroiſt, à deſſein d'arreſter ce poiſon à ſa ſource, pour le forcer à rebrouſſer chemin. Mais quand le Vomiſſement a manqué ſon coup, & que par malheur le gros de la Medecine a déja gagné les Boyaux, les humeurs changent de batterie, pouſſent devant elle la Medecine, & la precipitent en bas avec tant d'ardeur, que la plûpart ſe perdent avec elle. Cependant le Docteur accoûtumé à en impoſer, encore qu'il voye bien par là le mal qu'il cauſe; il chante ſa victoire, tandis que le Malade déplore ſes pertes, quoy qu'il ſoit victorieux du poiſon.

LA PREVENTION.

Vous parlez d'humeurs & de Medecine comme un Aveugle des Couleurs.

LA PATIENCE.

Je ſçay pourtant par experience, qu'une Medecine ne ſert pas tant à chaſſer les mauvaiſes humeurs qu'à corrompre les bonnes. Auſſi une Purgation produit-elle les meſmes effets dans un corps ſain & dans un malade.

LA PREVENTION.

Quoy que vous en puiſſiez dire, je ſoûtiens, que c'eſt la Medecine qui chaſſe les mauvaiſes humeurs du corps: & non pas les bonnes humeurs qui chaſſent la Medecine.

LA PATIENCE.

Il n'eſt pas queſtion de differentes humeurs, quand on a une Medecine dans le corps, car elle les rend toutes mauvaiſes : Il en eſt donc d'une Medecine dans le

corps, comme de la poussiere qu'on jette sur un Limaçon qui marche. Ce pauvre Animal pour se delivrer de cet obstacle impreveu, se renferme aussi-tost dans sa coquille, & aux dépens de sa sueur, il en ressort delivré de l'obstacle qui l'empeschoit de continüer son chemin.

LA PREVENTION.

Vous en direz ce qu'il vous plaira, mais il faut que vous conveniez que la Medecine rend au Malade l'Appetit qu'il avoit perdu.

LA PATIENCE.

Si l'Apetit revient au Malade; il ne faut point en savoir gré à la Purgation, mais à la Nature, qui voyant, au sortir du combat, que je viens de décrire, que la plûpart des forces du Malade sont épuisées, ordonne au Goût, à l'Odorat & à l'Apetit, de prendre tout ce qu'on leur presentera,

pour reparer promtement la perte qu'on vient de faire, afin de remettre incessamment par ordre, ce que le poison de la Medecine a dérangé.

LA PREVENTION.

Vos Fictions ne sont gueres moins Romanesques que les miennes, & ce qu'on peut conclure, est, que vous autres Rebelles, ne pouvez soufrir de Medecins.

LA PATIENCE.

Au contraire, nous voulons que chacun ait le sien: Mais il n'en est pas de nos Medecins, comme des vostres, qui font la pluye & le beau temps, dans vos maladies. Nous voulons que nos Medecins deferent en tout & par tout à la Nature, & que leur principale fonction soit de faire un fonds de Joye, dont nous puissions assaisonner toutes choses. Car nous ne prenons rien, & nous

ne faisons rien qu'il n'y entre de la Joye, si bien que nous vivons, & mesme, j'ose dire, que nous mourons avec joye. La Joye est une monnoye, qui a le mesme cours parmi nous qu'elle l'avoit au Siecle d'or: car nous n'estimons les choses, que sur le pied de la joye qu'elles donnent. Enfin la Joye est une Quintessence, sans laquelle rien ne nous semble bon dans la vie, & nous tenons pour constant, que la Joye recrée l'esprit, qu'elle augmente les forces du Corps, qu'elle conserve la Jeunesse, & qu'elle prolonge la Vie.

LA PREVENTION.

Qui doute que la Joye n'ait toutes ses vertus que vous luy attribuez; la difficulté est de savoir où on la trouve, & comme on la prepare.

LA PATIENCE.

Vous pouvez croire que ce n'est pas chez vos Droguistes

qu'on la trouve, ni chez vos Apoticaires qu'on la prepare. Mais informez-vous de tous les plaisirs innocens qui sont dans le monde; c'est dans ces sources pures, que la Nature veut que nous prenions la Joye, que chacun de nous accommode, selon son goût, à tous ses besoins.

LA PREVENTION.

Si vostre santé n'est pas plus solide que vos remedes, je vous croy fort en danger quand vous estes malade. Pour moy je m'en tiens au gros de l'Arbre, je trouve que la Faculté gouverne si bien la Machine de l'homme, que je ne croy pas qu'on le puisse confier à de meilleures mains.

LA PATIENCE.

C'est tout ce qu'un Horloger habile pourroit dire d'une Montre, aprés en avoir examiné les pieces l'une aprés l'autre. Mais un Medecin en peut-il faire de

meſme de voſtre pretenduë machine du Corps? Aprés l'avoir démontée, peut-il la remettre en mouvement?

LA PREVENTION.

Vous n'auriez pas tort, ſi la machine, dont il eſt queſtion, eſtoit faite comme une Montre; c'eſt aſſez que nos Docteurs ayent de noſtre Machine, la Clef qui ouvre, & qui ferme la porte à la Santé & aux Maladies.

LA PATIENCE.

En effet, je croy que vos Docteurs, ont la Clef qui ouvre la porte aux Maladies, & qui la ferme à la Santé, avec un front rebarbatif.

LA PREVENTION.

Que dites-vous de rebarbatif? Y a-t-il rien de plus réjouïſſant pour un Malade que l'abord de ſon Medecin?

LA PATIENCE.

Un Malade qui ſe réjouït à la

veuë de ſon Medecin, a l'Eſprit plus malade que le Corps : Et tout Malade qui prend volontairement ce que ſon Medecin luy ordonne, s'il n'eſt homicide de ſoymeſme, il eſt du moins complice de ſa mort.

LA PREVENTION.

Hé, qui peut obliger un Malade à prendre quelque choſe malgré luy?

LA PATIENCE.

Une Mere, une Femme, un Enfant, un Ami, un vieux Domeſtique, qui ſeduits ou intimidez par une foule de Medecins, changent leur amitié & leur tendreſſe en perſecution & en tyrannie, ſe declarant tous pour des Medecins qu'ils n'aiment point, contre un MOURANT qu'ils adorent. Ainſi dans l'envie qu'ils ont de ſauver le malade, ils le perdent; ne luy donnant point de repos, qu'il ne ſe ſoit livré, pieds &

mains

mains liez, au Chirurgien, & qu'il n'ait avallé le Qui-pro-quo de l'Apoticaire ; car chacun ſait que l'écriture du Medecin ſe connoiſt, mais qu'elle ne ſe lit pas.

LA PREVENTION.

Vous me faites ſouvenir de mon ordonnance, rendez-la-moy, je vous prie, que je la mette entre les mains de gens, qui en ſachent faire un meilleur uſage que vous.

LA PATIENCE.

La voilà. Rien ne m'eſt plus inutile : Mais je ne comprens pas, comment une perſonne, qui n'oſe confier ſa bourſe à ſon ami, abandonne ſa vie à un Medecin, qu'il ne connoiſt point?

LA PREVENTION.

Je vous répondray une autrefois. Je n'ay déja que trop perdu de temps avec vous : Adieu l'Ennemie des Medecins.

LA PATIENCE.

Vous vous trompez, je n'en veux qu'à leur mauvaiſe pratique.

LA PREVENTION.

Et moy, telle qu'elle eſt, je la revere, & je ſuis ſi perſuadée qu'elle produit de bons effets, que je fuys avec ma chere ordonnance, & ne vous écoute plus.

LA PATIENCE.

Elle eſt déja ſi éloignée, qu'elle ne ſauroit plus m'entendre; il faut que je profite de ſon abſence, & du Rendez-vous que m'a donné la Reflexion, pour tâcher de rétablir la paix dans noſtre petit Empire. Une plus longue mes-intelligence acheveroit de tout perdre, & nous enveloperoit tous dans un commun malheur.



DIALOGUE NEUVIE'ME.

La Reflection réconcilie la Raison avec le Cœur, & l'Estomac : Et ils prennent tous ensemble la Resolution de renoncer à la Medecine.

LA REFLECTION. LE COEUR. LA RAISON. L'ESTOMAC.

LA REFLECTION.



UE le Cœur & l'Estomac ne blâment plus la conduite qu'a tenu depuis quelque temps la Raison. Elle a esté prevenuë, il est vray, mais comme c'est une grande sagesse de savoir oublier une faute, ne parlons jamais du passé ; & qu'il n'y ait plus entre

nous tous, ni animoſité, ni rancune.

LE COEVR.

A la fin la Raiſon avouë donc, qu'elle n'eſt pas infaillible?

LA REFLECTION.

Auſſi n'eſt-elle pas ſi coupable que vous penſez. Conſiderez qu'il eſtoit difficile, qu'elle en uſaſt autrement qu'elle n'a fait, dans les boüillons de la jeuneſſe; Elle eſtoit ſeule de ſon parti, ſans experience, environnée de mauvais exemples, ſolicitée par les Appetits, autoriſée par l'Uſage, & flatée par les Sens, le moyen de reſiſter à tant de puiſſances?

LE COEVR.

Si elle en eſtoit demeurée-là, elle ſeroit en quelque façon excuſable; Mais au ſortir d'un Abiſme, falloit-il ſe precipiter dans un autre?

LA REFLECTION.

Je croy, comme vous, que pour

remedier aux excés de la Bouche, qu'elle eut mieux fait de consulter la Nature, que les Medecins: Mais il y a de certaines choses qui sautent aux yeux, dont l'abord est si charmant, que nous les embrassons avec plaisir; dans la certitude que nous croyõs avoir, que la suite répondra au commencement.

LE COEVR.

Voilà ce qui arrive à ceux qui sont prevenus; ils s'imaginent que le chemin frayé est le plus seur.

LA REFLECTION.

Qui s'en peut défendre, la Raison en se laissant aller au Courant de la Medecine, a esté emportée, comme un million d'autres en pleine mer, contre son attente & son envie.

LE COEVR.

Elle qui inspire aux personnes sages, de ne naviger que le long

des bords, que ne regagnoit-elle le rivage?

LA REFLECTION.

Eſt-on capable de quelque choſe, la premiere fois qu'on eſt battuë des vents & de la tempeſte. Ainſi il ne faut point s'étonner ſi dans le trouble, elle a abandonné le timon du vaiſſeau.

LE COEVR.

Mais à qui l'a-t-elle abandonné?

LA REFLECTION.

A des gens qu'elle croyoit ſinceres & habiles, parce qu'ils s'offroient, avec une extrême confiance dans le danger; mais le temps ne luy a que trop fait connoiſtre, qu'ils ne cherchoient qu'à profiter de ſon mal, & à s'inſtruire à ſes dépens.

LE COEVR.

Bien loin auſſi de la ſervir, je ſay que leurs doutes & leurs irre-

folutions luy ont fait voir la mort de plus prés, que les vagues, ni les tourbillons dans leur plus grande fureur.

LA REFLECTION.

En effet, ces ignorans Pilotes l'ont mife en un bien plus grand peril, par leur mauvaife manœuvre, que fi elle n'avoit eu à effuyer fimplement les gros temps & la tourmente.

LE COEVR.

Cela ne pouvoit eftre autrement.

LA REFLECTION.

Quoy qu'il en foit, ne fachant plus les uns ni les autres ce qu'ils faifoient, ils fe font abandonnez à la mercy des ondes, & de l'orage, qui aprés s'eftre long-temps joüez de leur vaiffeau, l'ont enfin jetté tout fracaffé fur le rivage, ceux qui eftoient reftez en vie, n'eftoient plus reconnoiffables, car ils ne diferoient prefqu'en rien des Morts.

LE COEVR.

Que dit sur cela la Prevention?

LA REFLECTION.

J'avois oublié à vous dire, que dans une forte bourasque, un coup de vent l'emporta, & la mer l'engloutit, au grand contentement de tout le monde. Si bien qu'elle n'a esté pleurée de personne.

LE COEVR.

C'est la destinée des mauvais Favoris, qui ne sont pas mesme regrettez de ceux à qui ils ont fait du bien ; la Raison doit estre fort contente de se voir delivrée à même temps d'une indigne Favorite, & guerie de la Maladie des Medecins.

LA REFLECTION.

Le plaisir d'un peril passé n'est doux, qu'à ceux qui ne sont plus en danger de tomber dans un autre. La Raison ne s'aplique presentement qu'à trouver les

moyens de donner des forces à un corps languiſſant, & de recouvrer la Santé à quelque prix que ce ſoit.

LE COEVR.

Aparemment, elle s'en entretient avec l'Eſtomac, puis qu'ils n'entrent point dans noſtre converſation.

LA REFLECTION.

Cela peut eſtre. Cependant dites-moy, je vous prie, ce qu'il vous ſemble de ce changement.

LE COEVR.

Comme je croy qu'on vous eſt plus obligé qu'à la Raiſon, de la reſolution qu'elle a priſe, c'eſt vous proprement qu'il faudroit remercier. Mais comme ceux qui meritent le plus de loüange, ſont ceux qui aiment le moins à les entendre, je me contenteray de vous témoigner, que tous nos conſeils, ne vont, qu'à ſuplier la Raiſon, de garantir le Corps de

mal, & l'Eſprit de chagrin.

LA REFLECTION.

Pour executer cela, que faut-il faire ? Car voilà bien de la Tablature en peu de mots.

LE COEVR.

Quelle tente toutes ſortes de voyes, pour nous réconcilier parfaitement avec la Nature; Qu'elle l'engage à nous rendre la Santé, & à nous en laiſſer joüir toute noſtre vie; car nous ne vivons, qu'autant que nous ſommes ſains. Pour cela, commençons à luy ſacrifier, par l'entremiſe de la Sobrieté & de la Patience, ces excés de chair & de graiſſe, dont les parties du Corps ſont ſurchargées, accompagnant ces ſacrifices de quelques * Libations. De peur que le feu ne conſume le neceſſaire, avec le ſuperflu.

* Liqueurs qu'on répandoit à l'honneur des Dieux dans les Sacrifices.

LA REFLECTION.

Que fera la Raiſon, pour ſeconder la Nature?

LE COEVR.

Qu'elle ordonne qu'on nous traite comme des Enfans, je veux dire qu'on nous repaiſſe, de pain, de lait, de fruits, & de tout ce que la Nature produit & aſſaiſonne elle-meſme, ou que l'art prepare, ſans façon & ſans peine. Nous impoſant la loy d'en uſer moderement, mais dans la veuë de nous accorder enſuite, s'il en eſt beſoin, des alimens plus nourriſſans & plus forts.

LA REFLECTION.

Je ne doute point que cette façon de vivre ne ſoit bonne, ſur tout quand nous aurons recouvré la Santé, car je ſuis convaincuë, que le bon regime rétablit le Corps, & fait eviter les maladies: Auſſi s'en faut-il tenir

uniquement à la Diéte, & à un meſme train de Vie.

LE COEVR.

Quoy ? ſi dans une Maladie, la Nature vous inſpiroit quelque preſſante envie de faire quelque petit excés, ne voudriez-vous pas l'écouter & la ſatisfaire ?

LA REFLECTION.

Encore qu'il faille écouter ces envies, & les contenter quelquefois, il ne faut pas pourtant s'y tellement abandonner, qu'on ne ſoit toûjours ſur ſes gardes, & qu'on n'uſe de beaucoup de circonſpection ; car dans l'empreſſement que la Nature a de nous ſecourir, elle nous ſolicite ſans relâche, d'executer ce qu'elle nous inſpire, ſe confiant à noſtre diſcretion, pour ce qui regarde le temperament qu'on y doit apporter, & pour l'uſage qu'on en doit faire.

LA RAISON.

On ne peut rien dire de mieux, j'entre dans tous les ſentimens de la Reflection & du Cœur, & je ſuis reſoluë de me confier de telle ſorte à leur conduite, que je puiſ-ſe me donner toute entiere aux exercices de l'Eſprit. Je ne veux pour cela me ſervir que de la Veuë & de l'Oüie, & je laiſſe au Cœur à faire ce qu'il jugera à propos du Gouſt & de l'Odorat, pour le ſervice du Corps.

LA REFLECTION.

Si vous en uſiez de la ſorte, on diroit que vous paſſez d'une foibleſſe en une autre; Avez-vous oublié que la Raiſon, n'a pas eſté donnée au Corps pour faire ſes volontez, mais pour luy ſervir de contrepoids? Quoy qu'il vous paroiſſe preſentement dans un

juſte equilibre, comment pourroit-il reſiſter aux tentations continuelles, où il eſt expoſé, ſi vous ne veillez ſans ceſſe ſur ſa conduite?

LE COEUR.

Ajoûtez à cela, que ſi la Raiſon ne travaille qu'à s'inſtruire, & à exercer l'Eſprit, en moins de rien le Corps ſera languiſſant & abbatu.

LA REFLECTION.

C'eſt ce qui m'oblige à vous dire, que vous devez agir de concert tous enſemble; Eſtudier avec application la Nature, & renfermer voſtre plaiſir à vous ſoûmettre à ſes Loix. Que la Raiſon ne ſe laiſſe donc plus ſeduire à cet égard par ceux qui viendront pour luy en dire des nouvelles, comme s'ils en eſtoient mieux informez qu'Elle: Ce ſont

des Flateurs, qui cherchent à chatoüiller l'oreille, pour se rendre maistres du Cœur. Qu'elle se souvienne sur tout que la Santé est libre & indépendante, & que vous devez faire tous vos efforts, pour la maintenir dans ces privileges, quand vous la posséderez.

LA RAISON.

Que j'estois aveugle, quand je m'imaginois, que le plaisir de la Reflection estoit de mesler de l'amertume dans les douceurs. Qu'on ne pouvoit estre heureuse, quand on l'écoutoit, & que c'estoit estre son Martyr de suivre ses conseils. Que j'ay de regret d'avoir aquiescé si longtemps, à tout ce qu'une Prevention mal-fondée, m'inspiroit en faveur de la Crapule & des Remedes. Pour reparer tous ces

abus, & achever d'eftoufer la la mef-intelligence, qui n'a que trop regné entre nous, foyons, je vous prie, liez plus eftroitement les uns aux autres, pour noftre propre fatisfaction, que nous ne le fommes pour nos interets, par les liens de la naiffance. Comme nous n'avons qu'un Cœur & qu'une Bouche, n'ayons auffi qu'un defir & une volonté, & qu'on ne puiffe plus nous voir, ni nous entendre, que tous enfemble & en Corps. Pour vous le mieux perfuader, j'ay refolu, toutes les fois que le Sommeil s'emparera des yeux, & les Songes de la Tefte, de me retirer dans le Cœur, pendant que tout le corps repofe, hormis luy, afin de remedier, aux alterations du Corps, & aux dérangemens qui fe font le long du jour.

LA REFLECTION.

Voilà une pensée & une resolution digne de vous, Vous couperez par ce moyen la racine à toutes les disputes qui renaissent de temps en temps au sujet de la préeminence du Cœur & du Cerveau; & vous allez dans ce nouveau reduit, à l'ombre du Sommeil faire un bon usage du loisir qu'il vous donne.

LA RAISON.

Je vous le dis encore, je donneray la nuit à tout ce qui concerne le dedans de l'Estat, & j'employeray le jour à tout ce qui regarde le dehors. Je croy que le Cœur ne des-aprouvera pas ce Reglement?

LE COEVR.

J'aprouve tout. Je consens à tout. Mais je me meurs.

LA REFLECTION.

D'où vient que le Cœur soupire? D'où procedent ces longs baaillemens?

LE COEUR.

C'est qu'il passe chez-moy des Esprits irritez, & les avis qui me viennent des Regions du Foye & de la Ratte, m'assurent qu'il y en a d'autres qui mettent le trouble par tout; & comme ils font soulever le Diaphragme, cela fait que je me meurs.

LA RAISON.

Helas! Tout est perdu, le Cœur est sans mouvement.

LA REFLECTION.

Je connois la cause de ce desordre, c'est un reste de dépit contre la Sobrieté. Ne vous en allarmez point, tout ira bien dans la suite.

Quand les Mutins porteroient leur furie, jusqu'à causer une foiblesse au Cœur, il ne faudroit point s'en estonner; il arrive toûjours quelque petite disgrace dans les grands changemens; avant que tout soit remis en un estat naturel.

L'ESTOMAC.

Si on veut me laisser faire, je puis mieux que tout autre calmer promtement cet orage. On vient de me donner dequoy attirer & domter tous ces Mutins, qui ont dessein de monter à la Teste, sous la conduite de l'Insomnie, pour en deffendre l'entrée au Sommeil.

LA RAISON.

Je connois ce Chef de party, c'est un débauché, que la Prevention & l'Intemperance attirent parmi nous, & qui est cause de la pluspart des maux que nous

avons endurez. Son premier abord eſt agreable à la jeuneſſe, qui aime la joye & le plaiſir; mais il eſt d'une tres-dangereuſe conſequence, de luy laiſſer prendre trop d'autorité, parce qu'il altere tout, & ſi l'Eſtomac peut nous en défaire, il ne nous rendra pas un petit ſervice.

L'ESTOMAC.

C'en eſt fait, le feu de ces Eſprits ſe ralentit, & le Sommeil qui s'avance les va tous mettre à la raiſon, afin de vous regaler d'une Feſte, qui renferme tous les plaiſirs qu'on peut ſouhaiter dans la vie. La Comedie ſeule eſt capable de vous ravir en admiration.

LA REFLECTION.

Je ſay ce que c'eſt, on vient de me l'apprendre. Et vous pouvez en dire quelque choſe à la Raiſon, puis qu'elle n'y aſſiſtera pas.

L'ESTOMAC.

La Memoire en a fourni le ſujet à la Fantaiſie, qui fait repreſenter la piece par la Troupe des Songes; Si on en doit croire l'Imagination, elle n'a jamais inventé de Decorations, ni de Machines ſi ſurprenantes, que cellescy, & le tout pour exprimer nôtre heureuſe & parfaite reconciliation. Que la Raiſon donc pour favoriſer leur entrepriſe, ſe diſpoſe, s'il luy plaît, à deſcendre dans le Cœur, afin que les Sens n'eſtant plus obligez d'agir exterieurement pour ſon ſervice, le Silence & la Tranquilité ſecondent leur deſſein.

LA RAISON.

Allons, chere Reflection, Allons eſtablir noſtre ſejour dans le Cœur. Permettons cependant à l'Imagination, & aux Songes de réjoüir le Public, & laiſſons

la conduite de leurs yeux à la Fantaisie. Quand la Galere a vogué tout le jour, il est juste que les Forçats se reposent de nuit, si on veut, que le lendemain ils reprennent la rame, & s'aquitent de leur devoir.

LA REFLECTION.

J'aprouve la pensée de laisser reprendre haleine aux Forçats, & de permettre au Sommeil, & aux Songes d'adoucir leurs peines. Je louë aussi la liberté, que vous laissez à l'Imagination de faire ce qu'il luy plaist; il y a long-temps qu'elle est en possession de bannir le Jugement de l'Empire du Sommeil. Aussi rien n'est plus incompatible que le Jugement, & les Songes.

LE COEVR.

A quoy bon tant de discours? Que nous importe quoy qu'ils fas-

ſent, pourvu que le Sõmeil apaiſe nos maux, & qu'il confirme noſtre réünion. C'eſt ce que l'Eſtomac nous promet. Il ſçait dans quels engagemens eſt le Sommeil, de rendre la Santé au Corps, & puis qu'il eſt déja ſur nos Paupieres, laiſſons-luy faire ſes fonctions. Ce n'eſt pas une petite affaire de nous rendre la Santé. Attendons en repos l'effet de ces promeſſes. Tout le ſecret de noſtre Medecine ne conſiſte qu'à remettre le Malade dans l'eſtat où il eſtoit avant que de l'eſtre.

LA REFLECTION.

On fait à ſavoir à tous les Habitans du petit Monde, qu'ils ayent inceſſamment à ſe ranger ſous les loix du Sommeil; afin que demain matin chacun ſoit en eſtat de retourner au divertiſſement de ſon exercice ordinaire, & d'y perſeverer, juſqu'à ce que

les Muſes viennent à l'entrée de la nuit meſler quelque Symphonie, aux douceurs & à la liberté d'un honneſte & ſobre repas.



DIALOGUE



DIALOGUE DIXIE'ME.

Le Sommeil rend la Santé au Corps.

LE SOMMEIL. LA SANTE'.

LE SOMMEIL.



UELQUE envie que j'aye de vous entretenir de ce qui se passe, vous seriez encore dans la Compagnie des Songes, si les ordres pressans & réïterez de la Raison & du Cœur, ne m'avoient forcé de vous tirer de ces divertissemens, pour vous en proposer de leur part de plus solides.

LA SANTE'.

A quoy pensez-vous d'écouter

ces Ambitieux ? Pour peu que vous deferiez à leurs ſentimens, ils troubleront la tranquilité de noſtre retraite, & ils vous banniront, comme ils ont fait autrefois de l'eſtenduë de voſtre propre Empire. Vous ſavez quand cela vous arrive, que je n'y puis demeurer agréablement ſans vous.

LE SOMMEIL.

Mais ſi c'eſt une neceſſité indiſpenſable d'écouter les ſentimens de la Raiſon, & de ſuivre les mouvemens du Cœur, le moyen de s'empeſcher de leur répondre ?

LA SANTE'.

Hé bien ? Il faut leur répondre, que ne pretendant rien aux Honneurs ni à la Gloire dont ils ſe repaiſſent, nous les ſuplions de ne point troubler les plaiſirs innocens dont nous joüiſſons. Car la felicité de la vie, ne conſiſte pas moins à ſe paſſer de ce que l'on

n'a pas, qu'à ſçavoir joüir de ce qu'on poſſede. Helas peut-on eſtre plus heureuſe que je l'eſtois ſans eux, quand vous avez commencé à me parler de leur part?

LE SOMMEIL.

Sans doute que les Songes vous occupoient toute entiere, & qu'ils vous avoient donné quelque rôlle agreable?

LA SANTE'.

Il eſt vray, je croyois eſtre une Reine Amazone, qui retournoit victorieuſe de ſes Ennemis, mais ſur le point d'entrer triomphante, au bruit d'une infinité d'acclamations, dans un Palais de Rubis, ſuſpendu en l'air, que le Vent agitoit doucement, une frayeur m'a ſaiſie; & quoy que je fuſſe environnée de Joye, de Muſique, & de Dances, rien n'a pû me raſſurer que le Sommeil. Pour reconnoiſtre ce plaiſir, il me sembloit que je vous revêtois de mes habits,

&qu'en même temps on nous lioit estroitement l'un à l'autre avec des chaînes de fleurs. Or quoy que j'en fusse bien-aise, cela n'a pas laissé d'interrompre mon songe. Que croyez-vous qu'il signifie?

LE SOMMEIL.

Cela se peut expliquer facilement. L'Amazone c'est la Santé, les Ennemis dont Elle triomphoit, sont les Medecins & l'Intemperance. Le Palais de Rubis, agité du vent, c'est le Cœur où la Raison veut que je vous meine, & les chaînes qui nous estraignoient, ce sont les embrassemens de nostre séparation.

LA SANTE'.

Vous voila plus entesté de la Raison, qu'elle ne l'a esté de sa Favorite; & je prévois qu'il ne tiendra pas à vous que nous ne renoncions tous deux à nostre droit d'indépendance, pour nous soû-

mettre à tout ce qu'il luy plaira.

LE SOMMEIL.

Non, non, mon empressement ne va qu'à vous instruire de ce qui vous regarde dans cette reconciliation & de vous en faire joüir.

LA SANTE'.

Je croy en savoir autant que vous. Croyez-moy, laissons la Raison & le Cœur se tourmenter tant qu'il leur plaira à trouver des temperamens, pour reparer les désordres de leurs dissentions & demeurons en repos.

LE SOMMEIL.

Cela seroit bon, s'ils pouvoient executer sans vous, ce qu'ils resolvent ensemble. Ils sont si persuadez de la necessité qu'il y a de vous avoir, qu'ils ne cessent point de m'envoyer Couriers sur Couriers, avec priere de rendre la Santé au Corps. Me refuserez-vous le plaisir de vous mener au Cœur, & de vous y voir triompher, com-

me vous faites par tout où vous vous plaisez.

LA SANTE'.

Pourquoy faut-il que je paroisse en des lieux où j'ay receu tant de mauvais traitemens. Avez-vous oublié, que sans vostre protection, il y a long-temps que je ne serois plus ? Voulez-vous perdre ce que vous avez sauvé?

LE SOMMEIL.

Non. Je ne veux point vous perdre, ny mesme vous exposer au moindre hazard. Il n'est pas question de vous mener au Cœur, comme autrefois avec tous les brillans de la Jeunesse, qui pourroient en effet causer vostre perte, ou du moins troubler vostre tranquillité. On vous y attend, sans ostentation & sans magnificence; on veut simplement vous faire connoistre que la Raison n'est plus prevenuë contre vous, & vous donner toutes sortes d'assuran-

ces, qu'elle ne prononcera plus ſur rien qui vous regarde, qu'aprés en avoir conſulté la Reflection & le Cœur.

LA SANTE'.

Mais ſi elle ne vous conſulte pas, je n'en ſeray pas moins en peril. Non. Je ne veux point vous quitter. Je ne puis eſtre en ſeureté qu'avec vous. Pourquoy avez-vous tant de charmes? Pourquoy goûte-t-on avec vous tant de douceurs? Aprés m'avoir accoûtumée à une vie tranquille & ſolitaire, voudriez-vous me remettre dans le trouble & dans la confuſion?

LE SOMMEIL.

Toutes ces agitations que vous craignez, ne ſont plus à redouter pour vous. On vient d'en ſéparer la peine, & on ne vous en laiſſe que le plaiſir. Encore ſi ce plaiſir vous cauſe le moindre dégouſt, faites-moy ſigne de l'œil, & je vo-

leray à voſtre ſecours. Quand meſme il ne vous arriveroit rien de fâcheux, ma tendreſſe ne me permettra pas d'attendre juſqu'à la nuit à vous rendre viſite, j'iray vous dérober quelques momens ſur le milieu du jour. Si les Feſtins & les Jeux qu'on vous prépare,ne m'empeſchent de vous approcher.

LA SANTE'.

Tous ces apreſts dont vous parlez, au lieu de nuire à voſtre deſſein, vous faciliteront les moyens de l'executer. Je les previendray meſme, ſi je puis, car je ne me plaiſt qu'avec vous, & ſur tout à cette heure-là, quoy que les Medecins en puiſſent dire.

LE SOMMEIL.

Vous voila donc reſoluë d'accorder à la Raiſon ce qu'elle deſire de vous?

LA SANTE'.

Quand la Raiſon formoit le deſ-

ſein

ſein de m'attirer dans le Cœur, il falloit luy repreſenter combien il eſt changeant & leger. Qu'aprés le premier abord il ne me ſentira plus. En effet, il deſire avec paſſion ce qu'il n'a pas, & il ne conte pour rien tout ce qu'il poſſede. En un mot il eſt ſi extréme en toute choſe, que ce qu'il fera pour me réjoüir, ne ſervira qu'à m'alterer, & peut-eſtre à me perdre.

LE SOMMEIL.

Toutes ces défiances ceſſeront quand je vous auray dit ce qu'on a fait ſur cela, pour voſtre ſeureté & pour voſtre gloire.

LA SANTE'.

Je ne veux rien ſçavoir davantage, vous voulez me livrer au Cœur; Hé bien, je m'y abandonne. Aprenez-moy ſeulement comment je pourray reſiſter à la douleur de noſtre ſéparation.

LE SOMMEIL.

Si je pouvois comme vous paroiſtre au jour, nous ſerions inſéparables, mais eſtant deſtinez à eſtre quelquefois l'un ſans l'autre, ne craignez pas que quelques momens d'abſence puiſſent donner atteinte à une auſſi eſtroite union que la noſtre. Songez qu'il nous ſeroit honteux de ne ſouhaiter du repos & du plaiſir que pour nous ſeuls. Cette penſée n'eſt pardonnable qu'à une folle Amour. Quelque peine donc quenôtre ſéparation nous cauſe, ſuportons-la conſtamment ; & faiſons tant de bien à tout le monde, que tout le monde nous aime autant, que nous nous aimons tous deux.

LA SANTÉ.

Achevons ce que vous avez commencé, allons nous rendre au Cœur.

LE SOMMEIL.

Vous me faites un plaiſir ſenſible, mais permettez-moy de vous dire, que dans la reconciliation qu'on vient de faire de la Raiſon avec toutes les parties du Corps, il a eſté arreſté entr'autres choſes: Que du moment que le Sommeil ſe ſeroit emparé des Paupieres, la Raiſon paſſera de la Teſte dans le Cœur, afin de travailler là avec luy, à tout ce qui regarde le dedans du Royaume.

LA SANTE'.

Pourquoy a-t-elle choiſi ce lieu & ce temps-là?

LE SOMMEIL.

Parce que la Nuit donne conſeil, & que tout ce qui ſe paſſe dans le Cœur eſt plus ſecret qu'ailleurs.

LA SANTE'.

Cela doit bien rabattre de la préſomption du Cerveau, qui ſe vantoit d'avoir ſeul l'avanta-

ge de ſervir de Siege à la Raiſon.

LE SOMMEIL.

Ce qui le doit plus fâcher, c'eſt qu'on parle de ne plus traiter chez luy, que des afaires eſtrangeres. Mais ce qui vous regarde uniquement, eſt que du moment que le Réveil aura guidé la Raiſon du Cœur, dans la Teſte, la Joye vous doit mettre en poſſeſſion du Cœur, & confondant vos talens avec les ſiens, il vous ſera permis de vous faire deſirer & cherir de tout le monde.

LA SANTE'.

Malgré ma reſignation à ne vouloir que ce que vous voulez, permettez-moy de vous dire pour la derniere fois, que je ne comprens pas comment il ſe peut faire que vous m'aimiez, & que vous me donniez à un autre?

LE SOMMEIL.

Je n'ay point parlé de vous

donner. Ce mot blesseroit nostre amitié, je me suis seulement engagé de vous laisser dans le Cœur, aussi long-temps que la Raison seroit dans la Teste. Car lors que de la Teste la Raison reviendra dans le Cœur, je pretens vous en tirer & ne vous point quiter, tant qu'elle y sera. Songez au plaisir que nous aurons alors, de nous rendre conte à loisir, de nos impatiences & de nos inquiétudes. Quelle felicité en nous promenant dans l'étenduë de nostre Empire, de répandre par tout nos faveurs, faisant boire à longs traits à ceux que vous favorisez, les douceurs du dormir, qui chasse la lassitude du pied du Voyageur, & de la main de l'Artisan. Qui dépoüille le Cœur de ses passions & l'esprit des soins les plus cuisans. Quand je prendray à tâche d'appaiser les douleurs aiguës, vous verserez un Baume salutaire sur

les playes les plus deſeſperées: Et tandis que je tiendray les chaînes des Eſclaves ſuſpenduës, vous leur donnerez des forces, pour les porter à leur réveil. Enfin, ſi quelque choſe manque à ceux dont nous prendrons à tâche d'adoucir les maux & les ennuis, nous ordonnerons aux Songes de leur accorder de nuit, ce que leur mauvaiſe fortune leur refuſe de jour.

LA SANTÉ.

Ainſi laiſſant par tout les marques de noſtre inclination bienfaiſante, on ne pourra pas nous reprocher, que dans noſtre Empire il y ait des Malades & des malheureux: puis qu'ils ne ſoufriront point tout le temps qu'ils ſeront ſous noſtre domination. Mais pour achever de m'inſtruire de tous ces Reglemens, apprenez-moy ce que fait la Raiſon avec le Cœur.

LE SOMMEIL.

Ils ne font pas de nouvelles loix, mais ils font revivre celles qui estoient comme esteintes; Ils ont déja arresté que pour peu que la Santé fût alterée, l'Estomac ne demandera rien; Que toutes les parties du Corps seront aux escoutes, pour entendre ce que la voix de la Nature prescrira, & en attendant cette inspiration, il sera permis aux parties surchargées de se soulager.

LA SANTE'.

Comme il est jour, & que le Soleil va paroistre, que fait la Raison pour se préparer au départ?

LE SOMMEIL.

Elle solicite les Esprits, dispercez par le Corps, de se ranger à leur devoir, & considere avec plaisir, l'empressement qu'ils ont de remplir les organes des Sens, & toutes les facultez du Corps,

pour en faire les fonctions. Comme un General se divertit à voir au premier coup de Baguete ses Soldats bien disciplinez, fondre au Camp de toutes parts, courir aux Armes, & se ranger sous leurs Drapeaux, prests de donner au moindre signal.

LA SANTE'.

Quand tous ces Esprits sont rangez, comme ils le doivent estre, que fait la Raison?

LE SOMMEIL.

Elle part du Cœur, précedée du Jugement, environnée de Vertus, & d'une infinité d'Esprits, comme on voit au Printemps, un jeune Exain d'Abeilles, voler confusément autour de leur nouvelle Reine.

LA SANTE'.

Vous me faites-là une peinture d'une Cour charmante.

LE SOMMEIL.

Ce n'est pas tout, la Raison en

entrant dans la Teste, trouve d'abord toutes les Idées, qui sont les Habitans de cét Empire, rangées & distinguées, comme il plaît à la Reflection d'en ordonner; & autant que le peut permettre, une multitude innombrable & un attirail infini, dans un aussi petit terrain que celuy de la Memoire.

LA SANTE'.

Que vous me donnez de curiosité!

LE SOMMEIL.

Toutes ces Idées sont par Pelotons, semblables à la grappe d'un Exain d'Abeilles. Chaque Peloton est composé des Idées d'une mesme espece ou approchante, & tous ensemble sont rangez en l'air en forme d'Arc-en-Ciel; ce qui forme un des plus beaux spectacles du monde. Comme toutes ces Idées se repaissent du plaisir de voir leur Reine, elles s'efforcent toutes

d'occuper la ſuperficie de leur Peloton, & les mouvemens qu'elles font pour en venir là, cauſent une diverſité fort réjoüiſſante.

LA SANTE'.

N'eſt-ce que depuis que la Raiſon ſe retire dans le Cœur, qu'on la reçoit dans la Teſte, de la façon que vous me le repreſentez? car j'en ay eſté bannie ſi jeune, que tout cecy eſt pour moy une nouveauté.

LE SOMMEIL.

Cela s'eſt pratiqué de tout temps.

LA SANTE'.

Où ſe retiroit donc la Raiſon, pendant que les Songes, ſous vôtre autorité, occupoient la Teſte, & diſpoſoient du Corps?

LE SOMMEIL.

Les avis ſont partagez ſur cela, les uns ont crû qu'elle dormoit, d'autres qu'elle ſortoit du Corps, pour aller viſiter le lieu de ſon

Origine; pour moy je ſuis comme aſſuré qu'elle ſe renfermoit dans l'Entendement, afin de n'avoir aucune part aux deſordres que la partie animale exerce quelquefois ſous mon regne, de concert avec les Songes.

LA SANTE'.

Revenons, je vous prie, à nos Idées. Que font ces petits Mirmidons quand ils aperçoivent leur Souveraine?

LE SOMMEIL.

Ils s'apliquent tous à l'obſerver, & ſuivant qu'elle eſt mélancolique ou enjoüée, ils ſe reveſtent de joye ou de triſteſſe, & cela leur arrive autant de fois que la Raiſon change de face: ſi bien qu'on ne voit en aucun lieu du monde des Courtiſans plus aſſidus.

LA SANTE'.

Que fait la Raiſon en arrivant là?

LE SOMMEIL.

Quelquefois elle fait la reveuë de ses Troupes, ordinairement elle se contente de voir les nouveaux venus, mais ce que je ne puis vous bien exprimer, & qui demande toute vostre attention, est, qu'à peine la Raison est-elle sur son Trône, environnée des Vertus, qu'elles deviennent toutes si resplendissantes, qu'il est dificile d'en soûtenir l'éclat.

LA SANTE'.

Je comprens fort bien que c'est le feu & la lumiere de l'Esprit, qui tiennent lieu de Soleil dans ce petit monde, & que reflechissans sur cette nombreuse Cour, ils la rendent si majestueuse. Mais comment est-ce que la Raison agit dans les choses ordinaires?

LE SOMMEIL.

Soit que la Raison pense en elle-mesme, ou qu'elle fasse paroistre au dehors, ce qui se passe

dans son interieur, elle se sert de deux Ministres. La Volonté en est un, qui preside à la source des nerfs, dans la disposition d'une personne qui jouë du Clavessin: Et l'autre est la Memoire qui remuë d'une vitesse inconcevable les Idées qui sont par Pelotons. Cela supposé, quand la Raison agit, elle doit estre considerée comme faisant un recit de Musique, dont la Volonté & la Memoire font l'accompagnement. Par ce moyen, quoy que la Raison exprime, la partie du Corps qui a le plus de rapport à cette pensée, en est aussi-tost avertie par la Volonté, qui en touche les Nerfs. Et s'il y a quelque chose dans le passé qui quadre à cette pensée, la Memoire en rend les Idées presentes, que les Vertus tournent en tout sens, pour les mettre dans leur vray jour. Si bien que chacun a part au spectacle, &

rien n'eſt mieux concerté.

LA SANTE'.

Mais comment la Memoire peut-elle rendre preſente une Idée, qui eſt confonduë avec un million d'autres?

LE SOMMEIL.

De la meſme façon que dans une Armée rangée en bataille, il n'y a que le Soldat qu'on appelle qui réponde, ou ſes Voiſins pour luy.

LA SANTE'.

Vous me parlez-là d'une harmonie fort ſinguliere.

LE SOMMEIL.

Mais fort juſte. Car le Jugement qui bat la meſure, marque les déterminations de la Raiſon, qui ſont comme les fins de cadence, dans la Muſique ordinaire; à quoy l'Organe de la voix qui eſt au deſſous, répond de temps en temps, accompagnée du geſte des mains & du mouvement des

yeux; qui tous enſemble tiennent lieu de Chorus, dans cette eſpece d'Opera.

LA SANTE'.

Cela eſt d'une grande diſcution?

LE SOMMEIL.

Point du tout. Ce Manege ſe fait en un inſtant, & tous ces mouvemens ſont plus promts que les Eclairs.

LA SANTE'.

Les choſes s'executent-elles toûjours avec toute la juſteſſe & la promtitude que vous dites?

LE SOMMEIL.

Il eſt bien dificile dans une grande Symphonie comme celle-cy, qu'il n'y ait ſouvent quelque choſe de diſcordant. Il arrive meſme quelquefois que tout y eſt faux, à commencer depuis la Raiſon, juſqu'à l'Organe de la Voix; Mais quand le mal n'eſt pas de durée, cela ne paſſe que

pour une broüillerie, dont on ne s'alarme point dans les grandes Cours, parce qu'elles y ſont ſujettes.

LA SANTE'.

Mais quand ces broüilleries continuent?

LE SOMMEIL.

Tout eſt déconcerté, & l'Eſtat eſt en danger.

LA SANTE'.

Quelle eſt la cauſe de ces contretemps, & que fait-on pour les eviter, & pour en arreſter le cours?

LE SOMMEIL.

Ces grands deſordres n'arrivent guere, que lors que la Raiſon eſt entraînée par la violence de quelque paſſion dominante, qui partageant avec elle l'autorité Souveraine fait ſoufrir l'Eſtat, & le met ſouvent en danger, c'eſt ce que vous avez vû, tant que la Prevention a eſté en credit.

LA SANTE'.

Que les Vertus n'arreſtent-elles ce deſordre à ſa ſource? car ce n'eſt que pour cela qu'elles ſont données à la Raiſon?

LE SOMMEIL.

Y a-t-il quelqu'un qui execute preciſément ce qui luy eſt ordonné? Quoy que la Sageſſe tienne les Vertus attachées les unes aux autres, pour leur impoſer la neceſſité de ne ſe hauſſer, ni baiſſer; il eſt pourtant difficile, quand certain objet ſe preſente devant certaine vertu, qu'elle ne prenne le change. C'eſt ce qui fait que la Liberalité s'eſtend quelquefois juſqu'à la Profuſion, & que l'Oeconomie touche ſi ſouvent à l'Avarice.

LA SANTE'.

Qui arreſte donc ces mouvemens impetueux?

LE SOMMEIL.

Les grandes Vertus, qui ont le talent de se rectifier, l'une par l'autre; la Justice tempere la Force; la Prudence modere le Courage: & la Raison mesme, a la Reflection qui la conseille. Outre cela, la Pudeur a l'inspection sur toutes les Vertus, avec pouvoir de mettre en arrest, celles qui tombent en faute, les livrant à la Confusion, qui est une Geoliere impitoyable, qui les expose à la Honte sous un voile de pourpre, qui est parmy les Vertus, un suplice tres-sensible.

LA SANTÉ.

Que faudroit-il que la Raison fit, pour ne point tomber dans ces embarras?

LE SOMMEIL.

Qu'elle fût indifferente, & qu'elle ne s'appuyast que sur la Simplicité & la Sincerité; Qu'el-

ſe prît la Verité pour guide, & qu'elle ne retournaſt point en arriere pour éviter l'afreux regard du Repentir. Qu'en parlant, le Cœur fût ſur les lévres, & que la Bonne-foy, ſe fit voir avec Elle, & avec Luy; comme une caution qui répond de tout, & qui les autoriſe tous deux.

LA SANTE'.

J'admire tout ce que vous me dites; mais je ne comprens pas, qui peut vous en avoir tant apris?

LE SOMMEIL.

Je tiens cecy de la Reflection, à qui j'aide ſouvent à mettre par ordre, ce qui ſe paſſe dans les aſſemblées dont elle garde les Archives. C'eſt ce qui fait que je demeure avec elle, juſqu'à ce que la Raiſon paroiſſe, & qu'elle ſe ſoit rangée dans la Teſte avec toute ſa ſuite, comme je viens de vous le dire.

LA SANTE'.

Si je l'ay bien compris, je croy voir une foule d'Acteurs, qui rempliſſent la Scene d'un ſuperbe Theatre, & qui attendent avec impatience qu'on ait levé la toile pour commencer leur rôlle.

LE SOMMEIL.

C'eſt cela preciſément, car auſſitoſt que l'Oeil ouvre la paupiere, ils commencent à joüer, & je diſparois.

LA SANTE'.

Encore que je croye cela au pied de la lettre, je n'oſerois m'en vanter, car ce qui vient de voſtre part, eſt ſujet à paſſer pour des rêveries; parmi les gens éveillez.

LE SOMMEIL.

Que vous importe, quoy qu'on en puiſſe croire? la Verité n'a pas beſoin d'Aprobateurs; Mais je

ne comprens pas à mon tour, ce qui vous a porté à me faire tant de queſtions; vous ne m'aviez jamais paru fort curieuſe.

LA SANTE'.

Ne vous en eſtonnez pas, tant que vous n'avez point parlé de vous défaire de moy, vous me teniez lieu de toutes choſes. Preſentement que vous me faites paſſer en d'autres mains, je ne veux pas qu'on puiſſe vous reprocher que vous ne m'ayez rien apris. Dans la verité, je ſuis fort ignorante. Je n'aime point la Science qui demande de l'Eſtude, & quand je n'ay point à me deffendre de l'Intemperance & de la Medecine, je ne ſonge qu'à la joye & aux plaiſirs. Il n'en ſera plus de meſme à l'avenir. J'ay déja mille queſtions à vous faire, au ſujet de la Raiſon & de ſa Cour, que je veux connoiſtre.

LE SOMMEIL.

Vous pourrez dés aujourd'huy ſatisfaire voſtre envie. Je ſay qu'on vous mandera là haut, & que la Raiſon s'eſtendra ſur vos loüanges. Elle a meſme reſolu, pour vous bien regaler, de confondre les Medecins en voſtre preſence, afin de vous vanger de tout le mal qu'ils vous ont fait.

LA SANTE'.

Si leur défaite en vaut la peine, nous en triompherons ce ſoir. Mais ne vous appercevez-vous pas que nous entrons dans un air bien chaud, & bien agité?

LE SOMMEIL.

C'eſt que nous ſommes tout contre le Cœur, j'entens même la Raiſon qui luy parle. Comme l'entrée m'en eſt defenduë, arreſtons-nous un moment, je vous prie, à les écouter.

LA SANTE'.

Je ne demande pas mieux.

Suite d'un Dialogue de la Raison & du Cœur.

LA RAISON.

En effet, on ne peut trop bien reconnoiſtre, le bon office que nous a rendu le Sommeil d'avoir protegé la Santé dans un temps, où je la perſecutois à outrance à force de bonne chere; & de ce qu'il veut bien nous la rendre, aujourd'huy qu'il ne nous manque plus qu'Elle pour noſtre felicité; Que pourrions-nous faire par le Sommeil, en reconnoiſſance d'un ſi grand ſervice?

LE COEUR.

Comme le Sommeil a donné retraite à la Santé, pendant les dereglemens du Corps, propoſons à la Santé de rendre la pareille au Sommeil, quand le Corps le fuït. Comme ils s'aiment tendrement, je ne doute point qu'ils n'acceptent ce parti avec joye.

LA RAISON.

Si cela eſt, pour les rendre inſeparables, marions-les enſemble.

LE COEVR.

Cette propoſition ſeroit admirable, s'il s'agiſſoit de les punir, & non pas de les recompenſer. Croyez-moy, le joug n'eſt ſupportable à perſonne ; le plus beau Palais du Monde, dont la ſortie nous eſt defenduë, eſt une Priſon plus affreuſe qu'un Cachot, dont la porte eſt ouverte. L'amour ne veut point d'autre contrainte, que celle qu'il s'impoſe.

LA RAISON.

Hé bien! Je conſens que l'Amour les lie de ſes plus forts nœuds, aux conditions que le Sommeil & la Santé ſe voudront preſcrire. Mais ſi j'en ſuis cruë, le Sommeil & la Santé ne feront plus qu'une meſme choſe, que le Corps reverera ſous deux noms diferens.

LE COEUR.

C'eſt à dire que de jour ils paroiſtront ſous le nom de la Santé, & qu'on les reverera ſous ce nom, tant que les yeux ſeront ouverts. Mais du moment que les Paupieres ſeront fermées, on ne conſiderera plus en eux que le Sommeil.

LA RAISON.

Agencez cela comme vous voudrez, je ſuis preſſée de partir: je laiſſe à nos Amans cette porte libre, & vas ſortir par l'autre; ma preſence n'accommode pas toûjours ceux qui s'aiment éperduëment, je ne veux point les contraindre. Recevez-les, comme vous avez accouſtumé de recevoir ce que vous aimez le mieux.

LA SANTE'.

Voilà la parfaite explication de mon Songe, pour faire que de ma part il n'y manque rien, que je vous couvre de mon voile.

LE SOMMEIL.

Voſtre Songe veut encore que nos bras & nos mains ſoient les liens, & les chaînes qui nous rendent inſeparables.

LA SANTE'.

Ajoutez pour comble de felicité, que le Cœur en nous recevant, nous étreint & nous unit plus fortement, que tous les nœuds de l'Amour enſemble.





DIALOGUE ONZIE'ME.

Toutes les parties du Corps de l'Homme, ſont censées eſtre rëünies icy ſous le nom du Malade, qui garde ce nom à l'égard du Medecin, qui ne le croit pas guery.

LE MEDECIN.
LE MALADE.

LE MEDECIN.



UE voy-je dans ce baſſin? Que d'impuretez? Que de corruptions? Je ſavois fort bien que vous ne m'échaperiez pas! A la fin je vous tiens, & vous voila où je vous demande.

LE MALADE.

Et moy auſſi.

LE MEDECIN.

Vous avez raiſon, Voyez-vous cét Orangé ferugineux, que je touche du bout de ma houſſine. C'eſt la propre ſubſtance de la veſcicule du Fiel; Que cette noirceur délayée qui eſt à coſté, nous aſſure bien de la deſopilation de noſtre Ratte. Vous devez eſtre bien aiſe?

LE MALADE.

Auſſi ſuis-je.

LE MEDECIN.

Et fort ſoulagé?

LE MALADE.

Aſſurément.

LE MEDECIN.

Aprés avoir bien tourné & retourné ce grand amas de matieres recuites, & de glaires ſanguinolentes & conglutinées, je conclus, qu'il ne faut plus s'étonner ſi nos Reins & nos Viſceres, eſtoient

ſi fort engagez ; Nous voila, nous voila , Graces à la Medecine, dans le grand chemin d'une promte gueriſon ; Ettrois ou quatre petites Potions ſubſequentes & diverſifiées, ſuivant les occurrences du temps & de la maladie, nous vont découvrir le fonds du ſac, & nous rendre maiſtres de la tenacité de ce Meſentere. Hé bien, pauvre Cacochime, qu'en dites-vous ? Voudriez-vous avoir toutes ces ordures & ces poiſons dans le Corps ?

LE MALADE.

Non, je vous jure, & c'eſt pour cela que je ne les ay pas pris.

LE MEDECIN.

Vous n'avez pas pris la Medecine que je vous ordonnay hier, pour ce matin?

LE MALADE.

Non.

LE MEDECIN.

Quoy non? Ce que je voy eſt donc l'effet du Lavement du ſoir, & du Julep que vous priſtes en vous couchant? Car ce dernier trouvant la Nature ébranlée par le premier, peut fort bien avoir expulſé ces loüables matieres; En ce cas là vous auriez bien fait de ſuſpendre voſtre purgation; encore que je ſente dans ce bas ventre grande plenitude.

LE MALADE.

Contez que je n'ay rien pris du tout, & toutes ces Medecines, ces Juleps, & ces Lavemens, dont vous parlez; au ſortir des mains de l'Apoticaire ont eſté jettez dans le baſſin de cette Chaiſe; il ſeroit inutile de vous dire l'effet que cela a produit, aprés le détail que vous en venez de faire.

LE MEDECIN.

Qu'eſt-ce que j'entens? Qui peut vous avoir empoiſonné l'Eſprit, au point d'avoir eu la penſée d'oſer attenter contre mon Ordonnance?

LE MALADE.

Demandez-moy plûtoſt qui m'a donné un préſervatif contre vos poiſons. Car ſachez que je ne pretens plus à l'avenir donner à corps perdu à travers les Saignées & les Medecines ſans connoiſſancē de cauſe.

LE MEDECIN.

Ha! Je commence à ſentir qu'il y entre icy de l'Alquimiſte, de l'Empirique, & du Charlatan. Nous verrons, nous verrons dans la ſuite comme vous vous en trouverez, & vous ferez trop heureux, aprés cette Eſcapade de recourir à nous, quand ces ignorans Bourreaux vous auront mis ſur le bord de la foſſe.

LE MALADE.

Ils disent la mesme chose de vous, & avec justice; Car il est certain que depuis que la Faculté est convaincuë que ces prétendus Empiriques font vivre ceux qu'elle avoit condamné à mourir, vous avez * arresté entre vous, de ne plus abandonner vos Patiens, que vous ne leur ayez donné, comme on dit, cent coups aprés leur mort; Et ce qui est de cruel, c'est que vous executez cette charitable resolution.

LE MEDECIN.

D'où vient cette belle humeur? Sans doute que vous avez mis le nez dans le livre de quelque * faux frere, qui aura eu la lâcheté de mettre en langue vulgaire, quelques secrets de nostre Art.

* Arresté de la Faculté fait au sujet de M. LAB. S. qui avoit gueri une personne de qualité, abandonnée des Medecins.

* Le Medecin charitable, & autres.

Mais patience. Vous n'estes pas encore où vous pensez. Si j'en suis crû, la Faculté inventera un nouveau Jargon, où personne ne verra goûte; aprés quoy il nous sera permis de nous venger de qui nous voudrons.

LE MALADE.

Cela ne sufira pas, si vous n'ajoûtez à ce nouveau Grimoire, une Declaration qui enjoigne à tout le monde, de se servir d'un Medicament que vous seuls pourrez distribuer. Pour estre encore plus asseurez de vostre vengeance, & pour contenter en mesme temps vostre avarice, proposez de mettre la Pharmacie en parti : En sorte qu'on ne puisse plus acheter de remedes que chez les Apoticaires, qui auront un Tableau devant leur Boutique, où on lise en grosses lettres d'or.

BUREAU
DE LA FACULTÉ
DE MEDECINE;
POUR LA DISPENSATION
DE TOUTES SORTES
DE PURGATIFS, VOMITIFS,
SUDORIFIQUES, DIURETIQUES,
ANODINS, &c.

LE MEDECIN.

Courage ! Quand les Enfans ne peuvent cüeillir les Noix, ils y jettent des pierres. Je ne veux pour rabatre ce caquet. qu'une legere Fluction. ou le moindre ressentiment de Fiévre. En attendant reformez vostre plaidoyer, si d'autres que moy vous entendoient, on se moqueroit de vous.

LE MALADE.

J'en doute. Mais quand cela arriveroit, j'aurois compassion de ceux qui seroient dans l'erreur où j'ay esté. Il y a si long-temps que les Medecins se joüent de moy, qu'il me doit estre permis de railler d'eux à mon tour. Toutes ces découvertes & ces démonstrations du Bassin m'ont fait rire ; aussi quand je vous entens consulter tous ensemble, je croy voir les Quinze-Vingts, qui tirent au blanc.

LE MEDECIN.

A la fin, trop c'est trop, si je vous abandonne à vostre Sens-reprouvé, que deviendrez-vous pauvre malheureux, qui ne connoissez ni la qualité des Alimens, ni la quantité qui vous convient, ni le temps qu'il les faut prendre? Qui ne prevoyez non plus qu'u-

ne Beſte les maux qui vous menacent: & ignorant l'uſage des précautions, qui en peuvent détourner le cours ; vous ſeriez expoſé à chaque moment à toutes ſortes de maladies, ſans noſtre prévoyance.

LE MALADE.

Comment oſez-vous, vous vanter de pronoſtiquer l'avenir, vous qui ne devinez pas ce que vous voyez, touchez & ſentez. C'eſt bien à vous à parler de Précaution. Vous qui la rendez ſi ſouvent perilleuſe & mortelle.

LE MEDECIN.

Tout beau, vous dis-je, arreſtez-vous.

LE MALADE.

Non: le moindre des Animaux en fait plus que vous, ſur le fait de ſe précautionner & de ſe nourrir: car ſans uſer d'autre conſeil, que de ſon Gouſt & de ſon Odorat, il évite ce qui luy

eſt contraire, & s'attache à ce qui luy eſt bon: Supoſé meſme qu'il luy arrive de prendre plus de nourriture en un temps qu'en un autre; il en eſt quite pour eſtre un peu plus de temps ſans y retourner.

LE MEDECIN.

Mais cét Animal tombe-t-il malade, il meurt comme une Beſte, ſans aucun ſecours?

LE MALADE.

Au contraire, pour peu qu'il ſoit indiſpoſé, il ſe tient en repos, & ceſſant de manger il s'abandonne à la Nature; qui n'eſtant point traverſée par les Medecins, ni interrompuë par leurs remedes, le guerit, ſans douleur aiguë: & le fait paſſer de la naiſſance à la vieilleſſe ſans grande infirmité.

LE MEDECIN.

Je ſuis bien-aiſe de voir l'homme ſe ranger avec les Beſtes, &

ſoûmettre ſa Raiſon à leur Inſtinct.

LE MALADE.

Ne le prenez pas là; Je ne croy pas eſtre plus habile pour la conſervation de mon corps, que les Animaux le ſont pour la conſervation du leur. Si leur Raiſonnement eſt court, il eſt ſolide: & ſi le noſtre eſt plus eſtendu, il eſt plus chancelant. D'où je conclus, que s'il y a moins de rouës à leur Horloge qu'à la noſtre, elle n'en eſt que plus juſte; & toutes nos Sonneries & nos Réveille-matins, nos Minutes & nos Secondes, avec le lever & le coucher des Aſtres, ne ſervent qu'à nous déregler.

LE MEDECIN.

Avoüez qu'il y a bien du déreglement dans voſtre Tymbre; Il faut de toute neceſſité vous ſaigner * *Cito, Cito,* alternativement

* Toſt, toſt.

du pied & du bras, sans interruption.

LE MALADE.

Si la chose est si pressée, vous eussiez plûtost fait de dire des quatre * Arhes.

LE MEDECIN.

Vous riez, mais je ne ris pas: Et si ce n'est pas assez de vous saigner du bras & du pied, nous vous seignerons à la gorge, à la langue, & par tout où l'envie nous en prendra.

LE MALADE.

On a bien raison de dire qu'il vaut mieux faire ce que pratiquent les Medecins, que d'executer ce qu'ils ordonnent.

LE MEDECIN.

Voila un prurit de Langue, qui marque certitude de détractation d'Organe, & un grand panchant à un promt transport. Pour aller au devant de cette volubilité de

* Jambes, *terme de Mar-schal.*

Langue, & de cette frequence de Pouls, procedons par voyes prontes & ſpecifiques. Viſte donc qu'on coure au premier Chirurgien, qu'on chaufe de l'eau, qu'on prépare des bandes; ſur tout raſons cette Teſte, & apliquons deſſus un Pigeon blanc fendu chaud & palpitant, avec toute ſa plume, pour fortifier la débilité de ce Cerveau.

LE MALADE.

Si ce dernier remede eſt bon, il vous convient mieux qu'à moy. Mais c'eſt une choſe étrange que défendant aux autres de faire du bruit auprés des Malades, vous frapiez ſi fort du pied, & ordõniez d'un ton ſi haut des choſes qu'on ne veut pas faire. Je ſuis ſi fatigué de vous ouïr ordonner, & ſi rebuté de vous obeïr, que je veux commander à mon tour. Taiſez-vous donc, ou je vous feray taire, car je ſuis icy le maiſtre.

LE MEDECIN.

Quelle Petulence! Le monde est renversé. Au feu, Au feu. Où trouverons-nous assez d'eau d'Enufar, & de sel de Saturne, pour arrester le boüillonnement & l'effet vescence d'un Sang & d'une Bile, qui jettent feux & flâmes de tous costez. Tost, tost des Acides pour domter ces Alcalis; Viste, qu'on prépare un bain de Fraye de Grenoüilles à la glace, pour joindre les remedes Topyques aux internes. Qu'on ait sur tout des Veaux & des Agneaux, car cecy ne se passera pas sans Transfusion.

LE MALADE.

Peut-on dire plus d'extravagances en moins de mots?

LE MEDECIN.

Que d'eau de Veau & de Poulet, nous ferons passer à travers ce Corps, sans conter les Emulsions, les Aposemes & les Som-

niferes, qui precederont l'usage du jus de Cerfeüil & du petit lait, avec la Fumeterre.

LE MALADE.

Si on en croit une secte de Medecins, toutes les maladies nevien-nent que de chaleur, & n'ont besoin que de saignées & de rafraîchissemens. Consultez-en d'autres, ils vous diront que ces mesmes maladies ne procedent que d'extinction d'Esprits; & que bien loin de saigner, il faut fortifier & augmenter la Chaleur-naturelle. Ceux-cy ordonnent du Vin, des Cordiaux, de forts alimens, & de respirer un grand air. Ceux-là vous coupent d'abord les vivres, vous noyent l'Estomac de liqueurs froides, de boüillons sans substance, & vous renferment dans un air étoufé; comme si un rafraîchissement exterieur, estoit plus dangereux que ceux dont ils

nous rempliſſent le corps. Que faire dans ces contrarietez?

LE MEDECIN.

Vous confondez l'Ofencive avec la Defencive. Un Conquerant ne peut ſe ſignaler ſans effuſion de ſang.

LE MALADE.

Il ne s'agit point icy de conqueſte. Je pretens que tout Malade eſt ſur la défencive, & par conſequent qu'il faut imiter ce grand Capitaine, *qui en temporiſant rétablit la Republique.* D'ailleurs, comme le froid eſt le ſymbole de la mort; ne vaudroit-il pas mieux réveiller la chaleur naturelle que de la diminuer & de l'éteindre? Du moins je me trouve ſi bien de cette maxime que je veux demeurer comme je ſuis.

LE MEDECIN.

En quel eſtat croyez-vous eſtre?

LE MALADE.

Je vous le demande?

LE MEDECIN.

Comment le puis-je ſavoir, ſi vous ne me le dites ?

LE MALADE.

Vous n'en ſavez donc pas tant qu'un Mareſchal, qui traite les Chevaux, ſans qu'ils faſſent le recit de leurs maladies?

LE MEDECIN.

Fi, fi, n'avez-vous point de honte de dire de ſi grandes pauvretez. Je ſerois plus Inſenſé que vous, ſi je relevois cette vieille impertinence.

LE MALADE.

Laiſſez ces termes mépriſans à vos Phyſiciens, d'où on les a pris. On ne s'en doit jamais ſervir qu'à dire, Phy, Phy, de la Medecine, & de tout ce qui la concerne.

LE MEDECIN.

Ha, treve de Quolibets, je ne

me paye point de Balivernes, mais de ſolides raiſons. Dites-moy donc ſérieuſement ſi vous le ſavez, ce que c'eſt que Nature & Maladie, vous qui vous mélez d'en vouloir diſcourir. Car je veux vous confondre, au point de n'avoir pas le moindre petit mot à dire.

LE MALADE.

Il eſt bien aiſé de vous contenter. La Nature & la Maladie ſont deux Chefs de partis contraires. Vous tenez pour la Maladie, & moy pour la Nature. Vous combatez pour la Mort, & moy pour la Vie.

LE MEDECIN.

Quoy je tiendrois pour la Maladie, moy qui fais conſiſter la Medecine à luy faire la guerre?

LE MALADE.

Appelez-vous faire la guerre à la Maladie, de choiſir le temps que la Nature eſt aux priſes avec

elle, pour vous acharner sur celle-cy, luy ostant son sang quand elle demande des forces, & luy donnant des poisons à combattre, lors qu'elle succombe sous son aversaire. Ajoutez à cela que si dans le fort de cette guerre, la Nature dispose les choses à pouvoir reprendre haleine; aussi-tost vous Vantousez, Scarifiez, Sondez, Clysterisez, & faites tant que la Victoire qui panchoit vers la Nature, se tourne à la Mort.

LE MEDECIN.

Et que faites-vous, vous autres pretendus Partisans de la Nature?

LE MALADE.

Comme nous n'avons point la vanité de luy rien ordonner, nous nous contentons de luy envoyer les secours qu'elle demande, & sans nous embarasser si l'Ennemy est dans le sang, ou dans les humeurs, quand nous avons bien

fortifié la Nature, nous sommes certains qu'elle triomphera du mal, parce qu'il n'y a que les forces de la Nature capables de domter les maladies.

LE MEDECIN.

Qui en doute? Aussi ne tendons-nous qu'à ménager les forces du Malade, pour le faire venir * ***gradatim*** à la Santé.

LE MALADE.

Cependant vous pratiquez tout le contraire. Les Medecins sont-ils appelez au commencement d'une maladie; ils viennent prevenus, que la Ville n'est remplie que d'ennemis; & dans cette pensée, ils font main basse en entrant sur tout ce qu'ils rencontrent, sans distinguer le bon du mauvais, ni l'innocent du coupable. Comme ils n'aspirent qu'à une entiere evacuation de la place, quand ils en sont venus à

* Par degrez.

bout, ils crient Ville gagnée, s'imaginant qu'il leur ſera auſſi aiſé de la rétablir avec de nouvelles Colonies, qu'il leur a eſté facile d'en chaſſer les vieux Habitans. Mais la terre des Cimetieres ſe leve en jugement contre ces mortelles pratiques.

LE MEDECIN.

Je voy bien que vous ne ſavez pas de quel bois ſe chaufent les Medecins, ſi vous les connoiſſiez mieux vous n'en parleriez pas comme vous faites.

LE MALADE.

Je les connois ſi bien, que je vous en feray, ſi vous le voulez, le Portrait en deux mots.

LE MEDECIN.

Voyons.

LE MALADE.

Ce ſont des gens payez, pour entretenir de fariboles, le Malade qui les appelle, juſqu'à ce que la Nature

Nature le gueriſſe, ou que les Remedes le tuënt.

LE MEDECIN.

Vous eſtes fou au ſuprême degré, & vous ne pouvez plus, ſans miracle, guerir de voſtre freneſie.

LE MALADE.

Je n'ay rien à craindre de ma maladie. Mais j'aurois beaucoup à aprehender des Medecins, ſi j'eſtois aſſez fou pour m'y fier davantage. Nommez donc comme il vous plaira la diſpoſition où je ſuis, je n'en veux point ſortir.

LE MEDECIN.

Voila la marotte du jour. Mais dites-moy, Pourquoy en voulez-vous tant aux Medecins?

LE MALADE.

Je n'en veux qu'à leur pratique. Je ne puis ſoufrir qu'ils en impoſent inſolemment aux Eſprits cre-

dules, & que ſous le voile de la Nature, ils ſuivent une tradition fautive, qui leur fait ordonner les meſmes choſes dans toutes les maladies, ſans avoir égard au Sexe, à l'Age, au Temperamment, au Climat ni à la Saiſon; & qui ſe confians ſur ce que la Chancellerie ne les oblige point à prendre de Cire, ils tuënt indiferemment amis & ennemis.

LE MEDECIN.

Vous nous croyez donc ſans conſcience?

LE MALADE.

Non pas tout-à-fait; mais il en pourroit bien eſtre de vos Conſciences, comme des Chiens à qui vos Anatomiſtes coupent les *Nerfs recurrans de la gorge pour les empeſcher d'aboyer.

* C'eſt une experience fort ordinaire.

LE MEDECIN.

Vous concluez de là qu'il en eſt de la Faculté, comme du * Vieux de la Montagne, & de ſes Aſſaſſins: Je veux dire qu'Elle éleve ſes Enfans, ſi ce n'eſt pour ſe défaire de tout le monde, que c'eſt du moins dans la veuë de tuer methodiquement toutes nos Pratiques.

LE MALADE.

Non, je ne croy pas que vous les tuïez de deſſein formé, voſtre volonté n'a pas tant de part à ces meurtres, que voſtre ignorance; & on eſt perſuadé qu'il ne tient pas à vous, que vos Pratiques & leurs Infirmitez ne ſoient immortelles.

LE MEDECIN.

A vous entendre, on diroit que les Medecins n'ont jamais gueri perſonne?

* C'eſt une Hiſtoire fort connuë, dont il eſt parlé dans les Croiſades.

LE MALADE.

Auſſi ne ſont-ils pas faits pour guerir les Malades, mais pour conſoler ceux qui ſurvivent le mort.

LE MEDECIN.

Si pourtant il en falloit venir à une guerre ouverte contre les Heretiques en Medecine, comme vous, je ne demanderois pour les terraſſer, que d'eſtre accompagné de ceux qui doivent leur vie à ma ſcience, & à mes ſoins.

LE MALADE.

En cét eſtat, je vous tiendrois ſi mal accompagné, que je ferois conſcience de mener avec moy un Second. Parce que les loix de l'honneur, ne veulent pas qu'on ſe batte deux contre un.

LE MEDECIN.

De l'air dont vous parlez, je voy bien qu'il ne tiendra pas à vous, qu'on ne nous banniſſe une ſeconde fois de la Republique.

LE MALADE.

Cela ne feroit pas à faire, si on souhaitoit à present, comme on faisoit alors d'avoir des Familles nombreuses en Enfans. Mais comme on n'estime heureux aujourd'huy, que ceux qui n'en ont guere, & que vous contribuez beaucoup à parvenir à cette felicité; on vous regarde comme un mal necessaire: Aussi la mode veut-elle que chacun meure aujourd'huy de vostre façon. Pour surcroist de bonne fortune, les morts qui devroient vous prendre à party, ne sont point vindicatifs; & la Veuve & l'Heritier qui envisagent plus la succession, que la vengeance, vous laissent vivre en repos.

LE MEDECIN.

Voila nostre procés fait & parfait, & il ne manque plus pour nous pendre, que quel-

qu'un qui en vouluſt faire la dépence. Mais avez-vous oublié cette belle Sentence * *Honora Medicum propter neceſſitatem.*

LE MEDECIN.

Non. Et pour preuve de cela, c'eſt qu'en Grec *Honorer un Medecin*, c'eſt le payer, ce que j'ay toûjours fait pour vous confirmer dans voſtre Aphoriſme * *Dat Galenus opes.* Mais n'avez-vous pas remarqué auſſi dans le meſme endroit, où vous avez pris voſtre belle Sentence, que le Seigneur aprés avoir promis une longue vie à ceux qu'il aime, ajoute que pour ſe vanger de celuy qui l'ofence, il le fera tomber entre les les mains des Medecins ?

LE MEDECIN.

Aſſurément, afin que le Medecin luy rende le bien pour le mal.

* Honore le Medecin pour la neceſſité.

* Gallien donne les richeſſes.

LE MALADE.

Si vous en croyez pourtant un * grand Commentateur sur ce passage, il vous soûtiendra qu'il en est d'une maladie comme d'une procedure criminelle; Que le Malade en cette occasion, est le Patient, Que les Instrumens de Chirurgie & les Potions de l'Apoticaire sont les aprests de la Torture & de la Question; Que le Seigneur est le Juge, & le Medecin le Bourreau.

LE MEDECIN.

Ces Docteurs s'imaginent qu'il en est des Livres qu'ils commentent, comme du son des Cloches à qui on fait dire tout ce que l'on pense.

LE MALADE.

Je pourois pour defendre ces Autheurs, vous accabler d'un nombre infini d'exemples incon-

* Corn. à Lapide, Ecclesiasticus c. 38. 15.

testables. Mais je me contenteray de ces deux Vers.

* *Carnificum periere manu Rex Anglus & uxor,*
Sustulit hunc Cromwel, sustulit hanc Medicus.

LE MEDECIN.

Voila des citations dignes de vostre emportement. Il faut avoüer que les Medecins sont bien à plaindre : Quelques Miracles qu'ils puissent faire, ils s'attirent toûjours plus de blâme qu'ils n'acquierent de loüange, tant l'homme est naturellement injuste & ingrat. Quelqu'un tombe-t-il malade? On nous envoye querir avec empressement, & on nous reçoit en triomphe. Est-on gueri? On nous renvoye, & on nous

* Le Roy & la Reine d'Angleterre sont morts par la main des Bourreaux. Cromwel en fit mourir l'un, & le Medecin l'autre.

fuït, comme des miſerables, & ſouvent ſans nous payer. Si bien qu'aprés nous avoir reveré dans le commencement de la maladie, comme des Demi-Dieux, on nous regarde comme des Demons dans la convaleſcence.

LE MALADE.

Je ne demeure pas d'accord que vous ſoyez ſi fort à plaindre que vous le dites. Au contraire, je ne vois point de profeſſion plus heureuſe que celle des Medecins. Tuent-ils quelqu'un? La terre couvre auſſi-toſt leur crime; La Nature ſauve-t-elle un Malade de leurs mains? Ils s'en font honneur; & le Soleil éclaire leur pretenduë victoire.

LE MEDECIN.

Quelle injuſtice! Pouvons-nous guerir tout le monde? les Hommes ſont-ils immortels?

N'y a-t-il pas des maladies incurables? des morts subites, où on ne peut arriver à temps, & encore moins les prévoir. Que faire * *Contra vim mortis, non est Medicamen in hortis.*

LE MALADE.

C'est vostre negligence, & non pas la maladie qui est incurable; si vous aviez bien estudié les Anciens & les Modernes, qui ont esté chercher la Nature, jusques dans son centre, vous conserveriez la Santé de ceux à qui vous ôtez la Vie; mais vous estes si opiniastres que vous aimeriez mieux mourir, que de soufrir l'usage d'un remede, dont Hypocrate & Galien n'auroient point parlé.

LE MEDECIN.

Ce sont encore de bons ignorans, que ces Chercheurs de

* Il n'y a point de remede dans les Jardins, contre la force de la mort.

Nature. Il n'y a pas un de ces Soufleurs qui n'ait plus de millions en teste, que de Sous en bourse. Aussi ne voyent-ils point de Malade, qu'ils ne s'imaginent que le Corps du Patient est un Fourneau ; son Cœur un Creuset ; son Sang & ses Humeurs le Soufre & le Mercure ; & se servans en toutes occasions de leurs Poumons, comme de Souflets ; ils pretendent à force de babil, vous persuader que rien n'est plus aisé que de faire le Grand-Oeuvre ; & si on ne les en veut pas croire, ils vous demandent un Escu pour avoir du pain. Je suis si fatigué de leurs impertinences & de vos folies, que je n'en veux pas oüir davantage. Aussi bien mes autres pratiques ont-elles besoin du temps que je pers icy. Je crains sur tout pour des Convalescens afamez, dont le violent appetit pourroit bien nous joüer un mau-

vais tour. Les rechutes ſont pires que le mal.

LE MALADE.

Ne vous tourmentez pas, vos Malades ſoufrent moins en voſtre abſcnce, que lors que vous leur faites tirer un pied de Langue, & que vous leur preſſez les Hypocondres. A l'égard de vos Convaleſcens, vous arriverez aſſez toſt, pour leur confirmer, comme la nouvelle la plus importante du monde, qu'ils auront à diſner le *petit* Potage que vous leur promiſtes hier ; à quoy vous ajouterez par une grace ſinguliere, la permiſſion de ſuccer & de machonner de *petits* os de Veau, ou de Poulet boüilli. Et pour comble de faveur, qu'ils auront au deſſert une *petite* demi-pomme cuite, ou un *petit* jus de Pruneau, accompagné d'une tranche legere d'un *petit* Biſcuit. Tout cela

prononcé d'un ton goguenard, & d'un fouris matois, qui n'eft fuportable qu'à une Nourice, qui fe radoucit, pour plaifanter avec fon Marmot.

LE MEDECIN.

Je voudrois bien favoir, vous qui faites tant le capable, ce que vous voudriez qu'on ordonnaft à un Convalefcent?

LE MALADE.

De manger à fa faim, & de boire à fa foif de ce qu'il aime le mieux, quand mefme il luy feroit contraire, faifant mettre à table avec luy, le Gouft, l'Apetit, & la Fiévre-mefme.

LE MEDECIN.

Ce feroit le moyen d'en faire mourir plus que nous n'en tüons, mefme à voftre conte.

LE MALADE.

Pardonnez-moy. Car je ne tiendrois pas un Malade au filet, durant tout le cours de fa mala-

die, comme je le laisserois boire & manger, il ne tomberoit pas dans cette faim canine, qui devore vos Convalescens, & si par hazard, il faisoit quelque petit excés, il luy seroit aisé de le reparer par la Patience, l'Exercice, & la Diete.

LE MEDECIN.

Ho, Ho. Que dites-vous de Patience & de Diete, * *Est arcanum non revelandum.*

LE MALADE.

Et pourquoy ne pas reveler ce secret, s'il est bon. Croyez-moy, fermez vos Escoles de Medecine, ou formez vostre Faculté, sur le modele du Parlement d'Angleterre ; Qu'elle consiste en une Chambre-Haute, qui fasse jeûner & languir de faim, les Mylors & les Riches, qui n'ont que trop mangé, quand ils se portoient

* C'est un secret qu'il ne faut pas reveler.

bien: Et que la Chambre-Basse, destinée au menu Peuple, luy ordonne de boire & de manger de bonnes choses. Faisant de l'Ordinaire du Riche, la Medecine du Pauvre; & composant du Travail & de l'Abstinence du Pauvre, le Regime du Riche. C'est l'unique moyen de faire de belles Cures, & de vous remettre en credit.

LE MEDECIN.

Ce ne sera pas d'une Teste sans cervelle comme la vostre, que nous prendrons avis de ce que nous devons faire. Songez seulement que vous ne sauriez vous passer de nous; & que si vous ne me faites presentement reparation d'honneur, je vous feray condamner à une amande honorable.

LE MALADE.

De quelle utilité croyez-vous estre à un Malade? Vous estes à

son égard, ce qu'est un Passeport à un Marchand qui voyage, le long d'une Frontiere ennemie; S'il ne trouve personne son Passeport luy est inutile, & s'il trouve un Parti, se confiant sur son Passeport, il se jette estourdiement dans l'embuscade, & il est plustost tué, qu'on ne luy a crié qui vive? Cependant on en est quite, pour dire, que le Mort a tort, que son Passeport estoit suranné, & qu'il ne devoit pas s'y fier temerairement comme il avoit fait.

LE MEDECIN.

Que pretend conclure de là vostre Extravagance?

LE MALADE.

Qu'il en est des Medecins, comme des Garde-foux des Ponts, qui sont inutiles aux Passans qui n'approchent pas des bords.

LE MEDECIN.

Vous estes inépuisable en outrage. Vostre Frenesie toutefois a des Symptomes si singuliers, que je veux l'observer jusques au bout, pour régaler le Public de l'Idée d'une parfaite folie.

LE MALADE.

Je ferois aussi volontiers un Recüeil des Asneries de la Faculté, si sa Tyrannie ne s'estendoit point à forcer ceux qui parlent de la Medecine dans leurs Ecrits, a prendre son attache.

LE MEDECIN.

Pouvoit-elle moins faire pour arrester l'insolence de ceux qui publient que nous ne faisons que Saigner, Purger & Clysteriser.

LE MALADE.

Toutes ces defences n'empes-

chent pas, qu'on ne vous represente tous les jours ſur le Theatre avec l'habit, le viſage, le ton de voix, & la démarche qui vous eſt la plus ordinaire.

LE MEDECIN.

Tout ce que vous dites là, du Theatre, n'eſt qu'une chanſon; nous en avons nous-meſmes fourni les Memoires; & quand vous divulgueriez tout ce que vous en venez de dire, cela nous inquieteroit moins que le ſon des Cloches. Il n'y a que les veritez qui offencent, les Invectives & les Satyres ne peuvent donner d'atteinte à la Science, ni à la Sageſſe, Adieu. Il faut vous rendre le bien pour le mal, je vas vous preparer moy-meſme un Elixir des cinq Ellebores, où je feray entrer l'Agaric. Le tout pour mettre un frein à l'intemperie de ce Cerveau debilité, ſi cela

n'opere ce que j'ay lieu d'en esperer, j'iray des Incurables vous retenir une Chambre aux Petites-Maisons, car vous me faites pitié.

LE MALADE.

Gardez vos Ellebores & vos Petites-Maisons pour ceux qui ont creance en vous. Vous savez qu'une Medecine est mortelle à un Corps sain, & quand je serois aussi agité que vous le dites, le meilleur rafraîchissement, c'est le repos. Je me l'ordonne donc, & le prens. Pour ce qui est de vous, je vous conseille de renoncer à l'Art que vous professez, puis qu'il est defendu de faire un Mestier qu'on ne sçait pas, & vous donnez tout entier à l'Estude de la Nature. Cét avis vaut mieux que tout ce que vous m'avez jamais dit. Je ne laisse pas de vous estre obligé de vostre

compassion. Car c'est une chose rare de faire pitié à un Medecin, Adieu. Une autre fois, vous n'en serez pas quite a si bon marché.



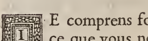


DIALOGUE DOUZIE'ME.

Le Medecin dont on a parlé dans le Dialogue precedent, aprés avoir cherché long-temps la Nature, la trouve parmi des Sauvages, il luy parle, & se range sous ses Loix.

LE SAUVAGE. LE MEDECIN. LA NATURE.

LE SAUVAGE.



I E comprens fort bien que ce que vous nommez *Nature*, est ce que nous appelons *l'Ame-du-Monde*. Mais ce n'est pas à moy à vous tenir conte de tous les pas que vous avez faits sans la rencontrer. Pour avoir

quelque accés auprés d'elle, suis-je en droit de luy faire faire ce que vous voulez ? Vous m'avez demandé à venir dans les lieux où nous avons accoustumé de luy parler, & de la consulter ; Nous y voila. Si la Nature a en horreur, ou vostre personne ou vostre profession, puis-je la forcer à vous répondre ?

LE MEDECIN.

Non. Mais si par hazard ma profession luy déplaît, ce que je ne croy pas, je veux bien m'en défaire. Tenez, voilà ma Robe, mon Bonnet ; & mes Licences de Docteur, qui font toute ma Science, ma Dignité, & mon Patrimoine. Je luy en fais de bon cœur un Sacrifice, & croiray avoir remporté la Victoire ; si elle daigne me parler, aprés avoir triomphé de mes dépoüilles.

LE SAUVAGE.

Que tout cét appareil fastueux, qui vous rendoit si redoutable, est superficiel & leger. Que les Hommes sont aveugles de n'avoir pas aperceu, à travers cét exterieur de Pourpre & d'Hermine, l'inutilité de ce qui estoit dessous.

LE MEDECIN.

Telles que sont ces Dépoüilles, je les quite sans regret, & je les consacre avec joye à la Nature; aprés cela, je ne voy rien qui la puisse empescher de m'accorder ce que je demande. Car nous ne sommes pas si inutiles que vous dites, les plus grands Rois nous recherchent, & nous consultent à tous momens.

LE SAUVAGE.

Tout cela peut estre; Mais je juge par vos discours qu'il faut avant toute chose que je vous donne un coup d'Epingle dans la

Teſte, pour en faire ſortir la preſomption & la vanité, dont elle eſt pleine. Tenez-vous bien.

LE MEDECIN.

Ouf. Vous me bleſſez.

LE SAUVAGE.

Eſcoutez, comme le vent ſort avec violence ! Voyez comme l'air eſt obſcurci des vapeurs que vous exhalez. N'y portez pas la main que toutes ces malignez ne ſoient dehors.

LE MEDECIN.

Helas ! Que je ſuis ſurpris. Je croyois avoir une Teſte: & je ſens que ce n'eſt qu'une Veſcie. Fermez, je vous prie cette ouverture, que je ne m'en aille tout en fumée.

LE SAUVAGE.

Je m'en garderay bien. Voudriez-vous reſſembler à la plûpart des hommes, qui portent des Balons au lieu de Teſtes?

LE MEDECIN.

Non. Je m'aperçois que j'avois besoin de cette operation; mais j'en ſay, qui en ont encore plus beſoin que moy.

LE SAUVAGE.

On vous apprendra à la faire, non ſeulement à la Teſte, mais à la Langue, au Cœur, & ailleurs; car tout le Monde n'a pas le vent en meſme endroit.

LE MEDECIN.

Que je ſuis ſurpris de vous entendre, je croyois tout ſavoir, & je voy que je ne ſay rien.

LE SAUVAGE.

J'attendray à vous loüer de cét aveu ſincere, que vous ayez mis ce bras gauche, & cette jambe droite en liberté. Vous cachez des goufres ſous ces bandages, ou un infinité d'eſprits ſe corrompent & ſe perdent. On veut icy, que tout ſoit libre & ſans contrainte.

LE MEDECIN.

S'il faut que ces Fontaines tariſſent, je ſuffoqueray dans un moment, accablé d'humeurs.

LE SAUVAGE.

Quelle rêverie? N'avez-vous pas aſſez d'Emonctoires ſans en augmenter le nombre? Dequoy ſera composé le courant de vos Rivieres, ſi neceſſaire au commerce de la vie, ſi vous en détournez les ruiſſeaux? Quitez, quitez auſſi ces Plaſtrons, & ces Ceintures, ſous pretexte de réchaufer voſtre Eſtomac, & de rafraîchir vos Reins, & vous jettez nud dans cette Fontaine.

LE MEDECIN?

Quoy, tout nud?

LE SAUVAGE.

Que craignez-vous? Voila bien des façons? Courage. Preſentement que je vous ay fait faire le plongeon, & boire de nos Eaux mangez de ce fruit, me

dites comme vous vous en trouvez ? Je ſuis bien trompé, où vous allez changer de langage.

LE MEDECIN.

Helas! Où ſuis-je? Je ne me ſens pas de joye, mon cœur vole; Mais que voy-je ? Ma vieille peau tombe; Une chair d'Enfant ſuccede à mes Rides ; des cheveux noirs font tomber mes cheveux blancs. Quelle vigueur! Quelle force ! Que je ſuis aiſe. Que j'ay de plaiſir. J'avois toûjours cru que la Fontaine de Jouvence eſtoit une chimere, cependant je l'ay trouvée, Qui l'auroit cru ? Mais qui en pourra douter, en me voyant ſi jeune & ſi frais !

LE SAUVAGE.

Ajoutez que toutes ces merveilles & tous ces avantages, ne vous ont pas coûté la moindre petite Saignée, n'y rien d'aprochant d'une Medecine.

LE MEDECIN.

Au contraire, je n'ay rien pris, qui ne m'ait paru encore plus delicieux que ſalutaire.

LE SAUVAGE.

Puis que vous eſtes perſuadé de ces veritez, où pouvez-vous mieux eriger le Trophée de vos dépoüilles que ſur cette Montagne-cy, d'où on découvre tout le Monde? Servez-vous pour cela des branches de ce bel Arbre, qui tient lieu de paraſol à la ſource de ces Eaux ſalutaires, & qui répandant ſon ombrage tout autour, nous fait joüir avec plaiſir, de l'agreable verdure qui couronne ſes bords.

LE MEDECIN.

Je le veux. Car je ne doute point que de tous les lieux où la Nature ſe plaiſt, celui-cy ne ſoit le premier par toutes les merveilles qui s'y rencontrent. Les Plan-

tes ne se contentent pas de se presser de tous côtez, pour nous dérober la veuë de la Terre, Elles poussent encore tant de Fleurs; qu'il semble qu'Elles s'efforcent de ravir l'un à l'autre, la gloire de plaire aux yeux, & de parfumer les Airs. Que les Zephirs & les petits Oyseaux qui se joüent dans ces buissons, font de charmans Concerts. Je suis transporté de joye. Je suis penetré de plaisir. Rien n'égale ma felicité.

LE SAUVAGE.

Plus vous exprimez vostre ravissement, & plus j'admire avec vous la vertu de nos Eaux, & l'excellence de nos Fruits. J'espere aussi que vous n'en demeurerez pas là, & je prévois qu'aprés ce premier mouvement, dont vous n'avez pas esté le maistre, vous obtiendrez ce que vous souhaitez depuis si long-temps.

LE MEDECIN.

Voila mes dépoüilles placées, Vous semblent-elles bien de la sorte ? & aprouvez-vous ces deux mots que j'ay mis sur la branche qui les soutient.

DE'POUILLES
DE LA VANITE',
CONSACR'EES
A L'AME-DU-MONDE.

LE SAUVAGE.

De la Vanité. Cela ne suffit pas. Puis que vous avez dit, en arrivant icy, que vous estiez de la Faculté de Medecine, il faut le mettre dans l'Inscription, en Grec & en Latin; car on dit que vous n'excellez qu'en cela.

LE MEDECIN.

Voulez-vous me desesperer, aprés m'avoir donné tant de sujet de me loüer de vos honnestetez. La Vanité & la Faculté n'est icy qu'une mesme chose. Puis à quoy serviroit ce Grec & Latin, si personne ne l'entend en ce Païs?

LA NATURE.

Ne changez rien à l'Inscription: J'en suis contente.

LE MEDECIN.

Qu'ay-je entendu?

LA NATURE.

Tu as entendu ce que tu appelles l'*Ame-du-Monde*, qui touchée de ton aveu, ay resolu de répondre à tes demandes. Parle seulement en peu de mots, sans façon, & sans préambule.

LE MEDECIN.

D'où vient que les Hommes, depuis quelque temps ont un tel mépris pour la vie, qu'ils ne veu-

lent plus se-servir de Medecins?

LA NATURE.

C'est que les Hommes aiment à vivre, & que les Medecins les tuënt.

LE MEDECIN.

Je croy bien qu'un Homme de bon sens, qui a estudié ses complections, peut dans le courant ordinaire de la Vie, se passer de Medecins; car pour peu qu'on roule dans le petit cercle de nos façons de faire, il est aisé d'observer, que ce sont toujours les mesmes Révolutions.

LA NATURE.

Si la Vie ne consistoit qu'à faire plusieurs tours dans un mesme cercle, il arriveroit qu'au lieu de retourner en Enfance, on reviendroit en Jeunesse. La Vie n'est pas ce que tu penses. Quand j'allume une Lampe, je l'emplis d'Huile, & j'en laisse la

conduite à la Raiſon, qui la déſend de tous les accidens à quoy elle eſt ſujette. Je luy permets meſme de diſpoſer de ſa Méche, comme il luy plaît ; & delà vient que ceux qui la mettent en double, l'ont bien plûtoſt conſumée, que ceux qui la partagent par filets.

LE MEDECIN.

C'eſt ce que nous diſons auſſi qu'on ne peut trop bien conſerver l'Humide-radical dont vous parlez, comme d'un huile & d'un baume, & je juge par là que nous nous conformons en tout avec vous.

LA NATURE.

Et moy je juge par ton diſcours que nous ne nous conformons en rien du tout. Qu'on luy donne encore un coup d'Epingle, pour évaporer ce reſte de vanité.

LE MEDECIN.

Du moins nous avons cela de

commun avec vous que nous allons guerir le Malade qui nous appele.

LA NATURE.

Qu'on fasse un Crible de la peau de sa teste, s'il persiste dans ses folles presomptions. Ignores-tu que j'abhorre le sang ; & as-tu oublié que les Medecins en sont alterez? Qu'ils ne vont qu'à main armée chez le Malade, semant l'épouvante par tout & traînant la Mort à leur suite?

LE MEDECIN.

Et comment y allez-vous?

LA NATURE.

J'y suis, avant que le Malade, qui ne me sent pas, m'y appele ; j'insinuë de moy-mesme dans son cœur, un rayon d'esperance & de joye ; & si on ne traverse point l'envie que j'inspire au Malade, je luy fais voir à ma suite la Santé, que la Patience amene.

LE MEDECIN.

Qui oseroit vous traverser?

LA NATURE.

Un Medecin comme toy, qui ne connoissant ni la maladie, ni les remedes qui luy conviennent, s'occupe auprés du Malade à faire l'office d'un mediocre Cuisinier, ordonnant d'un Boüillon, d'une Gelée & d'une Tisanne, comme si tu prenois à tâche d'ajouter au dégoust de la maladie l'usage de tout ce que le Malade a en horreur.

LE MEDECIN.

Peut-on d'abord rien faire de mieux, que d'user d'alimens legers & de remedes benins en attendant que nous ayons observé dans les jours Critiques ce que vous voulez faire. Aprés quoy marchant sur vos traces, nous en venons aux grans Purgatifs. Car il est de la prudence de ne rien precipiter d'abord.

LA NATURE.

Quand quelqu'un tombe, peut-on trop toſt le relever? Avoüe de bonne foy, ſi tu veux que je t'inſtruiſe que c'eſt ton ignorance, & non la maladie qui te force à temporiſer.

LE MEDECIN.

J'avoüe que dans le commencement d'une maladie, nous n'avons que des notions tres-confuſes du mal & des remedes qu'il y faut aporter; ainſi vous me feriez une grace ſans pareille, ſi vous aviez la bonté de m'aprendre de quelle ſorte les Creatures agiſſent depuis leur naiſſance juſqu'à leur mort.

LA NATURE.

Il faut pour cela que tu t'adreſſes à l'Agent que j'ay dans chaque Creature. C'eſt luy qui la dirige à la fin que je me ſuis propoſée pour Elle, & il en diſpoſe ſi

abſolument qu'Elle ne ſubſiſte que par luy.

LE MEDECIN.

Ce que vous nommez Agent, eſt-ce, ce que nous appelons Raiſon dans l'Homme ; Inſtinct dans les Beſtes, & Vertus dans les Plantes?

LA NATURE.

Ce que je nomme Agent, c'eſt moy-meſme. J'anime & diſpoſe la matiere ſuivant des Intentions & des Idées qui ne te ſont pas connuës. Si bien qu'un meſme Eſprit meut toutes les diferentes ſpecifications du monde, comme un même vent fait joüer tous les diferens tuyaux d'une Orgue.

LE MEDECIN.

J'avois crû juſqu'icy, que l'Animal n'eſtoit qu'un arangement de parties, dont tout l'artifice conſiſtoit en de certains reſſorts, qui le faiſoient mouvoir, ſans qu'il fût ſuſceptible de douleur, ni de joye,

LA NATURE.

Supofé que cela foit, aprend moy qui a fait cet arangement de parties? Qui le met en mouvement? Car il n'y a point d'effet fans caufe, ni de mouvement fans moteur. Si tu répons que c'eft moy ; Qui t'a revelé que je fuis compofée de parties Pointuës, Globuleufes & Cannelées? Et qui t'a donné le pouvoir de me mefurer par cercles & par quarrez, comme fi j'eftois une dépendance des Mathematiques, Moy qui informe tout ce qui eft renfermé dans les Elemens.

LE MEDECIN.

Infpirez-moy donc, cõme il faut que je parle pour ne vous point déplaire, je veux faire precifément tout ce qui dépendra de moy pour vous bien connoiftre.

LA NATURE.

Si tu m'eftudies, tu me connoîtras, autant que l'Homme en eft

capable, & qu'il en a beſoin. Mais ne crois pas en venir about, tant que tu ne verras point des yeux de l'Eſprit, ce que renferment les Elemens. Car les Elemens que tu vois, ne ſont à parler proprement que l'Ecorce des Elemens, dont je me ſers pour compoſer les Creatures. N'as-tu jamais remarqué, que du moment qu'une Creature eſt morte, ſi on permet au Feu de renvoyer les parties qui la compoſoient chacune en leur place, il ne te reſtera qu'un peu de cendre, tout le reſte ſe dérobant à ta veuë, rentre dans le ſein des Elemens, d'où je l'avois tiré.

LE MEDECIN.

Ce qui me paroît des Elemens eſt, qu'ils ſe font une guerre continuelle, ſoit qu'ils agiſſent d'eux-meſmes, ou par le moyen de cet Eſprit univerſel dont vous parlez, qui inſpire la meſme

diſſention entre toutes les Creatures.

LA NATURE.

Cet Eſprit eſt ſi ennemi du déſordre & de la deſtruction, que du moment qu'il eſt uni à une nouvelle Creature, il ſe reveſt en meſme temps pour elle d'un Amour ſi violent, qu'il ne s'aplique plus uniquement qu'à la conduire à la fin que je lüy ay déterminée: Et quoy que pour la perfectionner, l'entretenir & la défendre, il faille employer une infinité de moyens diferens, & meſme de ruſes & de ſtratagêmes nouveaux, il n'oublie rien de ce qu'il faut faire pour s'aquiter de ce qui luy eſt preſcrit, parce que rien ne le peut détourner de ſon devoir. Mais comme cette Amour propre pourroit rendre la Creature ſi farouche qu'elle deviendroit indépendante du lieu de la ſocieté. Je luy impoſe la neceſſité d'avoir
beſoin

besoin d'un autre pour se perpetuer.

LE MEDECIN.

Je ne comprens pas, comment un mesme Esprit peut agir en même temps en tant de manieres differentes & opposées ; & ne conçois pas non plus, quelle est cette matiere qui se dérobe à nostre veuë, & dont vous vous servez pour cõposer toutes les Creatures.

LA NATURE.

Pour comprendre l'un & l'autre, considere ces Vapeurs qui s'élevent de la Mer. Admire la beauté des nüages qu'elles composent ; qui aprés s'estre long-temps promenez dans l'air, au gré du vent, pour estre mieux imbûs & penetrez des rayons du Soleil; A la fin ne pouvant plus suporter le poids des riches dépoüilles dont ils sont chargez, Voyez comme ils retombent en pluye douce sur la terre alterée ; qui en

reconnoiſſance de cette faveur exhale un parfum plus délicieux que celuy des Fleurs. A peine ces Eaux tant ſouhaitées ont-elles deſalteré les Champs & les Jardins, qu'ils produiſent preſque autant de diferens effets, que ces nüages renfermoient de goutes d'eau. Cependant ces goutes d'eau viennent-elles à ſe rejoindre, elles ſe raſſemblent, regagnent la Mer, & ſe dépoüillant de leur limon elles reprennent leur ſalure. Si je puis donc par l'entremiſe de la plus groſſiere partie des Elemens, produire tant de merveilles, juge quel eſt l'Eſprit qui les anime & qui les tient en mouvement.

LE MEDECIN.

Il me ſemble que ces Eaux & ces Roſées, ne font ſimplement que rafraîchir & humecter la Terre, ſans rien contribuer de plus aux productions dont vous parlez.

LA NATURE.

C'est que tu ne portes pas ton Esprit au delà de ta veuë. Considere que les Vertus des rayons du Soleil pour estre entraînées sous terre par les pluyes, ne perdent pas la disposition qu'elles ont de regagner le lieu d'où elles viennent. A mesure donc que ces Eaux se filtrent en penetrant les terres, ces sortes d'Esprits se dégagent & se détachent. Que si en s'élevant ils rencontrent quelque semence ou quelque jeune racine, ils s'y attachent cõme à un chemin disposé à leur faire regagner avec facilité la region de l'Air. Mais tous leurs mouvemens & toutes leurs agitations, dans ces semences & dans ces racines, au lieu d'ouvrir leurs prisons, alongent leurs chaînes, & ne servent qu'à faire les diferentes extensions & les divers accroissemens, des Sim-

ples, des Arbres, & en un mot de toutes les Creatures.

LE MEDECIN.

J'admire ce que vous me dites, quoy que je ne le comprenne pas fort bien.

LA NATURE.

Il ne faut pas que tu t'en étonnes, le Corps Humain n'eſt pas un vaiſſeau aſſez ſolide, pour renfermer un Eſprit qui contiendroit la Science. Tu n'es capable d'en recevoir qu'une legere teinture, parce que les Hommes ne ſont remplis que d'Opinions.

LE MEDECIN.

Mais n'y a-t-il pas de la ſcience mêlée dans nos Opinions?

LA NATVRE.

Si les Opinions des Hommes renferment de la ſcience, il en eſt de cette Science-là, comme des feux Follets dans une nuit obſcure, dont la clarté ſert plus à égarer les Voyageurs, qu'à redreſſer

ceux qui en ſont égarez. Au lieu qu'il en eſt de la Science dont j'entens parler, comme des Rayons du Soleil,qui brûlent tout ce qu'ils touchent pour peu qu'on en raſſemble.

LE MEDECIN.

Nos Opinions ſont pourtant fondées en Raiſon, qui part de noſtre Intelligence.

LA NATURE.

Si l'Homme avoit une Intelligence la Raiſon luy ſeroit inutile. L'Homme eſt un Aveugle à qui l'art de raiſonner tient lieu de Baſton pour ſe conduire. Delà vient, qu'il ne fait que tâtonner toute ſa vie, ſans eſtre jamais aſſuré de rien.

LE MEDECIN.

Quel jugement faut-il donc que je faſſe de tous ces grands Hommes, qui ont laiſſé des Ecrits remplis d'un ſi profond ſavoir, qu'on ne peut rien découvrir de

nouveau dans la Theorie, ni dans la Pratique de nostre profession, qu'on ne trouve dans leurs Ouvrages, pour peu qu'on les creuse à fonds.

LA NATURE.

La Science de tes Docteurs, dont tu fais un si grand cas, n'est qu'une Perspective en peinture: plus on approche du Tableau, plus on se détrompe; le touche-t-on, on revient à l'instant de ces Lointains infinis, où la veuë se perdoit. Et pour achever de rompre le charme, si tu grates la toile, tu trouveras en découvrant le fil, que ce que tu prenois pour un Enfoncement veritable, n'en a plus mesme les apparences.

LE MEDECIN.

Mais pour en revenir à vostre Science, ne pourriez-vous point en temperer les rayons, de manie-

re que j'en pûſſe reſſentir quelque douce influence?

LA NATURE.

Cela ne ſe peut faire au ſens que tu penſes, qui eſt de connoître une choſe par elle-meſme.

LE MEDECIN.

Que pouvez-vous donc faire pour moy?

LA NATURE.

T'aprendre que j'ay renfermé dans chaque eſpece de Creature, une ſimple Raiſon, ou un Art de vivre, qui luy tient lieu de ſavoir-faire pour ſubſiſter. Or j'ay de telle ſorte diverſifié ce Talent, que pas un art de vivre, n'eſt ſemblable à l'autre: Juſques-là qu'un meſme art de vivre, dans une meſme eſpece de Creature, a ſes pratiques diferenres, ſelon les Païs, les Saiſons & les Cas-fortuits qui ſe rencontrent. Cependant tous ces arts de vivre, partent tous d'une meſme ſource & s'y réüniſſent.

LE MEDECIN.

J'avois toûjours oüy dire que la Nature estoit simple & sans art.

LA NATURE.

Je ne suis point sans art, mais je suis sans artifice: Car j'appele *Art-de-vivre*, la Lumiere naturelle que je donne à chaque Creature, pour se conduire & pour se gouverner, pendant la durée de sa composition.

LE MEDECIN.

C'est à dire, que vous départez plus ou moins de cette Lumiere à chaque espece de Creature, suivant l'inclination que vous avez pour elle, & que delà procede l'inégalité qu'on y remarque.

LA NATURE.

J'aime également toutes mes productions, & les Vertus & les Merveilles qu'elles renferment au dedans & qu'elles étallent au dehors, pour estre diferentes & opposées, ne cedent en rien les unes

aux

aux autres. Y a-t-il rien, par exemple, plus salutaire, ni moins corruptible que l'Or ? Cependant la grande necessité que les Hommes ont du Fer, est cause que celuy-cy ne leur est pas moins recommandable que le premier. Void-on rien sur la Terre, qui soit plus rempli d'effets incomprehensibles que la Pierre-d'Aymant ? la moindre Semence qui germe, qui croist & qui retourne en semence, est encore un plus grand sujet d'admiration. Car afin que tu le saches, les Simples que tu foules aux pieds, sont autant de Boites pretieuses, peintes & figurées diferenment, qui renferment autant de divers Trésors.

LE MEDECIN.

Quoy vous ne mettez point de diference entre un Insecte, qui naist d'une matiere corrompuë, & un Animal parfait qui vient de generation?

LA NATVRE.

Tu parles de corruption ſans la connoiſtre. Tout s'engendre & naiſt d'une meſme ſorte, une Creature n'a point en cela à ſe glorifier plus qu'une autre. A l'égard des Inſectes que tu mépriſes à tort, mon Art de vivre y paroît mieux concerté & mieux ſuivy, que dans les Animaux d'un plus grand Volume. Car tous les Animaux qui ne peuvent, ſans le ſecours de leurs ſemblables, pourvoir à leurs beſoins ni à leur ſureté, ſe tiennent unis entr'eux, travaillent de concert & vivent en commun. C'eſt ce qui fait qu'une ſocieté d'Abeilles ou de Fourmis, & meſme de * Caſtors ou de

* Voyez ce qu'a écrit des Caſtors, un Autheur digne de foy, qui a demeuré plus de 50. ans en Canada, & qui vit encore; Et ce que d'autres nous ont apris des Boubas ou Blereaux de l'Ukraine ; Vous remarquerez que ceux-là ſe font des Digues étonnantes & des Maiſons à deux Eſtages ; & que ceux cy ſe défendent en Corps, de ceux de leur Eſ-

pece qui leur font la guerre, en mettant en pratique une partie de nostre Discipline Militaire. Je ne parle point des Abeilles, de leurs Cellules ni de leur Police & œconomie, car cela est connu de tout le Monde.

Blereaux, produisent des effets bien plus dignes d'admiration que tout que ce que peut faire un Cerf ou un Sanglier, un Tygre ni un Lion, qui menent une vie oisive & solitaire dans l'obscurité des Antres & des Bois. Sans se bastir de Palais diversifiez d'apartemens, sans se pourvoir de ces vivres, qui font les délices de la vie innocente, & enfin sans mettre en usage les Stratagêmes que les plus grands Capitaines employent pour la défence de leur Patrie. Aussi une Etincelle seule n'est rien, mais quand plusieurs se rassemblent elles composent une Flâme.

LE MEDECIN.

Vous concluez donc que la Raison de l'Homme n'est qu'un

ſimple Art de vivre, comme les Beſtes ont le leur.

LA NATURE.

Je croyois t'avoir aſſez témoigné par tout ce que je te viens de dire, que je n'entens parler dans tout ce Diſcours que de la partie animale de l'Homme, car il n'eſt icy queſtion que de cela. Tu ſais par ta propre experience que je me contente de faire chez toy les fonctions du Corps; & que je ne m'en aquite jamais mieux que lors que tu t'en méles le moins. Auſſi tout Homme ſage ſe repoſe-t-il ſur moy de tous les menus détails des Organes. Comme il ne peut rien comprendre à la Structure, ni à la parfaite harmonie du Corps; il ſe contente de loüer ſans ceſſe celuy qui l'a rendu dépoſitaire d'un ſi pretieux Chef-d'œuvre. Mais comme il ne s'agit pas de cela preſentement; Revenons aux

Arts de vivre dont je gratifie les Animaux.

LE MEDECIN.

Hé bien, dites-moy je vous prie, quelle est la fin que vous vous proposez dans tous ces diferens Arts?

LA NATURE.

De conserver & de perpetuer les Especes. Je donne cette impression à tout ce qui a vie, & même aux choses qui te semblent privées de sentiment. Mais je les informe en des manieres diferentes, & par des moyens qui ne te sont pas bien connus.

LE MEDECIN.

Ou cette empreinte s'efface, ou on ne vous obeït pas, puis que vos Creatures se détruisent entr'elles, & semblent ne reconnoître que la loy du plus fort.

LA NATURE.

Je t'ay déja dit que ce que tu appeles destruction, n'est que

l'execution des diferentes façons de vivre des Creatures. Car il n'y en a pas une qui n'ait besoin pour conserver son individu d'un aliment particulier ; Or quand elle le rencontre, elle le prend, jusques-là que dans le besoin elle devore les Creatures de son Espece, & dans une pressante necessité elle se repaist d'une partie d'elle-mesme.

LE MEDECIN.

Pour n'en point venir à ces dures extrémitez, ne pourriez-vous pas faire subsister vos Creatures d'Air, d'Eau & de Terre, sans qu'elles fussent obligées pour vivre de détruire vos chefs-d'œuvre ?

LA NATURE.

C'est ce que je fais à l'égard de quelques Animaux qui vivent purement de ce qu'ils peuvent tirer de l'Eau & de l'Air. Mais comme il faut aux autres une nourriture

plus ſolide que la reſpiration, je diverſifie en cent & cent façons les alimens que je leur prépare; mais toûjours avec cette précaution que plus cét Aliment tarde à eſtre conſumé, & plus il croiſt & ſe multiplie. Or je n'accorde aux Simples, aux Inſectes, & aux Animaux ſans défence de croiſtre promtement, & de multiplier dans l'excés, qu'à condition d'imiter les Fontaines, les Ruiſſeaux & les Rivieres, qui au ſortir de Terre courent par tout le Monde, pour déſalterer ce qui a ſoif; ſuivant ces ordres les alimens ainſi ſpecifiez ſe font voir à la Creature qui en a beſoin, afin qu'en les mangeant elle ajoûte au feu de ſa Lampe les étincelles de vie que ces petites Specifications renferment.

LE MEDECIN.

L'Homme peut donc avec

justice tuer des Animaux pour vivre?

LA NATURE.

S'il y avoit de l'injustice à manger des Animaux, il n'y en auroit guere moins à se repaistre de la semence des Plantes, du fruit des Arbres & des Oeufs des Oyseaux. L'Homme peut donc sans scrupule se servir des productions des Eaux & de la Terre ? C'est à dire des Poissons & des Animaux Sauvages ? Car pour ceux que tu éleves chez toy, & que tu honores de ta protection, contente-toy qu'ils payent avec usure, les soins & les alimens que tu leur donnes, puis qu'ils se dépoüillent pour t'enrichir de leurs Plumes & de leurs Toisons, & qu'ils te repaissent de leurs Oeufs & te desalterent de leur Lait. Sans parler du mal qu'ils endurent à labourer tes Champs, & à transporter d'un lieu

en un autre les fruits de leur travail; sans conter aussi le plaisir qu'ils te donnent dans leur jeunesse; l'ardeur qu'ils ont de t'accompagner à la Chasse & en tous lieux, & la fidelité qu'ils te gardent jusqu'à la mort.

LE MEDECIN.

Comme vous avez dit, qu'il n'y a qu'une partie de la Creature qui profite à celle qui s'en repaist? Que devient le reste? Est-il perdu?

LA NATURE.

Rien ne se perd, de ce qui est renfermé dans un Vase sans ouverture; les parties pour changer de place, de couleur & de figure, ne s'anéantissent pas. L'Eau de Savon qu'un leger soufle agite, forme un nombre infinité de Globes, qui se détruisent tour à tour en succedant les uns aux autres. Cependant rien ne se perd, ni ne diminuë; ce qui se détache de la

matiere y retombe ; & comme c'eſt un meſme Air, qui agite ces Globes au dedans, & qui les environne au dehors: Auſſi l'Eſprit qui anime les Creatures, & celuy qui eſt comme afranchi des entraves de la Specification, n'eſt qu'un meſme Eſprit.

LE MEDECIN.

Supoſé que rien ne ſe perde de la matiere, ces divers changemens doivent du moins l'alterer.

LA NATURE.

Si un morceau de Terre, peut retourner une infinité de fois entre les mains du Potier, & en ſortir toûjours ſous une nouvelle figure ; à plus forte raiſon la maſſe des Elemens eſt-elle capable de toutes ces Metamorphoſes ſans s'alterer. Pour moy, je me fais un jeu de toutes ces viciſſitudes.

LE MEDECIN.

Je le croy. Mais d'où vient que nous voyons le Potier préparer sa Terre, & que nous ne nous apercevons de ce que vous faites, que lors qu'il est fort avancé?

LA NATURE.

C'est que l'Artisan est hors de son Ouvrage, & que je suis renfermée dans le mien. Aussi ne peut-il imiter que l'exterieur de l'Oeuf, & il n'apartient qu'à moy, qui suis au dedans, d'informer le Poulet.

LE MEDECIN.

Ne pourrions-nous pas voir la disposition des choses dans le temps que vous vous déterminez à specifier la matiere?

LA NATURE.

Oüy des yeux de l'Esprit, mais non pas du Corps, parce que je commence mon Ouvrage par un point imperceptible; & que

delà, comme d'un centre, je me trace une circonference proportionnée à ce point, que je remplis comme je dois; à la faveur d'un voile, car personne ne m'a jamais veu travailler à découvert; si bien que mon Ouvrage est plus qu'à demi fait, quand il commence à tomber sous les sens.

LE MEDECIN.

D'où vient cela?

LA NATURE.

C'est que la matiere dont je me sers depuis le commencement jusqu'à la fin d'un Mixte, ne peut s'apercevoir des yeux du Corps, quoy que revestuë des Elemens. Or cette matiere ne se trouve nulle part ailleurs, plus abondamment ni plus à ma portée que dans l'Air: Aussi est-il le grand Dépositaire de ce pretieux Trésor. C'est donc de ce vaste reservoir, qui

eſt au deſſus de ta teſte hors la portée de tes ſens, que je forme la multitude des Jets-d'eau qui embelliſſent le parterre du Monde, & qui s'élevent plus ou moins ſelon qu'ils tirent leur influence de plus haut. Car ſache que la vie n'eſt qu'un écoulement des Eaux vives, dont les Aſtres, ſont comme les ſources, & qui tombant du Ciel en Terre, jalliſſent de toutes parts ſur ce Theatre de l'Univers.

LE MEDECIN.

Je vous admire & me pers dans la foule des penſées que vos Oracles me font naiſtre.

LA NATURE.

Commence-tu à y comprendre quelque choſe?

LE MEDECIN.

Je ne ſay. Mais je vous diray ſi vous me le permettez, que je vous conſidere preſentement comme

un Eſprit immenſe, à qui les Elemens que nos ſens n'aperçoivent pas, tiennent lieu de Corps; que toutes les Creatures en ſont les Organes animez, & que ce n'eſt que par leurs actions que nous découvrons ce que vous eſtes.

LA NATURE.

Tu conçois donc comme j'anime les Organes.

LE MEDECIN.

Non pas tout-à-fait, mais jugeant de vous par ces actions des Organes, il me ſemble que vôtre Corps corporifie voſtre Eſprit, & que voſtre Eſprit ſpiritualiſe voſtre Corps: Quoy qu'il en ſoit, je ſuis ravi de voir avec quelle dexterité, vous ouvrez les noyaux les plus durs, d'où vous tirez comme d'un point, une Creature immenſe & d'un poids enorme, ſans que la terre d'où ſort ce Palmier ou ce

Chesne s'afaisse ni diminuë. Et ce qui me semble encore plus incomprehensible, est de voir avec quelle adresse; vous ramenez & vous reduisez, les parties essentielles de cette Creature, dans un point aussi petit que celuy dont elle estoit partie; avec cette circonstance étonnante, qu'elle estoit seule à sa naissance, & que durant des Siecles entiers, elle produit tous les ans des nombres innombrables de Creatures comme elle.

LA NATURE.

Si tu pouvois penetrer dans la profondeur de ce point, dont tu parles, tu y retrouverois en raccourcy ton Chesne & ton Palmier dans toutes leurs proportions. Mais je ne te souhaite qu'une Veuë assez perçante, pour bien-voir l'assemblage des parties des Insectes, afin de juger de leur juste harmonie lors qu'elles sont en

mouvement : Si tu pouvois entrer dans ce profond détail, tu avouërois que la diſtance n'eſt peut-eſtre pas moins grande de ce que tu es, juſqu'à l'extréme diviſion qui ſe peut faire des parties qui te compoſent ; que de toy, en l'état où tu es, comparé avec cette vaſte étenduë que renferme le Firmament.

LE MEDECIN.

J'en connois aſſez pour reverer la main qui a ſceu agencer avec tant d'adreſſe dans un ſi petit eſpace, toutes les choſes neceſſaires pour faire que * des Inſectes preſque imperceptibles, ſe tracent des chemins dans une peau dure. Que * d'autres ſautent en l'air mille fois plus haut qu'elles ne ſont groſſes, & qu'il y en ait * qui ſonnent de

* Cirons-Mittes.
* Pûces.
* Couſins.

nuit la charge, & donnent des coups cruels aux plus redoutables * Animaux : Si bien que je suis convaincu, que vous estes encore plus digne d'adoration dans les petites choses que dans les grandes.

LA NATURE.

Tu en dis trop.

LE MEDECIN.

Helas! Que ne dirois-je point de vostre Fécondité inépuisable & de la vaste étenduë de vostre Prévoyance, si en m'aprenant à vous voir à découvert, vous m'aviez apris à vous loüer, comme vous meritez de l'estre. L'unique parti qui me reste à prendre, c'est de me recrier dans le ravissement où je suis. Quelle Puissance? Que d'Esprit! Que de Sagesse, à disposer & à figurer tant de divers Corps, de la maniere qu'ils le doivent estre, pour exe-

* Les Lions, & autres.

cuter des intentions & des envies si diferentes & si opposées.

LA NATURE.

Tu me donnes-là des loüanges qui ne m'apartiennent pas, le pouvoir que j'exerce n'est rien à comparaison, de la Toute-puissance de celuy qui me l'a confiée. Si je dispose des Elemens, c'est par ses ordres. Son pouvoir égale sa Volonté. Veut-il une chose, elle est. Appele-t-il ce qui n'a jamais esté, il se presente & il subsiste autant qu'il luy plaît. A peine eut-il dit que le Monde soit, que le Monde sortit du Neant. Aussi quand il parle, les Cieux écoutent, la Terre preste l'Oreille, les Vents retiennent leur haleine, la Mer aplanit l'orgüeil de ses Ondes, les Montagnes tremblent jusqu'aux fondemens, la Frayeur saisit toutes les Creatures. Moy-mesme pressée

de mon devoir, je n'atens pour executer ses ordres, que la fin du commandement: Car il en est moy à son égard, comme des Eclairs, quoy qu'il semble qu'ils precedent le coup du Tonnerre, ils n'en sont pourtant que la suite.

LE MEDECIN.

Quoy il y a une Divinité superieure à la vostre? Aprenez-moy, je vous prie, où elle est, ce qu'elle fait, & ce qu'elle dit.

LA NATURE.

Est-ce que tu n'entens pas ce que racontent de l'Autheur de l'Univers, les diferentes revolutions des Astres, dont les Cieux sont embellis? Ne vois-tu pas comme la Terre luy marque sa reconnoissance par le retour des Saisons couronnées de Fleurs & de Fruits? La Majesté de la Mer ne t'imprime-t-elle point de respect pour luy? Que penses-tu des mouvemens reglez de ce

vaste Ocean? Que dis-tu de toutes ces Creatures, que tous ces grans Corps soûtiennent, ou renferment? Es-tu sourd à tous ces divins Langages?

LE MEDECIN.

Non. Je commence à distinguer ce que j'avois confondu jusqu'icy. Me voila donc penetré de ces nouvelles lumieres, & tellement remply de ces grandes veritez, que je suis confirmé que l'Esprit de l'Homme n'est pas capable de contenir la science. Je ne puis plus rien entendre ni retenir. Me voila content & satisfait.

LA NATURE.

Cela ne suffit pas. Je veux encore pour achever de te guerir de ton erreur, que tu saches plus precisément la diference qu'il y a du Souverain à la Nature. Le Tout-puissant crée, & la Nature produit. Si j'anime les

Creatures, c'est luy qui donne le fonds de la Vie, qui l'ôte & la rend. Et comme l'Art tâche d'imiter la Nature; de mesme la Nature s'efforce d'atteindre à la perfection du Createur. Mais c'est inutilement que je me tourmente, parce que je dépens des Principes. Tout ce que je puis donc faire se borne à mettre les Creatures en mouvement, & à les gouverner de sorte, qu'avant la fin de leurs courses, elles soient, si cela se peut, en estat d'en laisser d'autres, qui courent sur leurs mesmes traces. Mais comme toutes ces courses sont inégales, de là vient, qu'on remarque en moy dans un mesme temps, & dans un mesme lieu des Creatures qui naissent, & d'autres qui meurent; les unes qui se corrompent, & les autres qui tendent à leur perfection, où elles ne peuvent atteindre, comme je

viens de dire; car ma puiſſance n'eſt pas moins bornée à la fin de mes Ouvrages qu'au commencement.

LE MEDECIN.

Me voila ſi bien inſtruit, que je comprens parfaitement qu'il en eſt de vous, comme du Soleil, qui dans tous les momens de ſon cours ſe leve & ſe couche pour quelqu'un, ſi bien que voſtre agitation continuelle auſſi bien que la ſienne, eſt une preuve aſſurée de voſtre dépendance, & de voſtre ſubordination.

LA NATURE.

Tu n'as encore rien dit de meilleur, quoy que la comparaiſon du Soleil ne ſoit pas fort juſte, en un ſens. Car à parler proprement cet Aſtre ne ſe leve ni ne ſe couche jamais. C'eſt une ſource de Vie, que toutes les Planetes, qui ont beſoin de ſon feu, viennent chercher avec empreſ-

ſement, pour ſe réjoüir à ſa lumiere, auſſi ne s'en éloignent-elles qu'à regret.

LE MEDECIN.

Ces choſes ſont trop relevées pour moy. Ayez ſeulement la bonté de me dire, ſi les defauts qu'on void dans les Creatures, ſont un effet des bornes qu'on a miſes à voſtre puiſſance.

LA NATURE.

Les manquemens que tu remarques dans les Creatures, ne viennent jamais de moy. L'ordre eſt bon de ma part, mais la matiere ne peut pas toûjours répondre à ce que je luy demande. Cependant telle que te paroît la Creature dans ſon imperfection, elle renferme encore plus de merveilles, que tu n'es capable d'en comprendre en toute ta Vie.

LE MEDECIN.

Helas! noſtre Vie eſt ſi courte, qu'à peine ſuffit-elle pour vous

entrevoir. Je vous consacrerois pourtant de bon cœur, le peu de temps qui me reste à vivre, si vous daigniez me dire comment je le dois employer.

L'A NATURE.

Dans la partie animale, imite les Animaux qui se forment sur les façons de faire de leurs semblables, & qui ne sortent jamais des bornes de leur espece.

LE MEDECIN.

Les Animaux font-ils quelque chose qui merite d'estre observé, & encore moins pratiqué par un Homme raisonnable?

L'A NATURE.

Ils ne font rien au contraire qui ne demande toute ton attention, estudie leur prévoyance, & la peine qu'ils se donnent pour amasser, & pour conserver leurs provisions. Admire l'adresse qu'ils ont à faire leurs Nids, & à les placer seurement; les pré-

cautions qu'ils prennent, & les hazards qu'ils courent pour sauver leurs Petits; dans quelle propreté la Mere les éleve; son habileté à leur trouver à manger, à le preparer, & à le partager entre eux. Enfin voy l'amitié que les Animaux ont pour ceux qui leur font du bien; la Justice qu'ils prennent de ceux qui leur font du mal; leur courage, leur generosité, & sur tout leur constance dans un mesme train de Vie, & tu trouveras dans leur conduite, dequoy rectifier la tienne.

LE MEDECIN.

Pour un Animal qui fait quelque chose de regulier en apparence, ou par hazard, il y en a mille qui vivent desordonnément.

LA NATURE.

Non, te dis-je. La plûpart des Animaux ont-ils mangé, s'ils sont jeunes & libres ils se joüent; s'ils

ſont vieux ou fatiguez ils ſe repoſent, & d'Acteurs ils deviennent Spectateurs. La Faim revient-elle les attaquer, ils cherchent à la ſatisfaire, & l'exercice qu'ils font pour avoir leur nouriture, fait qu'ils la trouvent meilleure, & qu'elle leur eſt plus profitable. Enfin ils paſſent doucement la Vie, & n'ont jamais rien à démeſler entre eux, ſi ce n'eſt quelquefois dans le temps de leur amour.

LE MEDECIN.

Il n'en eſt pas de meſme de l'Homme, qui n'eſt jamais plus traitable que lors qu'il eſt le plus amoureux.

LA NATURE.

Ne me donne point l'Homme pour exemple. C'eſt de toutes les Creatures la plus dereglée en toute choſe, & ſur tout en ſes Amours; où il ſe brûle & ſe conſume comme le Phœnix dans

l'Esperance de renaistre de ses Cendres, ou c'est-un Tamis qui s'agitant sans cesse ne retient que le Son.

LE MEDECIN.

Je voy bien que vous voulez conclure, qu'il faut imiter les Animaux dans leurs devoirs, dans leurs jeux, & sur tout dans leur moderation, & dans l'uniformité de leur Vie.

LA NATURE.

Il est vray. Mais je veux que ta Raison qui ne tient rien des Elemens, en use avec toute la Noblesse, & avec toute l'excellence, que requiert une condition aussi relevée que la tienne, qui est au dessus de tout ce qu'il y a de visible dans l'Univers.

LE MEDECIN.

Je comprens fort bien, que c'est à la Raison que s'adresse tout ce que vous m'avez dit pour le Corps; Mais quel chemin tiendray-je

pour connoiſtre les vertus que renferment les Elemens, & la maniere dont vous les informez ? Car ce que vous m'en avez dit en paſſant, me tient fort au Cœur.

LA NATURE.

Pour ſavoir comment les Elemens agiſſent, confie nous le treſor de tes Greniers, & obſerve les démarches que nous ferons, pour te le rendre au centuple, plus beau & meilleur ; Si tu veux voir cette Operation ſous d'autres figures, convie nous par tes ſoins & par ton travail, dans tes Vignes & dans tes Jardins, & nous y menerons les délices avec l'abondance, d'où tu pourras tirer des conſequences ſalutaires pour les Maladies les plus deſeſperées.

LE MEDECIN.

Puis que vous voulez bien

me communiquer vos richesses, je renonce de bon cœur à tous les tresors du monde.

LA NATURE.

Tu n'en seras pas plus pauvre. J'ay mis dans toutes les Contrées de la Terre, ce qui convient à chacune, pour la subsistance de ceux qui l'habitent & qui m'aiment. Je leur en laisse la joüissance, qui est tout ce que je puis faire pour l'Homme, parce qu'il ne peut rien posseder en propre. Adieu. Profite de la connoissance de ce Sauvage. Estudie sa conduite, & pratique ce qu'il fait. C'est le moyen de vivre sain & long-temps, sans estre à charge aux autres ni à soy-mesme. Enfin sois persuadé, que le chemin qu'il tient, c'est celuy que j'aprouve le plus. Adieu.

LE MEDECIN.

Quoy ! je ne vous entendray pas davantage?

LE SAUVAGE.

Comment cela s'accorde-t-il avec ce que vous disiez tantost, que vous n'estiez plus en estat de rien entendre ni retenir. Depuis cela, que ne vous a-t-on point dit? Vous devez estre content.

LE MEDECIN.

Non. Je ne le suis point. Confirmez-moy, je vous prie, par une parole, ce que vous venez de m'inspirer. Encore un mot, de grace, aprés cela je n'auray plus rien à desirer, ni à craindre.

LA NATURE.

Quand tu n'aurois rien à craindre des autres, defie-toy de toymesme, & pour te mettre à couvert de l'injustice des Hommes, sois sans interest & sans volonté : Mene une vie inno-

cente & tranquile; Compatis aux maux d'autruy ſans exagerer les tiens. Enfin fais du bien à tout le monde, & dis en tout temps la verité.

LE MEDECIN.

De tout mon cœur. Peut-on rien faire de mieux que ce que vous inſpirez ?

LE SAUVAGE.

A la fin, vous voila ſatisfait.

LE MEDECIN.

On ne peut pas davantage. Mais j'ay ſi peur d'oublier ce que je viens d'entendre, que je meurs d'impatience de l'écrire.

LE SAUVAGE.

La ſeule precaution que vous devez prendre, à l'égard des ſemences dont l'Ame-du-Monde vient d'enrichir la voſtre, c'eſt d'arracher de voſtre Eſprit toutes les mauvaiſes Plantes que l'Ecole y a fait naiſtre, afin qu'elles n'étouffent pas les Simples de la Nature.

LE MEDECIN.

Ce n'eſt pas aſſez. Les Meurtres que j'ay commis, & les pretieux Talens qu'on vient de me confier, veulent que j'aille ofrir ma Teſte à ceux dont j'ay tué les Parens & les Amis, & que je les porte par mes diſcours & par mon exemple, à ſe ranger ſous les loix de la Nature. Car je ne mourray jamais content, que je ne luy aye témoigné ma reconnoiſſance, par toute la peine que je me veux donner à deſabuſer les Hommes des excés de la bouche, & à les guerir de la Maladie des Medecins, & des Erreurs de la Medecine.

FIN.

